

Les Nouveaux mystères de Paris, par Aurélien Scholl...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Scholl, Aurélien (1833-1902). Les Nouveaux mystères de Paris, par Aurélien Scholl.... 1867.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

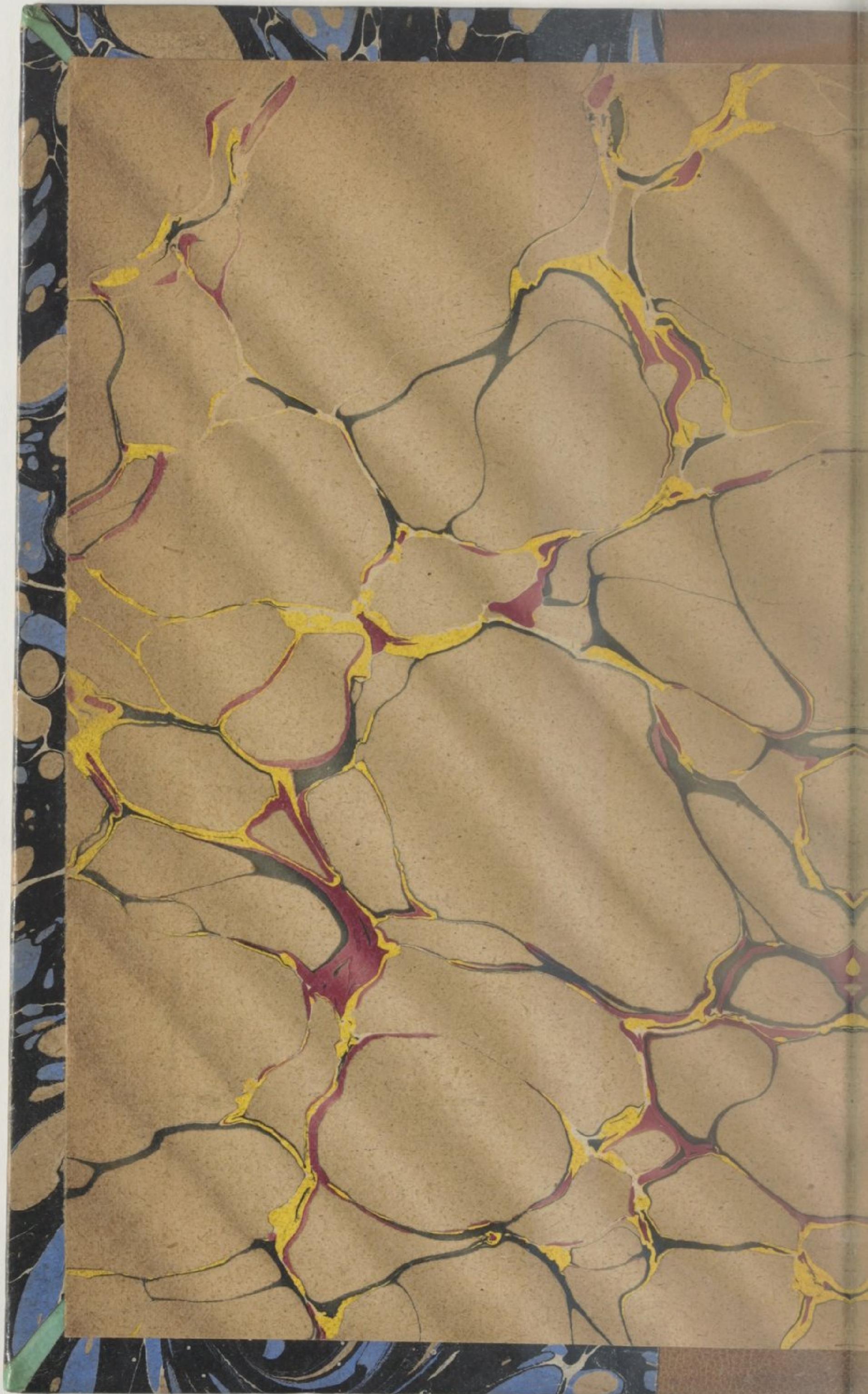
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

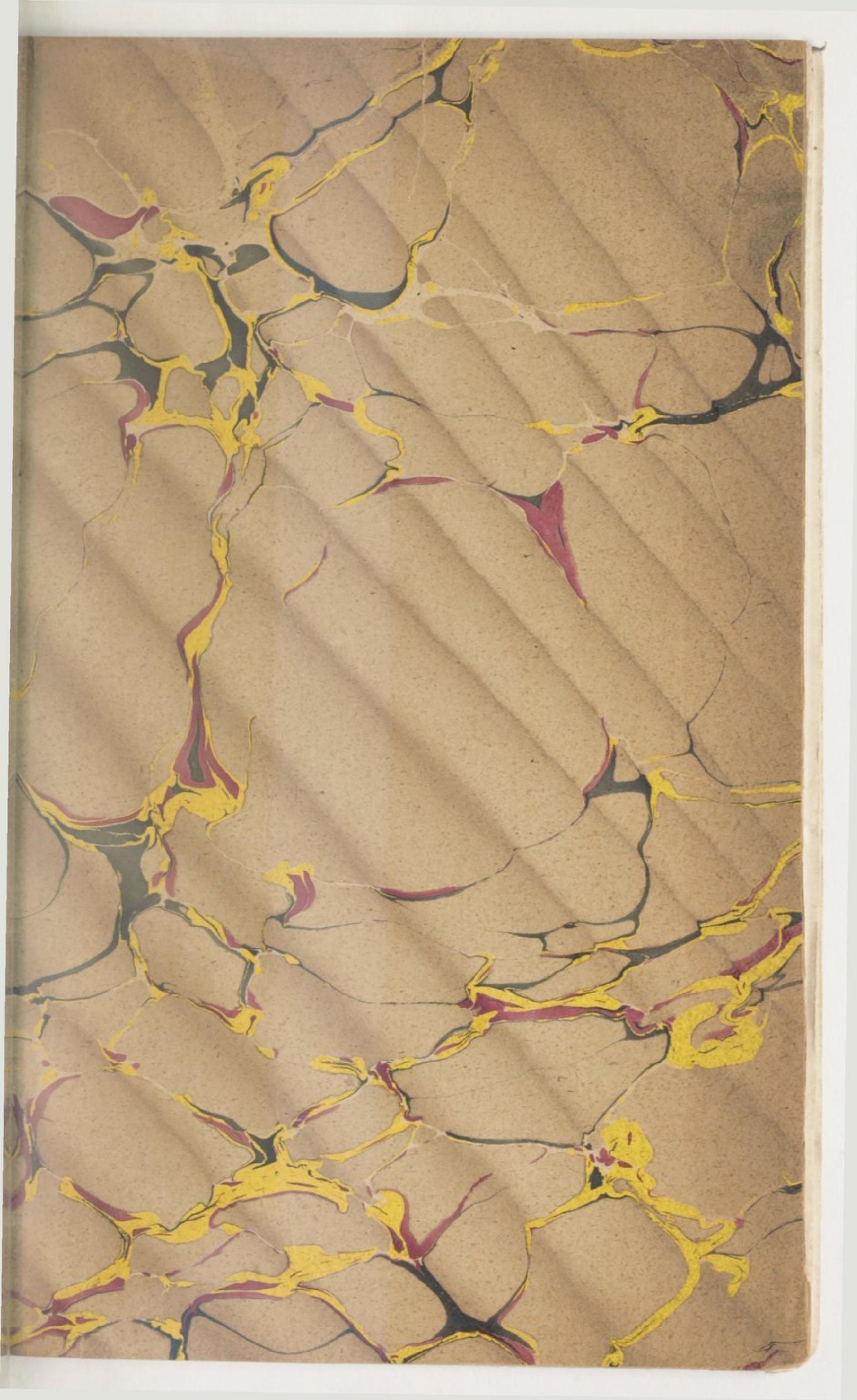
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

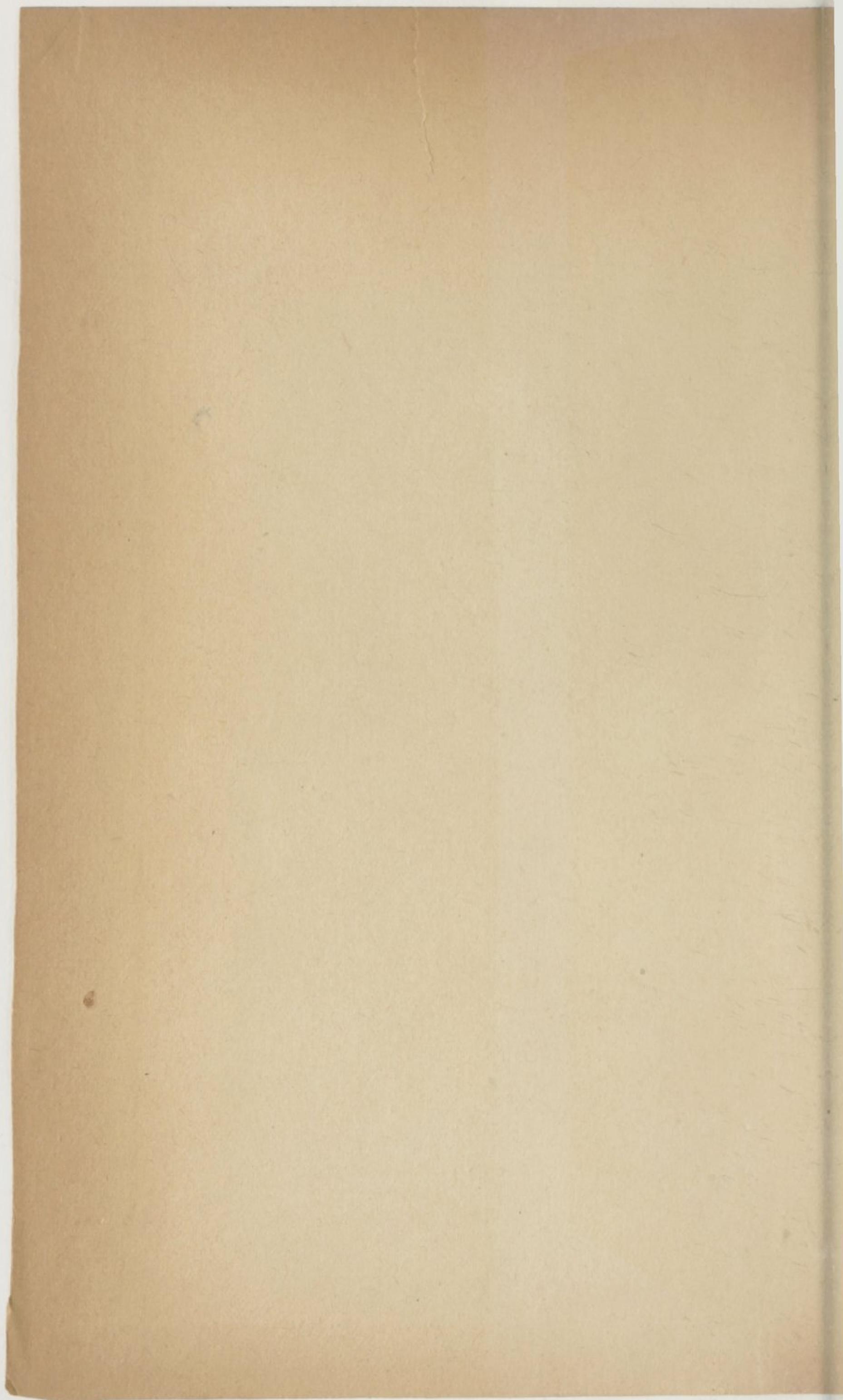
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.













Im. Manque

LES

NOUVEAUX MYSTÈRES

DE

PARIS

PAR

AURÉLIEN SCHOLL

PREMIÈRE PARTIE

L'HÉRITAGE DU CRIME

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

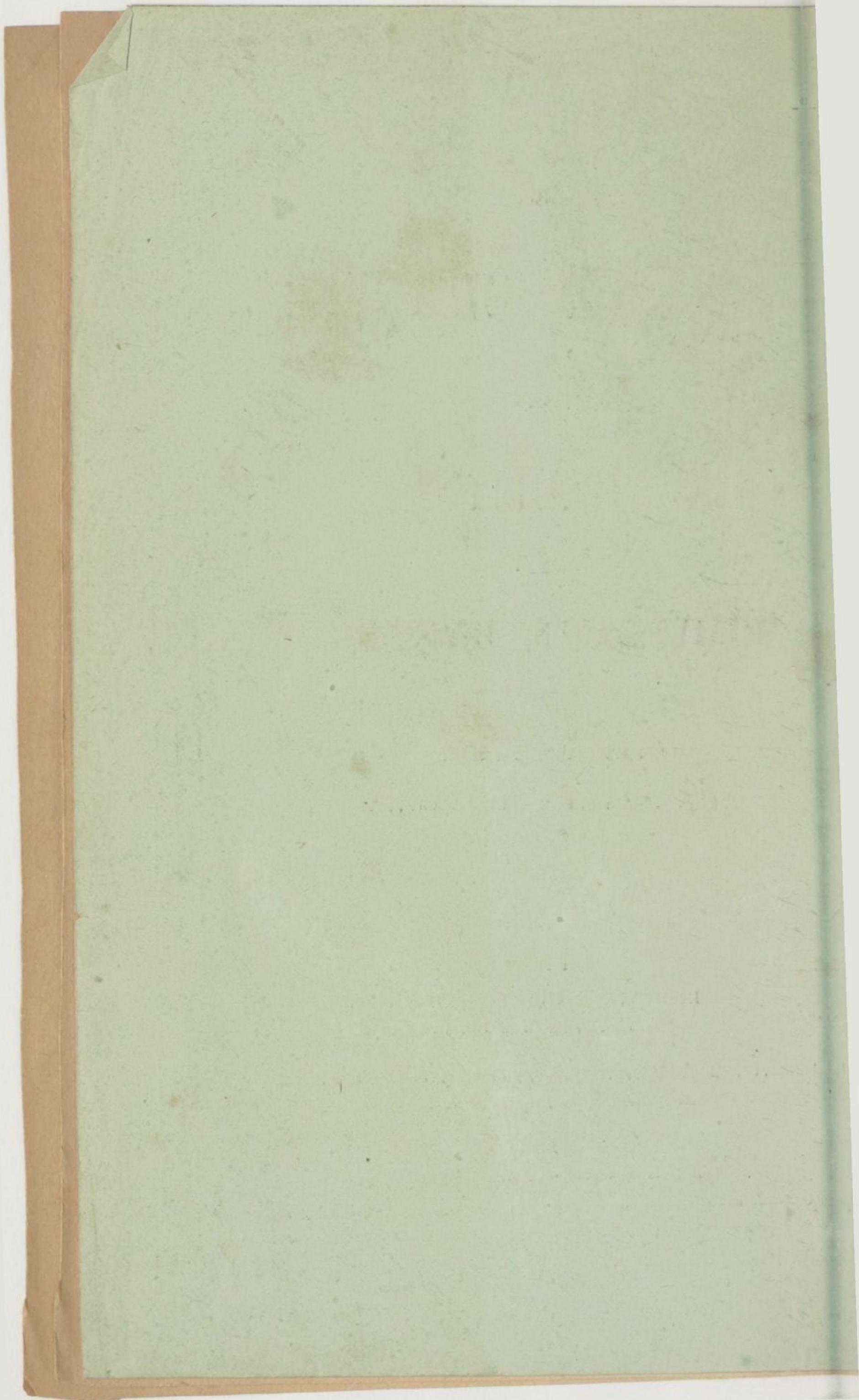
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^e, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1867

Tous droits de traduction et de reproduction réservés



LES
NOUVEAUX MYSTÈRES
DE PARIS

802
Le Semeur
5999
(1)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

FORMAT GR. IN-18 JÉSUS, 3 FR.

- Histoire d'un premier Amour 1 vol.
Les Amours de Théâtre.. . . . 1 vol.
Aventures romanesques 1 vol.

LES

NOUVEAUX MYSTÈRES

DE

PARIS

PAR

AURÉLIEN SCHOLL

PREMIÈRE PARTIE

L'HÉRITAGE DU CRIME



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^e, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne.

1867

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

22 23

PRÉFACE

Ce n'est pas une raison simplement commerciale qui nous a fait prendre ce titre lourd à porter : *Nouveaux Mystères de Paris*. Nous n'avons point oublié quelle tâche s'était imposée l'illustre romancier qui est allé mourir dans l'exil, après avoir laissé dans nos librairies cette œuvre imposante qui dit son âme au peuple qu'il aimait.

Sans prétendre le moins du monde aux résultats obtenus par l'auteur des *Mystères du peuple* et du *Juif errant*, nous avons projeté de faire autre chose qu'une promenade dans les carrières d'Amérique et dans les sombres escaliers du cloître Saint-Jean-de-Latran.

Aujourd'hui que le pain est cher et que les enfants se tassent dans les recoins de la Villette et de Belleville, il serait opportun d'aider aux sociétés protectrices qui fonctionnent avec un

zèle que la publicité ne sert pas suffisamment.

Mais nous avons compté sans le cautionnement.

Le journal populaire qui a publié les *Nouveaux Mystères de Paris* ne pouvait, faute de timbre, entrer dans la plus petite discussion sociale — et de nos projets, il n'est resté que le cadre.

C'est une série d'aventures que nous offrons au lecteur ; la législation actuelle ne nous a pas permis de faire autre chose dans une feuille littéraire.

Nous comblerons un jour cette lacune et nous rachèterons notre silence.

LES NOUVEAUX
MYSTÈRES
DE PARIS

I

L'HOTEL DE LA RUE SAINT-LOUIS

Le 20 novembre 1853, à une heure après minuit, deux hommes suivaient la rue Saint-Louis au Marais.

La pluie tombait à torrents; une nuit profonde et tempétueuse avait succédé à l'une de ces tristes soirées où les Parisiens, n'ayant même pas le courage de sortir de chez eux, laissent les théâtres vides comme au milieu de l'été.

Les ruisseaux enflés charriaient une boue épaisse et noire.

De loin en loin, un réverbère enveloppé d'une sorte de brouillard prolongeait un rayon aigu sur une flaque d'eau.

Le faite des maisons disparaissait dans l'ombre, et le vent qui ébranlait de ses fortes rafales les tuyaux de cheminée précipitait de temps en temps sur le pavé une tuile, une ardoise ou quelque débris de moellon détrempe.

Des deux compagnons, l'un, drapé dans un manteau brun, semblait animé d'une ardeur que l'autre ne partageait pas complètement.

Celui-ci, enfoncé dans un paletot qui n'avait évidemment pas été fait sur mesure, marchait un peu en arrière, attendant pour hâter le pas que le premier lui fît une interpellation.

Déjà en tournant le coin du boulevard, l'homme au manteau s'était écrié :

— Nous approchons, Aly. Rappelle-toi que cette nuit marquera dans ma vie... Ce que je vais chercher là, tout à l'heure, c'est le pouvoir qui m'a échappé à Djibbah... C'est la richesse, c'est la vie ou la mort des autres, suivant mon seul caprice... Ce que la patrie m'a refusé, Paris me le donnera.

— Je ferai ce que Monseigneur me dira de faire, répondit Aly.

Les deux compagnons étaient arrivés au pied d'une muraille délabrée dans laquelle s'enfonçait une porte cochère garnie de fortes ferrures.

— C'est ici, dit à voix basse celui qu'Aly avait appelé Monseigneur.

Aly déposa sur le pavé un rouleau qu'il tenait sous le bras. Ce rouleau n'était autre chose qu'une corde finement tressée et terminée par un crochet en fer.

Monseigneur fit quelques pas et n'eut point de peine à découvrir un volet qui avait dû être peint en vert plusieurs années auparavant.

Monseigneur glissa une clef dans la serrure rouillée et donna trois tours.

Le volet s'ouvrit et laissa voir l'ouverture d'un puits.

Aly fixa le crampon et jeta la corde à l'intérieur.

— Je vais descendre le premier, dit Monseigneur ; tu auras soin, en me suivant, de tirer à toi le volet.

Un rayon de lune, se glissant entre deux nuages, projeta une lueur oblique sur la vieille muraille.

L'eau qui dormait au fond du puits refléta ce

rayon comme pour éclairer la face énergique de Monseigneur, qui murmura :

— Voici une lanterne toute trouvée.

Et, enjambant lestement la margelle, il saisit la corde et se laissa glisser jusqu'au fond.

Aly s'élança après lui et tira le volet.

Tous deux disparurent sous l'eau...

L'hôtel de la rue Saint-Louis n'avait rien qui le distinguât des hôtels du voisinage. Une cour, dans le coin de laquelle un orme agitait ses branches dépouillées, conduisait au corps de logis, composé de trois étages. Toutes les fenêtres étaient garnies de contrevents hermétiquement fermés, d'où dégouttait la pluie.

En passant sous une voûte ménagée dans l'encoignure, on arrivait au jardin. Quelques arbres, dont le tronc était couvert de plaques verdâtres causées par l'humidité, s'allongeaient au milieu des murs, comme pour aller chercher de l'air au-dessus de cette prison.

L'herbe avait envahi les allées, sablées autrefois. Depuis longtemps la bêche et le râteau étaient ignorés dans ce désert de deux cents mètres carrés.

Au fond s'élevait un pavillon fermé comme tout le reste de l'hôtel, et de chaque côté du

pavillon une statue de pierre semblait veiller sur le seuil.

L'une de ces statues, représentant Minerve, avait un bras de moins; le bras gisait à ses pieds, dans l'herbe; l'autre statue, qui avait dû représenter Bellone, étendait dans le vide une main brisée d'où s'était évadée une pique qu'on aurait pu retrouver en trois morceaux sur les marches du pavillon.

Et cependant, au premier étage de cette demeure abandonnée, un homme veillait...

La pièce dans laquelle il se trouvait n'avait ni porte ni fenêtre. Elle était disposée de façon qu'en parcourant l'hôtel, on ne pouvait soupçonner l'existence de ce réduit resserré entre quatre murs.

Au milieu se trouvait une table surchargée de papiers.

Tout autour, des étagères divisées en casiers montaient jusqu'au plafond; sur trois côtés, chacun de ces casiers renfermait une liasse.

Sur les étagères du fond, des flacons de toute dimension s'alignaient comme dans un laboratoire de chimie. C'était la collection complète des poisons des cinq parties du monde.

Il y avait là les poisons irritants et corrosifs

comme l'arsenic, le mercure, l'antimoine, le vert-de-gris, les cantharides, la gomme gutte ; les narcotiques, agissant sur le cerveau sans enflammer les organes qu'ils touchent : l'opium, l'acide prussique, le laurier-cerise ; les narcotiques âcres : la ciguë, la digitale pourprée, la noix vomique.

Et enfin, les septiques ou putréfiants, tous les venins et tous les virus !

Un casier particulier renfermait les poisons terribles de l'Asie et des terres tropicales, les sucs mystérieux de ces plantes que le nègre va cueillir au bord des lacs quand la lune seule éclaire les grandes solitudes...

L'homme fit quelques pas et remit dans un des casiers un dossier qu'il venait de consulter.

Il regarda sa montre ; il était deux heures.

C'était évidemment un homme étrange que ce personnage ; le front dépouillé, la face pâle, les pommettes saillantes, une moustache grise sur des lèvres serrées, il paraissait avoir cinquante ans.

Vêtu de noir des pieds à la tête, son costume n'offrait rien de particulier. L'énergie de son regard n'enlevait pas à sa physionomie une certaine expression de tristesse ou d'inquiétude.

Un grand malheur ou un grand crime avaient passé par là...

L'inconnu jeta un dernier regard sur ce qui l'environnait, puis il prit une lampe et posa le pied sur un ressort que dissimulait la table à écrire.

Une planche du parquet se souleva, laissant à découvert un étroit escalier s'enfonçant dans le sol.

Une bouffée d'air froid et humide, une odeur de cave et de souterrain monta jusqu'à lui.

Il avait à peine mis le pied sur la première marche que deux hommes s'élançèrent dans l'appartement.

Ces deux hommes étaient Monseigneur et Aly.

Tandis qu'Aly jetait un masque de poix sur la figure de l'inconnu et lui arrachait la lampe des mains, Monseigneur lui enfonça par trois fois son poignard dans le cou.

Comme il voulait frapper une quatrième fois en pleine poitrine, la lame du poignard vola en éclats.

L'inconnu était tombé perdant des flots de sang.

— Quel peut être cet homme ? murmura Mon-

seigneur. Les autres le nomment Fourgat...
Mais son nom ? son vrai nom ?

Aly déposa la lampe sur le parquet.

Monseigneur défit les vêtements de l'inconnu ;
il portait sur la peau une cotte de mailles tissée
de soie et d'acier fin.

C'est sur cette cotte de mailles que le poignard
s'était brisé.

Monseigneur mit la main sur le cœur encore
chaud de la victime ; le cœur avait cessé de
battre.

Aly restait impassible et muet comme un es-
clave qui attend des ordres...

Monseigneur se releva et se mit à fouiller
avec avidité dans les papiers et dans les ti-
roirs.

A ce moment il avait l'air d'une bête féroce.
L'œil étincelant, les narines serrées, il semblait
humer avec ivresse l'odeur du sang qui s'exhalait
du plancher.

Son teint basané, son front fuyant indiquaient
une origine étrangère ; on eût dit un Arabe
croisé de chacal.

— C'est ici, murmura-t-il, que doivent se
trouver ces secrets terribles... mais j'aurai le
temps de les rechercher, Il s'agit, avant tout, de

faire disparaître le corps et d'effacer les traces du meurtre...

— Si j'avais une bêche, dit Aly, j'aurais vite creusé une fosse dans un coin du jardin.

— Non, pas ici ! s'écria Monseigneur ; qui sait ce que rencontrerait ta bêche dans ce sol plein de terreurs ?

-- Où donc porterons-nous le corps ?

— Demain, au jour, j'aviserais...

Aly traîna le corps dans un coin de cette pièce sans issue où il avait fait avec Monseigneur une sanglante irruption...

Monseigneur ouvrit les tiroirs et sonda les murailles pour se rendre compte de l'endroit où il se trouvait.

— Il nous faudra fouiller de fond en comble, dit-il à Aly, cette maison maudite. Ici chaque marche est un piège, chaque pierre cache un secret.

Il y a des richesses immenses... Où ? C'est ce qu'il reste à savoir.

Un œil exercé pourrait parcourir les appartements sans y rien découvrir, descendre dans les caves sans y rien trouver...

Et cependant, c'est la demeure du *Fourgat*.

C'est ici que tous les recéleurs envoient les objets précieux.

Il y a de l'argenterie, des pierreries, des diamants, qui partiront secrètement pour être vendus à Londres, à Francfort, à Pétersbourg.

Il y a des objets volés qui ne seront vendus que dans cinquante ans, alors que leurs propriétaires légitimes seront morts ou dispersés!

Le *Fourgat!* le complice de tous les crimes, le banquier des bagnes!

De ce cabinet noir partent les ordres, sans qu'on sache quelle bouche a parlé, quelle main s'est levée.

Monseigneur remua les liasses qui tombèrent sous sa main...

Et voici ce qu'il trouva d'abord :

« Bande Poulain (1), aux ordres de l'épicier de la rue Saint-Jacques.

« Dépôt particulier dans ses caves.

« Serruriers, menuisiers, peintres, maçons.

« Poulain transmet les ordres et ne travaille pas lui-même.

« Bande Colin, dit *Monrose*. — Le chef est un homme d'action.

(1) Tout ce qui suit est historique.

« Il a le droit de punir ses hommes.

« Peintres, concierges, marchands de meubles, spéculateurs.

« Bande Nathan. — Première condamnation, 11 germinal an XIII.

« Le chef est marchand de bois, *très-brave homme*, ami des artistes.

« La bande agit pour son propre compte.

« Esther Nathan, femme Meyer, élégante et distinguée, prend tous les déguisements.

« Évadée deux fois de Saint-Germain et de Bicêtre.

« Rosine Nathan, sa sœur, dite *l'Imprenable*. Femme précieuse, jouant de l'équipage et du diamant.

« Bande Lina Mondor, dite *la Miette*. — Quarante femmes, actrices, chanteuses des rues, ouvrières à la journée, pouvant être introduites dans les maisons bourgeoises.

« Bande Louise Bouvier, dite *Clara Wendel*. — Hôtels, tables d'hôte, jardins publics.

« Clara Wendel a des interprètes d'une rare beauté : Anglaises, Russes, Espagnoles, Hongroises, Allemandes. »

Dans un autre casier, Monseigneur s'arrêta sur un nom :

« Baronne Wanda de Remeney.

« Savoir pourquoi, dans l'hôtel de la rue de Ponthieu, au deuxième étage, chambre bleue, il y a, à droite de la cheminée, le squelette d'un enfant dans le mur.

« Un ouvrier maçon a été amené à l'hôtel, au milieu de la nuit, les yeux bandés.

« Il a enlevé une pierre de taille ; le corps du petit être a été caché dans l'excavation ; on l'a couvert de chaux, et la pierre de taille, sciée par le milieu, a refermé ce sépulcre.

« Le papier bleu à losanges dorés a été recollé par dessus.

« Mais comme on a oublié de jeter de l'eau sur la chaux, le squelette se retrouvera tout entier... »

Monseigneur médita un instant et remit le dossier à sa place.

Il tenait les fils mystérieux d'un si grand nombre d'existences ! Le pouvoir qu'il avait convoité lui apparaissait si terrible, qu'il éprouvait le besoin de se recueillir.

La loi, paternelle dans sa sévérité, a voulu admettre la prescription.

Pas de prescription pour les victimes du

Fourgat ! Leur dossier est là. Où le vol serait dangereux, on fera *chanter*.

Le chef de la haute pègre a toujours été sans pitié.

Ce n'étaient pas la férocité banale et la forfanterie vulgaire d'un voleur de grand chemin qu'il fallait à ce centralisateur des forces révoltées d'une société en dissolution.

L'indiscipline est la mortelle ennemie de toutes ces bandes qui ne font corps que peu de temps.

Chauffeurs, faux chouans, compagnons de Jéhu ne résistent pas à quelques escouades de gendarmerie.

Il faut aller dans certains pays de frontière ou de montagnes pour trouver une famille de bandits qui se maintienne par la terreur...

On n'ose pas les dénoncer !

Le châtiment est éloigné, la vengeance est immédiate.

A Paris, un voleur arrêté *mange* ses complices. La révélation, une fois commencée, ne s'arrête plus.

Mais le Fourgat de la rue Saint-Louis était au-dessus de ces misères.

Il connaissait toutes les bandes et pas une ne le connaissait.

Il était bien arrivé parfois qu'un assassin avait déclaré à la justice qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres d'un chef inconnu. Il avait parlé d'un signe gravé sur le bras de ce souverain des bagnes...

Mais son nom? sa demeure? il les ignorait.

Il ignorait jusqu'à son signalement.

Et on ne croyait pas plus à cette révélation qu'à l'existence des hommes barbus de Dumolard.

Monseigneur laissa tomber les yeux sur le corps du Fourgat.

— Cet homme avait tout cela, murmura-t-il, et quelques coups de couteau ont eu facilement raison de lui.

Quand il se retourna, il aperçut une tête chauve qui passait par la trappe entr'ouverte.

Deux petits yeux gris regardaient avec étonnement les étrangers qui avaient envahi le sanctuaire.

— Qui es-tu? demanda Monseigneur.

— Qui êtes-vous, vous-même? répondit d'un ton railleur l'homme à la tête chauve.

— Mais que viens-tu faire ici? reprit Monseigneur.

— Vous aider, si vous voulez.

Aly avait tiré son poignard.

— Ne faites pas les malins! s'écria le petit homme; je n'aurais qu'à fermer la trappe sous vos pieds et à mettre les verrous au dehors, vous passeriez ici une vilaine quinzaine.... et quand je reviendrais au bout de quinze jours ou un mois, je vous trouverais dans un fâcheux état.

— Tu n'as rien à craindre de nous, dit Monseigneur, visiblement ému.

— Oh! je le sais bien, dit le petit homme.

Et, avisant le cadavre de l'inconnu, il ajouta.

— Vous avez tué le *Fourgat*... Vous voilà bien avancés, imbéciles que vous êtes! Croyez-vous, par hasard, que les autres vous reconnaîtront? Vous avez surpris le secret du passage, c'est tout. Vous allez parcourir l'hôtel dans tous les sens, n'est-ce pas? eh bien! vous ne trouverez rien, absolument rien. Vous pouvez le démolir sans découvrir autre chose que ce que vous savez, et vous n'en savez pas long.

— Qu'arrivera-t-il donc? demanda Monseigneur.



— Ce qu'il arrivera, je vais vous le dire. C'est que le conseil qui se réunit tous les trois mois pour voir les comptes, débâtera ici un beau soir et ne tardera pas à s'apercevoir de la substitution brutale d'un étranger au chef que seul il a le droit d'élire.

Ces messieurs ne vous mettront point à la torture; ils n'aiment point les cruautés inutiles, mais votre affaire ne sera pas longue à régler.

— Et quel moyen vois-tu d'échapper à ce danger?

— Il y en a au moins un. Et d'abord, êtes-vous digne du commandement? Nous avons le droit d'être difficiles. Un homme sûr, incapable de nous trahir, c'est quelque chose sans doute, mais ce n'est pas assez. Il nous faut de la naissance, une situation à perdre... En un mot, notre chef doit à chaque instant trembler pour lui-même.

— Que faire alors? demanda Monseigneur.

— Me mettre de l'affaire.

— Soit!

Le petit homme tira un revolver de sa poche et fit son entrée dans l'appartement.

— Pourquoi cette arme? demandèrent les deux complices.

— Oh ! fit le nouveau venu, comme on voit que vous êtes neufs ! Je puis être armé sans vous inquiéter, puisque vous êtes deux et qu'il me serait difficile de vous tuer tous les deux à la fois... tandis que j'ai ma sécurité à conserver.

Le petit homme s'approcha du corps de l'ancien *Fourgat*.

— Qu'allez-vous faire de cela ? interrogea-t-il. La première mesure à prendre, c'est de faire disparaître les traces de votre imprudence... Y avez-vous pensé ?

— Non.

— Vous voyez que j'ai bien fait de venir...

— Quel est ton intérêt à ceci ?

— J'ai toujours agi sans intérêt ! je suis un pauvre diable au service du *Fourgat*. Quand l'un meurt, je sers l'autre. Vous voulez succéder à celui-ci ? Je ne m'y oppose pas. Je vous blâme seulement de vous être jeté à la légère dans une entreprise si considérable...

Voyons d'abord où en est mon ancien patron !

Le petit homme prit une fiole sur une étagère et versa quelques gouttes de liquide sur les lèvres du *Fourgat*.

— Il a son affaire ! dit-il,

Le petit homme remit le flacon sur l'étagère, et s'écria :

— Eh bien ! puisque le *Fourgat* est mort, il faut l'enterrer !

CAVE A LOUER

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, un individu présentant l'apparence d'un petit bourgeois parcourait les rues adjacentes au faubourg Saint-Martin.

Il examinait sur son passage tous les écriteaux appendus au-dessus de la porte des maisons où se trouvait quelque appartement vacant.

Après avoir traversé la rue de la Fidélité, la rue Saint-Nicolas et la rue du Château-d'Eau, il s'arrêta enfin devant une maison de la rue des Récollets, une maison à deux étages et d'assez pauvre aspect.

Au-dessus de la boutique d'un cordonnier en vieux s'étalait un écriteau sur lequel on lisait :
Cave à louer.

Le petit homme s'adressa au concierge de la maison. Le concierge dormait profondément à côté de la cheminée, où une marmite en ébullition exhalait une forte odeur de rata.

A ses pieds, un chat noir aux yeux verts était pelotonné comme un chanoine qui fait sa digestion.

Et, devant l'unique fenêtre qui éclairait la loge, un perroquet, déplumé par les excès autant que par l'âge, semblait se demander pourquoi il était venu au monde.

— Vous avez une cave à louer? demanda le petit homme.

Le concierge ne bougea pas.

— Hé! là-bas! reprit le petit homme en tambourinant sur le carreau, peut-on voir votre cave?

Cette fois, le concierge se réveilla en sursaut.

— Me séparer de Ferdinand! s'écria-t-il, jamais, monsieur, jamais! Aussi vrai que je me nomme Poitevin, vous êtes le vingtième qui veut l'acheter cette année...

— Mais je ne vous parle pas de Ferdinand, s'écria l'homme qui cherchait une cave.

— Pauvre bête! continua M. Poitevin qui s'était levé et semblait être en extase devant

son perroquet, personne ne prononce comme toi le nom de ma défunte épouse ! Dis un peu *Mélanie*.

— Mélanie ! fit le perroquet d'un air bourru, attends-moi ! je te rejoindrai bientôt !

— Il y a trente ans, monsieur, reprit Poitevin en levant les yeux au ciel, que j'ai fait peindre ces mots sur une couronne d'immortelles. Mélanie m'attend encore et Ferdinand me rappelle mes serments ! Jamais je ne me déferai de cet ami qui est devenu un frère !

— Mais, encore une fois, reprit le petit homme visiblement impatienté, ce n'est pas le désir de posséder Ferdinand qui m'a fait entrer dans la maison.

M. Poitevin continua sans sourciller :

— On a voulu me le voler, monsieur ! Un perroquet qui dit soixante-quatre mots.

— Je voudrais louer la cave, interrompit le petit homme.

— Ah ! vous venez pour la cave ? Fallait donc le dire tout de suite ; je vais vous la montrer.

Poitevin prit sur la cheminée un vieux bougeoir dans lequel surnageait un moucheron dans un lac de suif, qui avait coulé jusqu'au plateau et s'était figé en route.

Poitévin approcha le meucheron d'un petit jet de flamme qui apparaissait tristement entre deux morceaux de coke, et dit au visiteur :

— Je vais vous montrer le chemin.

La cave était assez spacieuse ; elle parut convenir au petit homme.

— J'ai reçu, dit-il, plusieurs caisses de vin d'Espagne et j'ai l'intention de le laisser vieillir ici ; il y a chez moi plusieurs employés et le vin n'est jamais en sûreté.

— Monsieur est négociant ?

— Je suis fabricant de cravates.

Le loyer de la cave était de soixante francs par an.

Le petit homme paya six mois d'avance, ajouta cinq francs de denier à Dieu pour M. Poitévin, et annonça qu'il arriverait dans la soirée avec ses vins et deux compagnons pour les encaver.

Le petit homme, en sortant, entendit Ferdinand qui criait à tue-tête :

— Attends-moi, Mélanie !

Une heure après, une charrette s'arrêtait devant la maison de la rue des Récollets.

Le charretier, assisté d'un camarade en blouse, déchargea les caisses, et tous deux, sui-

vis du petit homme, descendirent dans la cave.

Là, le charretier, qui était muni d'une bêche, creusa un trou assez profond dans lequel fut descendue une caisse plus longue que les autres.

Le camarade prit dans la charrette un sac de moellons, du mortier et une truelle.

La caisse fut recouverte d'une solide maçonnerie par dessus laquelle on ramena la terre noire et humide du caveau.

Après quoi, les trois personnages remontèrent.

Cependant le petit homme avait laissé passer devant lui ses deux compagnons; et à peine ceux-ci avaient-ils trouvé l'escalier, qu'il enfonça à plusieurs reprises dans la maçonnerie, encore fraîche, un épieu qu'il tenait à la main.

Le charretier se retourna vivement.

— Que faisais-tu donc, Surypère?

— Monseigneur, répondit le petit homme, je m'assurais de nouveau que tout était bien.

Surypère ferma la porte à double tour et prévint en passant M. Poitevin qu'il viendrait de temps en temps jeter un coup d'œil sur sa provision de vin d'Espagne.

Il avait donné pour adresse au concierge :

M. Surypère, fabricant de cravates, 21 *bis*, rue de la Lune.

L'encavement s'était passé le plus naturellement du monde ; et, le lendemain matin, le cordonnier en vieux raconta avec étonnement à M. Poitevin que son chien roquet, ordinairement si tranquille, n'avait fait que hurler toute la nuit.

— C'est des manies qu'ont les chiens, répondit M. Poitevin, quand ils ont vu passer quelqu'un qui ne leur va pas. Ferdinand est comme ça... Quand on lui a dépiu, c'est fini ; il ferait une lieue à pied pour aller mordre ses ennemis.

La conversation continuait sur ce ton entre M. Poitevin et le locataire de la boutique quand M. Surypère, qu'on n'attendait pas si tôt, déboucha au coin de la rue.

Il était six heures et demie du soir, et dans cette saison, — c'était le 24 novembre, — la nuit est complètement venue.

— J'ai oublié un cadenas, dit M. Surypère, et je viens le chercher.

M. Poitevin s'empressa de répondre :

— Je vais vous donner de la lumière.

— Oh ! merci ; maintenant que je connais

le chemin, j'irais à la cave les yeux fermés.

Et il ajouta :

— Vous ne dînez donc pas, aujourd'hui ?

— Ma soupe est sur le feu, dit Poitevin.

— Elle va brûler ; cela sent le roussi.

— Vous croyez ?

— Certainement.

Poitevin rentra dans sa loge et M. Surypère descendit l'escalier humide et glissant qui conduisait au caveau.

Arrivé devant la porte, il battit le briquet et alluma une petite lanterne qu'il avait tirée de sa poche.

Il referma soigneusement la porte derrière lui, boucha le soupirail de la cave avec une botte de paille et étendit son mouchoir à carreaux sur le trou de la serrure...

Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure que M. Surypère remonta.

Cette fois, il n'était pas seul.

M. Surypère, tenant une bouteille à la main, entra chez le portier.

— Tenez, lui dit-il, je veux vous faire goûter ma marchandise...

M. Poitevin fut très-sensible à cette politesse.

— Vous êtes bien poli, murmura-t-il en faisant un profond salut.

Mais comme la satisfaction n'empêchait point la surveillance, il s'écria en se penchant vers le corridor :

— Hé! là-bas, de chez qui venez-vous?

Le compagnon de M. Surypère était déjà dans la rue et fit semblant de ne pas entendre.

— Qu'est-ce qui vous prend? fit Surypère; pourquoi me demandez-vous d'où je viens?

— Ce n'est pas à vous que je parle, dit le concierge, c'est à ce monsieur qui s'en va là-bas...

— Ce grand brun?

— Oui.

M. Surypère éclata de rire.

— Il paraît, s'écria-t-il, que vous y voyez mieux quand on sort que quand on entre!

— Pourquoi donc ça?

— C'est un camarade qui est venu avec moi.

— Ah! je ne l'avais pas vu.

— Il était à trois pas derrière moi; c'est un tonnelier de mon voisinage. Allons, bon apétit — et bonne nuit!

Et M. Surypère rejoignit son camarade.

Celui-ci marchait lentement, appuyé sur le bras du petit homme.

A quelques pas plus loin, tous deux montèrent dans un fiacre qui les attendait.

Le fiacre traversa le pont du canal de l'Ourcq et disparut dans la rue Grange-aux-Belles.

Poitevin, plein de défiance, s'était avancé jusque sur le seuil.

— Il vient du drôle de monde ici, lui dit le cordonnier en vieux.

— C'est le locataire de la cave avec un de ses amis.

— Crois-tu ?

— A ce qu'il m'a dit, du moins.

— Eh bien ! je l'ai vu passer, son camarade...

— Est-ce qu'il a quelque chose d'extraordinaire ?

— J'en suis encore tout tremblant... Il a une soie noire qui lui monte par-dessus le menton et une mine de déterré... Je ne m'étonne plus si le chien a hurlé cette nuit.

— Vraiment ? dit Poitevin, dont les dents claquaient.

— Vous me croirez si vous voulez, mais je suis sûr que c'est un revenant.

— Un revenant, chez nous ! s'écria Poitevin.

— Maigre, blanc comme un linge, et des yeux qui jettent des feux follets...

— Le fait est, grommela Poitevin, que je ne l'avais point vu entrer.

— Bien sûr, c'est un guillotiné à qui on a recollé sa tête... Mais regardez donc par terre!...

Poitevin, épouvanté, remarqua sur le sol une longue traînée de taches de sang...

LA FAMILLE DESLIONS

Le lecteur voudra bien faire avec nous quelques pas en arrière, afin de savoir comment certains personnages de notre récit s'étaient rencontrés.

Le Mesnil est une terre située en pleine forêt à quelques kilomètres au delà de Houdan, dans le département de Seine-et-Oise.

Une grille donne accès à la cour d'honneur, qui a des apparences de jardin. Un perron de quelques marches tâche de rehausser l'habitation, maison à deux étages et d'aspect fort modeste.

Cependant, deux tours carrées qui font partie du corps de logis, et une troisième tour isolée à peu près en ruines, et qui sert de pigeonier, semblent indiquer que le Mesnil fut un château.

C'est par tradition sans doute qu'on dit encore : le château du Mesnil.

A l'époque où se passe notre histoire, le Mesnil était habité par M. le comte de Navarran.

Le comte vivait seul depuis plusieurs années ; il ne venait que rarement au Mesnil.

Deux servantes et un valet de chambre composaient tout son domestique.

On disait vaguement que le comte avait été marié.

Jeune encore, il avait perdu sa femme et vécu loin du monde, souvent en voyage, sans que l'on sût jamais où il allait.

Mais comment expliquer autrement que par la passion des voyages ses fréquentes absences, qui duraient souvent plusieurs jours ?

Le comte pouvait avoir alors une cinquantaine d'années.

Sombre et parlant peu, il était cependant aimé dans le pays, où il avait fait beaucoup de bien.

Les habitations sont rares autour du Mesnil ; il faut traverser une partie de la forêt et aller jusqu'au pied du coteau de Lafontaine pour rencontrer la maisonnette du garde-chasse Jean Deslions.

Madeleine Deslions, veuve d'un ancien sous-officier, vivait là depuis plusieurs années.

Madeleine avait deux enfants, Jean et Louise.

Jean portait fièrement sa jeunesse.

Grand et robuste, tous ses gestes et tous ses mouvements disaient la grâce et la force.

Quand il passait le fusil sur l'épaule, coiffé de son feutre noir aux bords relevés, vêtu d'une veste de drap bleu, les jambes couvertes de ses larges bottes de chasse, il faisait soupirer toutes les fillettes sur son passage.

— C'est Jean Deslions, le garde-chasse! disait-on.

Et les petits cœurs battaient des ailes, et les corsages de serge se soulevaient.

Jean passait...

A peine faisait-il bonjour d'un signe de tête.

Il n'avait remarqué aucune de celles qui songeaient à lui, et aucune encore ne lui en voulait, précisément parce qu'il n'avait témoigné de préférence pour personne.

Jean vivait dans les bois, toujours suivi de ses deux chiens, *Guido*, un grand lévrier d'Afrique qui rattrapait un chevreuil en trois enjambées, et *Ginevra*, qu'on appelait familièrement *Nevra*,

une chienne d'arrêt, douée de facultés telles qu'elle passait pour avoir du génie.

Jean Deslions rentrait avec la nuit.

La grande cheminée de la maisonnette flam-bait joyusement, la broche tournait devant le foyer, le couvert était mis sur une table de bois blanc, et Jean, après avoir embrassé sa mère et sa sœur, prenait place entre elles deux, chéri de chaque côté.

Louise avait huit ans de moins que son frère.

Comment cette fleur blonde et pâle, cette figure d'ange, ces yeux bleus, comment cette tête fine et aristocratique, cette cire vierge aux petites mains effilées, comment tout cela avait-il pu ne pas se faner, se hâler, se perdre ou s'effacer dans cette vie rustique, si âpre en ses matinées et si insouciant des soins qui font la duchesse?

Il y avait là un signe de race ou un caprice de la nature.

Certes, la bonne Madeleine avait pris soin de ses enfants, et tous deux chérissaient la brave femme.

Pourquoi donc, dès leur plus bas âge, aussitôt qu'on put leur apprendre à joindre les mains et

à lever les yeux au ciel, Madeleine Deslions leur avait-elle répété chaque soir :

— Priez pour Pierre Deslions !

N'oubliez jamais, après avoir fait le signe de la croix, de demander à Dieu le repos de son âme...

Sans vous, mes pauvres enfants, je ne serais peut-être pas veuve !

Comment donc Pierre Deslions était-il mort ?

Madeleine, à cette époque, habitait un autre pays...

Lequel ?

On n'avait jamais pu le lui faire dire.

Ce n'est qu'après la mort de son mari qu'elle s'était réfugiée dans la maisonnette de la forêt.

Vainement, quand Jean eut l'âge de raison, il demanda à sa mère l'explication de ses paroles...

Celle-ci essuyait une larme et ne répondait pas...

Un jour enfin que Jean, devenu plus pressant, s'était écrié :

— Si sa mort a été le résultat d'un crime, mère, je saurai la venger !

Madeleine se prit à trembler ; elle pâlit en regardant autour d'elle et dit à Jean :

— Ne parlons jamais de cela, il nous arriverait malheur à tous !

L'homme de confiance du comte, s'arrêtant un jour devant la maisonnette, avait dit à Madeleine :

— Mère Deslions, vous avez un grand fils ?

Celle-ci, fixant sur lui un de ces regards qui lisent dans les âmes, répondit :

— Oui, monsieur.

— Quel âge a-t-il ?

— Vingt-deux ans bientôt ..

— Et quel métier lui donnez-vous ?

— Je n'en sais rien encore. Jean voulait être marin, courir le monde... A quinze ans, il nous a quittés pour s'embarquer... Il est allé en Amérique, au Brésil, puis dans les Indes, on ne sait où... Il a vu des hommes de bronze et des femmes de cuivre... Il parle tous les jargons des quatre parties du monde... Voilà tantôt deux ans qu'il est revenu, et je tâche de le garder auprès de nous. Je me fais vieille et je puis mourir tout d'un coup, sans qu'il soit là. Or, quand je mourrai, il faut que Jean reçoive mon dernier soupir et que le dernier mot que je dirai lui soit dit tout bas à l'oreille.

— Eh bien ! continua l'intendant, il y a un

moyen bien simple de le garder dans le pays...

— Lequel ?

— M. le comte de Navarran a besoin d'un brave garçon qui empêche les maraudeurs de détruire son gibier. Offrez la place à votre fils. Garde-chasse, c'est un métier qui a ses dangers quelquefois, mais les braconniers du pays ne sont pas terribles; et, du reste, M. le comte ne demandera pas une grande sévérité...

— Merci, monsieur, dit Madeleine, j'en parlerai à Jean.

— Si la place lui convient, dites-lui de venir au Mesnil, demain, dans la matinée, je le présenterai à M. le comte. Nous donnerons cent francs par mois; on vit parfaitement avec cela.

Le soir, en dînant, Madeleine fit part à son fils de la proposition qui lui avait été faite.

Celui-ci hésita longuement.

— Mère, dit-il, je voudrais bien rester avec vous, mais il y a en moi quelque chose qui me pousse au loin.

J'entends une voix qui me crie : Pars !

Va devant toi, toujours devant toi !

Vous savez bien l'histoire que vous raconte M. le curé... ces mages qui se mettent en route

sans savoir où ils vont et qui suivent une étoile...

Eh bien ! mère, il me semble aussi que j'ai une étoile à suivre !

Madeleine baissa les yeux.

Un profond soupir s'échappa de sa poitrine.

— Jean, lui dit-elle avec solennité, tu suivras ton étoile quand je serai morte.

— Ma mère ! s'écria Jean en sanglotant.

Il prit la vieille paysanne dans ses bras et couvrit de baisers ses joues rigides et ses cheveux blancs.

— Jean, continua celle-ci, il est nécessaire que tu entendes ma dernière parole... Je crois que je n'en ai plus pour longtemps. Il faut que tu restes !

Le lendemain, à neuf heures, Jean se présentait au Mesnil.

L'intendant le fit entrer, et M. le comte de Navarran, qui fumait un cigare dans une salle du rez-de-chaussée, ne le fit pas attendre.

— Voici, monsieur le comte, dit l'intendant, le jeune homme dont je parlais hier.

Le comte leva les yeux sur Jean et le contempla avec une sorte d'étonnement.

Il passa comme un nuage sur son front et ses yeux lancèrent un éclair.

— Comment vous nommez-vous? demanda-t-il d'une voix vibrante.

— Jean Desliens, monsieur le comte.

— Et votre mère est du pays?

— Elle y habite depuis plusieurs années, monsieur le comte.

— Que fait votre père?

— Il est mort quand j'étais encore un enfant. C'était un sergent-major de la ligne, un brave homme, et il nous a laissé, comme souvenir de lui, la croix d'honneur qui est encadrée dans la chambre de ma mère.

Le comte passa la main sur son front comme pour chasser une idée importune.

— Vous me convenez parfaitement, dit-il après avoir fait quelques pas dans l'appartement.

Et il ajouta :

— Vous entrerez en fonctions quand vous voudrez.

L'intendant ouvrit la porte et fit signe à Jean de le suivre.

Celui-ci ne bougea point.

— Pardon, monsieur le comte, dit-il sans

embarras, j'aurais une demande à vous adresser.

— Parle.

— Monsieur le comte, j'ai été marin, et j'ai certaines idées qui peuvent vous déplaire...

— Il vaut mieux les dire tout de suite, alors.

— Monsieur le comte, un marin porte un chapeau ciré et une blouse bleue ou rouge : c'est un uniforme.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je ne voudrais pas porter de livrée...

Le comte de Navarran parut un instant surpris.

Il regarda, non sans bonté, celui qui lui parlait ainsi.

— C'est bien, mon garçon, lui dit-il, vous vous habillerez comme vous voudrez.

Cette fois Jean s'inclina et suivit l'intendant.

Resté seul, le comte murmura :

— Il y a quelque chose à faire de ce garçon.

Guido et Ginevra, qui attendaient à la grille, sautèrent joyeusement en revoyant leur maître.

On eût dit qu'ils comprenaient qu'eux aussi allaient entrer en fonctions.

— Oui, mes braves bêtes, dit Jean en leur

donnant sur la tête quelques tapes amicales, nous allons travailler tous les trois.

Louise sauta au cou de son frère et chanta toute la journée, tant était vive sa joie de le garder.

Quelques jours après, le comte de Navarran fit demander Jean.

— Mon garçon, lui dit-il, je ne puis aller à Paris en ce moment. J'ai une petite mission de confiance à vous donner.

Le comte ouvrit un tiroir dont il retira un collier et des pierreries.

— Il s'agit, continua-t-il, d'aller vendre tout ceci au premier bijoutier venu. Voici une lettre qui vous donne tous mes pouvoirs et servira à expliquer la présence de cette petite fortune entre vos mains...

Jean était embarrassé.

— Combien cela peut-il valoir ? demanda-t-il. Je ne m'y connais guère et je crains d'être trompé.

Le comte haussa les épaules pour indiquer son indifférence à l'égard du prix qu'on pouvait tirer de ses bijoux.

— Peuh ! dit-il avec insouciance, prenez-en

ce qu'on vous en donnera ; je serai toujours satisfait...

Il remit les pierreries dans le coffret d'où il les avait tirés, et remit le coffret à Jean Deslions.

Celui-ci partit pour Paris une heure après, et entra chez plusieurs bijoutiers pour montrer sa marchandise.

L'un offrit deux cent mille francs...

Jean, tout ébahi, ne pouvait croire que ces petites pierres pussent valoir autant d'argent.

Un autre, plus honnête que le premier, fit marché à deux cent trente-cinq mille francs.

Il garda la lettre au bas de laquelle M. le comte de Navarran avait fait légaliser sa signature.

— Venez avec moi jusqu'à la Banque, dit le bijoutier. C'est là que sont déposés mes fonds.

Tout en cheminant, le bijoutier causait avec Jean :

— Il faut que M. de Navarran ait une grande confiance en vous pour vous charger d'une semblable commission ?

— Pourquoi M. le comte n'aurait-il pas confiance en moi ? répondit Jean.

— Enfin, il vous connaît depuis longtemps ?

— Il ne me connaît pas du tout. Je suis garde-chasse au Mesnil et il ne m'a encore vu que deux fois.

Le bijoutier parut étonné.

Cependant, comme les papiers étaient en règle, il remit à Jean les deux cent trente-cinq mille francs.

Celui-ci revint au Mesnil, et déposant la somme sur le bureau de M. de Navarran, il dit :

— Je ne sais pas si monsieur le comte pensera que j'ai été maladroit... celui qui m'a offert le plus a donné deux cent trente-cinq mille francs.

— C'est très-bien, Jean, répondit le comte.

Et il jeta la somme dans un tiroir sans en vérifier même l'exactitude.

Lorsque Jean fut sorti, M. de Navarran chercha parmi les billets de banque un billet de cinq cents francs dont le coin était piqué d'une certaine façon.

Au dos de ce billet était écrit au crayon en caractères microscopiques : 235.

— C'est bien cela, dit le comte, et il est sorti simplement, sans attendre que je lui remisse même vingt francs pour son déplacement...

Il faut lui laisser maintenant le temps de faire des réflexions.

Il songera cette nuit à tout ce qu'on peut faire avec deux cent trente mille francs... Demain, il pensera qu'il lui eût été facile de gagner le Havre et de s'y embarquer...

Puis il se dira qu'il a été un niais... et nous verrons !

Deux mois se passèrent...

Jean courait la forêt avec ses chiens.

Levé avec le jour, il se mettait en route...

Il aimait les bois comme il avait aimé la mer.

Ayant laissé le temps suffisant aux regrets présumés que le garde-chasse pouvait avoir eu de son honnêteté, M. de Navarran le fit demander de nouveau.

— Jean, lui dit le comte, j'ai besoin de vous pour une petite affaire. Vous savez où est située la Banque de France ?

— Oui, monsieur le comte ; j'y suis allé avec le bijoutier.

— Bien. Voici un bon de cinq cent mille francs... Il s'agit d'aller le toucher aujourd'hui même.

— Bien, monsieur le comte.

Vainement M. de Navarran chercha sur la

physionomie du garde-chasse une émotion, un indice, une convoitise...

Rien n'avait bougé chez cet honnête homme.

Le chiffre lui était indifférent, puisque l'argent ne lui appartenait pas.

Il n'était pas plus ému que s'il se fût agi d'aller chercher une gibecière ou un fusil.

— Ce n'est pas tout, reprit le comte. Je vais faire une absence de huit jours, il faudra garder ces cinq cent mille francs chez vous jusqu'à mon retour.

— Je les garderai.

— C'est aujourd'hui vendredi, serrez la somme ce soir, à votre retour, et vous me l'apporterez samedi ou dimanche prochain,

M. de Navarran lui remit le bon, et Jean revint tranquillement à la maisonnette.

Il changea son costume de garde contre ses habits de bourgeois, monta dans une carriole et se rendit à Houdan.

A Houdan, il prit le train qui venait de Chartres, et il était à Paris à midi.

Aller de la gare Montparnasse à la rue de la Banque, c'était une petite course pour un marcheur comme Jean Deslions.

En arrivant à la Banque, il s'adressa à l'un

des garçons de bureau qui lui fit traverser un corridor.

Jean vit de petits convois de billets de mille francs et de boîtes où les pièces d'or étaient entassées comme des grains d'avoine dans un boisseau...

— Il y a de quoi s'amuser ici ! lui dit le garçon qui le conduisait.

— Pas trop, répondit Jean, je ne m'amuse pas du tout. Avec ça qu'il y a une odeur d'encre et de papier qui me monte à la gorge...

— Ah bien ! vous voilà rendu. Adressez-vous à ce monsieur... C'est le caissier.

Jean fit passer le bon à travers le guichet.

Le caissier l'examina et le remit à un employé.

— Veuillez attendre un instant, dit-il à Jean.

Quelques instants après on lui compta la somme en cinquante liasses de dix mille francs.

Jean renferma les liasses dans un petit sac de cuir qu'il avait attaché à sa ceinture, et, de corridor en corridor, il arriva enfin dans la cour, puis sur le trottoir de la rue de la Vrillière.

IV

LE VIN, LE JEU, LES BELLES

De l'autre côté de la rue, une calèche découverte était arrêtée.

Une femme d'une rare beauté, indolemment étendue au fond de la voiture, causait avec un jeune homme vêtu à la dernière mode.

La femme jouait avec son éventail.

Un sourire peut-être un peu travaillé ajoutait à la grâce de son visage.

Un petit chapeau, large comme une coquille, était posé sur ses cheveux blonds, retenu par un nœud de velours bleu. Ce chapeau, sur cette chevelure, c'était un papillon sur un épi.

Le corps souple et phosphorescent de la dame faisait, à chaque mouvement, crier la soie bleue de sa robe.

En voyant sortir Jean Deslions, le jeune homme descendit de la calèche.

— N'êtes-vous pas, demanda-t-il, le garde-chasse du comte de Navarran ?

— Oui, monsieur.

— Vous vous nommez Jean Deslions ?

— Depuis que je suis au monde.

Et Jean se disait tout bas :

— Que peut vouloir ce beau monsieur qui descend de calèche pour venir me parler ? Les Parisiens sont des malins. J'ai lu souvent dans les journaux qu'il n'y a pas de tours qu'on n'ait inventé pour s'emparer de l'argent des autres... Il faut se défier.

— Je suis le baron de Maucourt ; continua le jeune homme, M. de Navarran sort de chez moi, il est arrivé par l'express, et sa voiture, plus rapide que vos jambes, lui a donné le temps de me charger de sa commission...

— Quelle commission ? demanda Jean en portant la main à sa ceinture.

— M. de Navarran va faire un petit voyage, dit M. de Maucourt au garde-chasse.

— M. le comte me l'a dit ce matin.

— Et vous devez garder jusqu'à samedi les cinq cent mille francs que vous venez de recevoir pour lui...

— C'est parfaitement exact, dit Jean.

— Eh bien ! le comte ne quitte Paris que ce soir, et comme il craint de n'avoir pas les fonds suffisants pour son voyage, il m'a chargé de vous dire de venir l'attendre chez madame de Fer, qui est avec moi dans cette calèche. M. de Navarran doit venir dîner à l'hôtel, et il compte vous y trouver.

Jean réfléchit.

Comment cet inconnu pouvait-il être si bien au courant ?

Quel autre que le comte aurait pu l'instruire si complètement de ses affaires ?

Il savait tout, il l'avait appelé par son nom, il connaissait le chiffre exact de la somme, le voyage projeté de M. de Navarran.

Après tout, on ne lui enlèverait pas facilement les cinq cent mille francs contenus dans son sac.

Que dirait le comte si réellement il ne se trouvait pas avoir autant d'argent qu'il le voulait pour partir ?

Jean se dit d'ailleurs qu'il rentrerait le soir même à la maisonnette.

Il y a un train pour Houdan à neuf heures.

Si le comte ne venait pas chez la dame comme on le lui annonçait, Jean pensa qu'il en

serait quitte pour avoir inutilement attendu.

Ce n'était qu'un retard de cinq ou six heures, et puisque M. de Navarran devait rester absent plusieurs jours, il n'y avait à cela aucun inconvénient.

— Eh bien ! monsieur, dit-il au jeune homme, veuillez me donner l'adresse de madame...

— Pas le moins du monde, répondit M. de Maucourt. Paris est rempli de pièges ; il serait imprudent de courir les rues avec un dépôt aussi considérable que celui dont vous êtes chargé. Vous allez monter en voiture avec nous.

— Moi ? fit Jean stupéfait.

— Certainement. Vous avez été marin, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! j'ai été moi-même lieutenant de vaisseau... Le marin et le soldat sont à leur place partout.

Et prenant Jean par le bras, M. de Maucourt l'entraîna jusqu'à la calèche.

Un domestique ouvrit la petite portière et la referma lorsque le jeune homme et Jean eurent pris place, l'un à côté de la dame, l'autre sur le coussin de devant.

Le cocher imprima un mouvement à ses rênes

et chatouilla de son fouet la croupe de ses deux alezans, et la voiture prit la rue Vivienne et le boulevard...

— Je vous présente un honnête homme, avait dit le gentleman à madame de Fer.

Celle-ci avait répondu par un sourire à l'adresse de Jean...

— Rappelez-vous ce nom, reprit l'ex-lieutenant de vaisseau en s'adressant à Jean Deslions : — Marianne de Fer ! C'est ainsi qu'on nomme madame, et jamais il n'y eut femme mieux nommée.

Jean tenait toujours la main sur son sac de cuir.

La calèche avait pris l'avenue des Champs-Élysées.

A la hauteur de la rue de Ponthieu, le jeune homme tira sa montre.

— Il est deux heures et demie, dit-il, le comte ne viendra guère qu'à six heures, faisons-nous un tour de bois ?

— Avec plaisir, répondit Marianne de Fer.

— Vous avez déjeuné sans doute ? demanda le baron à Jean.

— Oui, monsieur.

— Alors, vous pouvez profiter de l'occasion

pour faire connaissance avec le bois de Boulogne à l'heure où s'y pressent les élégantes de Paris.

C'est ainsi que Jean Deslions, le garde-chasse, se trouva tout à coup au bord du lac, dans une calèche à huit ressorts, avec cinq cent mille francs dans sa poche.

En fouillant toutes les belles personnes qui se pavanaient en victoria dans l'allée privilégiée, on n'eût certainement pas réuni pareille somme.

Il eût fallu pour l'obtenir leur enlever toutes leurs toilettes...

Dans ce cas, les robes et les châles eussent peut-être valu cinq cent mille francs...

Mais les femmes n'auraient plus valu un liard.

Marianne de Fer saluait de la tête : à deux ou trois femmes dont la voiture croisait sa calèche, elle dit : A ce soir.

M. de Maucourt lui-même donna plusieurs coups de chapeau.

Évidemment, c'étaient des gens connus, et Jean regretta les soupçons qui avaient traversé son esprit.

— Que dites-vous du bois de Boulogne ? demanda l'ex-lieutenant de vaisseau.

— J'aime mieux ma forêt, répondit Jean. Ici l'herbe a une odeur de pommade qui me contrarie, et les arbres sentent le cigare.

A cinq heures et demie, la calèche reprit les Champs-Élysées, tourna dans la rue Marbeuf et s'arrêta devant un hôtel nouvellement construit, un bijou en pierre de taille.

M. de Maucourt offrit la main à Marianne, qui sauta légèrement du marchepied.

Le baron dit à Jean :

— Venez avec nous.

Un domestique en livrée ouvrit une porte vitrée qui donnait accès à l'antichambre.

— M. le comte de Navarran n'est pas encore venu? demanda Marianne.

— Non, madame, répondit le domestique, en homme qui sait fort bien de qui on veut parler.

Marianne s'adressa au baron :

— A quelle heure a-t-il dit qu'il viendrait?

Le comte viendra sûrement dans la soirée, en admettant que, retenu par ses affaires, il ne puisse venir dîner.

Jean reporta la main sur son sac de cuir.

— Eh bien, monsieur Jean, lui dit Marianne, vous allez entrer dans le petit salon et vous me raconterez votre voyage aux Indes... car vous

êtes allé aux Indes, à ce que m'a dit le comte ?

— Oui, madame, je suis allé un peu partout ; et je dois le dire, je n'ai pas encore rencontré des personnes aussi accueillantes que vous et M. le baron.

— Oh ! moi, je suis bonne fille, répondit en riant madame de Fer ; quant à M. de Maucourt, du moment qu'un homme a navigué, l'esprit de corps lui fait un devoir de se montrer aussi aimable que possible.

On entra dans le petit salon.

Les tentures de soie mauve rehaussées d'or, le meuble et les divans capitonnés de même étoffe, un épais tapis à ramages sous les pieds ; au milieu du salon, une table incrustée de mosaïques... Jean se crut transporté dans un palais des *Mille et Une Nuits*.

Sur la cheminée, deux lampes étaient allumées.

Un feu clair petillait entre les chenets dorés, et la chaleur, tamisée par un écran métallique, n'arrivait que doucement aux visages des visiteurs.

— Donnez-moi donc ça, dit Marianne avec une petite mine pleine de provocation.

Et elle enleva à Jean son chapeau, qu'elle remit au domestique.

— Voyons, reprit-elle en poussant le garde-chasse sur le divan, où il crut qu'il allait s'engloutir, avez-vous été amoureux quelquefois?

Cette question sembla trouver un douloureux écho dans le cœur de Jean Deslions.

Ses yeux se fermèrent un instant, et il se raidit sur lui-même comme un duelliste qui reçoit un coup d'épée en pleine poitrine.

Cependant cette sensation ne fut pas de longue durée.

— Jamais, madame, répondit Jean avec froideur.

Marianne approcha sa chaise, et, mettant ses deux coudes sur ses genoux, tandis que des mains elle encadrait sa tête où se dessinait un doute flatteur :

— Soyez franc, dit-elle. Savez-vous que vous êtes un fort bel homme et que vous avez tout pour plaire?

Marianne avait les yeux fixés sur les yeux de Jean qui se sentait embarrassé.

Les blanches épaules de la *bonne fille* apparaissaient dans tout leur éclat, et ses bras nus,

admirablement modelés, ajoutaient au voluptueux ensemble de sa pose.

— Est-ce que M. le comte ne va pas bientôt arriver ? demanda Jean.

Marianne fit un geste de dépit.

La porte s'ouvrit et le domestique annonça :

— Madame Venucci !

Madame Pen-Hoët !

Mademoiselle Fraise !

— Hé ! arrivez donc, chères belles ! s'écria Marianne, vous avez toujours la coquetterie de vous faire attendre.

— Le prince est venu me voir, dit la Venucci, c'est ce qui m'a retardée.

— Ma modiste n'en finissait pas, dit à son tour mademoiselle Fraise ; je viens d'essayer des coiffures délicieuses !

Le domestique annonça de nouveau :

— Sa Hautesse Riazis-Bey !

M. le duc de Trébizonde !

Les femmes accablèrent de caresses les nouveaux arrivés.

Elles semblaient surtout très-empressées auprès de Sa Hautesse, qui était littéralement chargée de diamants.

Il était curieux de voir cet être à demi sau-

vage, au teint foncé, au front fuyant, portant gravement un nez de perroquet au-dessus d'une moustache si épaisse et si dure, qu'on aurait pu croire qu'il s'était attaché sur la lèvre une queue de cheval.

Un énorme diamant étincelait à sa cravate ; six diamants plus petits lui servaient de boutons de gilet, et ses doigts noirs et velus étaient surchargés de pierreries de toutes couleurs.

Aussi fallait-il voir les regards allumés de ces dames !

Cet horrible singe ne pouvait se débarrasser de leurs étreintes.

Yvonne Pen-Hoët et mademoiselle Fraise avaient poussé le courage jusqu'à déposer chacune un baiser sur les paupières bordées de rouge de l'Asiatique.

Marianne de Fer s'était assise au piano et jouait la valse du *Baccio*.

— Madame est servie ! dit le domestique.

— Décidément, dit Marianne en s'adressant au baron de Maucourt, je vois que Navarran ne viendra que dans la soirée...

— Il a recommandé de ne pas l'attendre pour dîner, répondit l'ex-lieutenant de vaisseau.

— A table! cria mademoiselle Fraise.

— A table!

Marianne marcha droit à Jean Deslions, et, le prenant par le bras, elle lui dit d'un petit air mutin :

— Vous allez dîner avec nous!

Jean balbutia quelques mots inintelligibles.

— Pas de façons! ajouta le baron. Nous aurions un couvert de trop, et puisque vous avez fait aujourd'hui votre tour de bois de Boulogne, vous êtes digne de dîner à la table de Marianne!

On passa dans la salle à manger.

Jean serrait violemment son sac...

Il fut placé entre Marianne et la Venucci, l'une blonde, l'autre brune.

Jean avait faim; il dîna copieusement.

Il ne comprenait pas d'abord pourquoi on avait mis cinq verres devant chaque convive; la variété des vins qu'on servit n'éclaira point pour lui ce problème, car il trouvait que les vins eussent été tout aussi bons si on les avait bus dans le grand verre.

Les domestiques ne le laissaient point chômer; il avait beau vider ses verres par politesse, ils étaient aussitôt remplis.

Jean ne put s'empêcher de remarquer que la Venucci était une fort belle personne et que Marianne de Fer avait tout intérêt à porter des robes décolletées.

Après le dîner, on passa au fumoir, où étaient servis le café et les liqueurs.

Le baron offrit à Jean un cigare noir et carré, comme il n'en avait jamais fumé; la cendre en était blanche et l'arome délicieux.

— Si nous faisons une partie? demanda Riazis-Bey.

— J'allais vous le proposer, riposta le baron.

Et tandis que les domestiques préparaient la table de jeu, le baron ajouta :

— Savez-vous ce qui est arrivé au petit Vatinel?

— Non.

— Quoi donc?

— Vous savez qu'il était au bout de ses pièces?

— Rasé comme un ponton, dit Marianne.

— Eh bien! un de ses amis l'avait prié de remettre deux cent mille francs à son notaire.

— Quelle imprudence! fit la Venucci.

— Au lieu de les remettre sur-le-champ, le petit Vatinel se dit que, puisqu'il était perdu

sans ressource, il serait bête à lui de ne pas faire une tentative désespérée... Il partit pour l'Allemagne avec ses deux cent mille francs... Vous savez que là-bas, les jeux sont en permanence... A Hombourg, il perdit cent cinquante mille francs...

— Oh ! s'écria Yvonne, on perd toujours à Hombourg.

— Mais à Ems, continua le baron, la fortune tourna. Est-ce la beauté du paysage qui est favorable au joueur ? Sont-ce les eaux qui agissent sur les cartes ? Quoi qu'il en soit, Vatinel fit sauter plusieurs fois la banque et revint à Paris avec sept cent mille francs. Il rendit la somme qu'il devait au notaire, et il reprit la vie de luxe et de plaisirs.

— Et s'il avait perdu ? demanda Jean.

— Oh ! voilà des idées ! reprit le baron. On ne livrerait jamais une bataille, si chaque général était retenu par la crainte de la perdre.

Riazis-Bey avait battu les cartes.

Marianne demanda au garde-chasse s'il avait joué quelquefois.

— Quand j'étais à bord, répondit Jean, nous faisons souvent une partie de piquet.

— Vous n'avez jamais joué le lansquenet ?

— Jamais.

— Ah ! bien, je vais vous l'apprendre.

Et en deux tours de main, elle lui montra le jeu.

Jean serrait de plus en plus fort le sac de cuir qui pendait à sa ceinture.

— La journée serait incomplète, s'écria le baron, si vous ne la terminiez par un lansquenet... Je suis sûr que vous allez gagner !

— Je n'ai pas d'argent, répondit le garde-chasse.

— Combien avez-vous ?

— J'ai neuf francs et vingt-cinq centimes... mais il me faut trois francs pour payer le chemin de fer.

— Eh bien ! je vous fais vos cinq francs...

Le baron tourna quelques cartes.

— Vous avez gagné... Les dix francs ! cela fait vingt... Allons, allons ! vous allez avoir une main...

Jean passa treize fois.

Cela faisait vingt mille quatre cent quatre-vingt francs.

— Je prends la banque, dit Riazis-Bey.

Et il tira de sa poche cinquante mille francs en billets de banque.

Jean reperdit tout ce qu'il venait de gagner.

— Allons ! dit-il, M. le comte ne viendra point.... Il faut que je prenne garde à ne pas manquer le chemin de fer.

— Encore une partie ! s'écria le baron.

— Je n'ai plus d'argent, répondit le garde-chasse : vous m'avez gagné cinq francs.

— Eh bien, et cela ? dit le baron en donnant un petit coup sur le sac.

— Oh ! cela n'est pas à moi, répondit Jean.

— Mais ce que vous gagnerez sera à vous !

— Pas davantage, monsieur.

— C'est trop fort, s'écria Marianne, vous êtes un drôle de bonhomme.

— Ah ça ! dit Jean en regardant autour de lui d'un air de menace, est-ce que vous croyez, par hasard, que j'aurais emporté vos vingt mille francs de tout à l'heure, moi qui n'avais que cent sous à vous donner ?

— Et qu'en auriez-vous fait ? interrogea le baron.

— Moi ? dit Jean en se relevant, je les aurais distribués à ces dames !

— Bravo ! s'écria Marianne en éclatant de rire.

— Ce n'est pas tout, dit Jean, j'ai dîné chez vous, je vous enverrai un chevreuil.

Et il sortit tranquillement, ayant toujours la main sur son sac.

Dès qu'il eut disparu, Marianne demanda à M. de Maucourt :

— La lettre de Navarran.

— La voici, dit le baron.

La lettre ne contenait que ces mots :

« Je vous donne les cinq cent mille francs si vous parvenez à vous en emparer, — *sans les voler.* »

— Eh bien ! nous sommes refaits, dit Marianne.

Jean se hâta de revenir à la gare de Montparnasse.

Ceux qui le virent presser le pas pour ne pas manquer le train ne purent guère se douter que ce jeune homme qui s'en allait à pied portait un demi-million et avait un instant gagné plus de vingt mille francs au lansquenet.

A Houdan, Jean reprit sa carriole et revint à la maisonnette.

Il serra soigneusement le sac entre deux paires de draps dans l'armoire de la mère Deslions et il en retira la clef.

Le samedi suivant il se rendit au Mesnil et dit à M. de Navarran :

— Monsieur le comte, je viens vous rapporter ce qu'on m'a remis pour vous,

— C'est bien, mon garçon.

— On m'a fait dîner dans une maison où vous étiez attendu...

— Ah ! je me rappelle... je n'ai pas eu besoin d'aller t'y retrouver...

Jean salua ; et, comme il sortait :

— Je t'ai peut-être donné beaucoup de mal en te chargeant d'un dépôt si considérable ?

— Non, monsieur le comte.

— Tu n'as pas craint de perdre cette somme ?

— Pas un instant.

Le comte regarda partir Jean qui s'enfonçait dans le bois, suivi, comme toujours, de son grand lévrier, — car Ginevra, qui se trouvait pour le moment à la tête d'une petite famille, n'avait pu quitter le logis.

— Ma foi ! dit le comte, j'ai bien des gens à mes ordres... J'ai des banquiers, des médecins, des avocats, des gens de couteau prêts à tout... Il me manquait un honnête homme !

V

LES BUTTES CHAUMONT

M. de Navarran s'installa dans son bureau,
et écrivit :

Monsieur Surypère,

Négociant,

21 bis, rue de la Lune,

à Paris.

« Tenez-vous prêt pour la revue de nuit.

« Les choses ne vont pas.

« Il y a une trahison quelque part.

« Les papiers que j'attends de Smyrne ne
sont pas arrivés.

« Comment *la Jeune-Caroline* a-t-elle fait
nauffrage?

« Renseignements pris, il n'y a pas eu de

coup de mer à l'est de la Méditerranée, le 17 avril.

« Un seul homme a survécu, Aly, l'âme damnée du musulman... »

Suivaient deux lignes en caractères inconnus, mélangés de chiffres.

M. de Navarran monta à cheval et alla lui-même jeter la lettre dans la boîte placée au waggon-poste du train de Chartres.

Le lendemain, il se rendit à Paris et se fit conduire, par une voiture de place, à la maison qu'il occupait dans la rue de la Tour-d'Auvergne.

C'était une maison fort ordinaire, composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. Il y avait trois pièces en bas, quatre en haut ; le tout meublé d'une façon très-simple.

Le comte avait acheté la maison et le mobilier pour une somme de quatre-vingt-quinze mille francs.

Chose rare à Paris, et qui semblait avoir décidé l'acquéreur, le concierge n'avait pas été prévu par l'architecte.

Pas de loge, par conséquent pas de portier.

On dira peut-être que rien n'empêche le propriétaire d'une maison de ne pas prendre de

concierge s'il n'en a pas besoin ou s'il préfère s'en passer.

C'est une erreur.

Le concierge congédié n'est pas content; quand un concierge n'est pas content, il va faire ses plaintes dans le voisinage, et on se dit :

— Il paraît qu'il va se passer là des choses qui ne souffrent pas de témoins.

Les voisins, dont la curiosité est piquée, observent et surveillent.

On veut savoir qui entre et qui sort.

On guette le facteur pour tâcher de découvrir si le hardi novateur qui veut se passer de portier reçoit beaucoup de lettres, si ces lettres viennent de Paris ou de la province...

Chaque rue de Paris est un petit village avec ses cancans, ses jalousies, ses rancunes de famille.

Les Parisiens ont toujours eu la manie de se moquer des habitants des provinces; ceux-ci pourraient, s'ils voulaient, prendre de terribles revanches.

Bref, quand M. le comte de Navarran voulait rentrer chez lui, il montait deux petites marches, tirait une clef de sa poche, ouvrait sa porte, — et, quand il l'avait refermée derrière lui, il au-

rait fallu être bien malin pour savoir ce qu'il pensait.

Ce jour-là, M. de Navarran rentra chez lui vers trois heures.

Il était seul, — et la maison était inhabitée en son absence.

Cependant, l'homme qui sortit à dix heures ne ressemblait à M. de Navarran que par la taille.

Il fallait donc que le comte eût un intérêt à n'être pas reconnu.

La couleur de ses cheveux, le dessin de sa barbe, la nuance de son teint étaient entièrement modifiés.

Au coin de la rue, M. de Navarran monta dans un coupé marron, sans chiffre, et dont le vernis n'avait pas été lavé depuis plusieurs jours.

Ainsi fait, le coupé ne pouvait pas attirer l'attention plus qu'une voiture de place.

A côté du cocher, M. Surypère avait pris place.

Il descendit en apercevant le comte et lui ouvrit la portière.

— Aux buttes Chaumont, dit le comte.

Surypère remonta sur le siège.

Le coupé suivit la rue Rochechouart jusqu'aux boulevards extérieurs, parcourut les

boulevards de la Chapelle et de la Villette, et s'arrêta dans la rue Fessard.

Une porte cochère était ouverte; le coupé entra dans la cour, — et la porte se referma.

— Sois prêt pour deux heures, dit le comte au cocher.

Le comte sortit, accompagné de Surypère, et tous deux se rendirent au *Grand-Vainqueur*, rue de la Villette, où on leur servit de la bière.

Le comte tira quelques cigares de sa poche et les mit sur la table, après avoir allumé celui qu'il avait choisi en amateur.

— Que sais-tu? demanda-t-il à Surypère.

— Le *musulman* conspire, répondit celui-ci. Il a tenté de vous faire suivre, mais vainement. A chaque instant, il perdait la trace.

Aly a passé huit jours à Houdan...

— Et qu'a-t-il vu?

— Rien. Aussi le *musulman* est-il convaincu que vous êtes, comme lui, un des affiliés : mais il cherche ailleurs le véritable chef.

— Il faut me débarrasser de cet homme dans le plus bref délai. Es-tu allé à Saint-Cloud?

— J'en arrive à l'instant.

— Le *Requin* est-il en état?

— Il va continuellement de Saint-Cloud à Rouen, d'après vos ordres.

— Il peut prendre la mer ?

— Au premier signal.

— C'est bien. Qu'un chauffeur relaye l'autre et qu'on soit prêt à partir à toute heure du jour et de la nuit... Les papiers sont en règle ?

— Le *Requin* est, pour tout le monde, un yacht de plaisance de lord Trelauney. On le connaît en Seine, il peut aller et venir sans éveiller aucun soupçon.

... A onze heures et demie, le maître du *Grand-Vainqueur* ferma son établissement.

M. de Navarran et Surypère prirent la route des buttes Chaumont.

Entre la Petite-Villette et Belleville s'étend un vaste terrain hérissé de mamelons arides.

A de certains endroits, ces mamelons sont taillés à pic, offrant au regard une roche grise et sale. On dirait que la butte vient d'être opérée d'un cancer ; la plaie est à vif.

C'est là que s'est fait pendant plusieurs années le dépôt des immondices de Paris, qui est maintenant à Bondy.

Sous vos pieds, d'immenses galeries souterraines s'étendent dans toutes les directions. Le

sol est creusé jusqu'à cent quatre-vingts mètres de profondeur. On descend dans ces souterrains par les puits toujours béants des anciennes carrières.

Les fours à plâtre fument encore...

Les buttes Chaumont ont fourni, depuis des siècles, du plâtre, de la marne et des terres glaises.

En montant sur l'une des buttes, on aperçoit Romainville, les Prés-Saint-Gervais, Pantin, Gonesse, la plaine de Vertus, entre la Grande et la Petite-Villette, et à gauche le mamelon où se dressait autrefois le gibet de Montfaucon.

La police fait de fréquentes arrestations sous les buttes Saint-Chaumont.

Dans les nuits pluvieuses ou glacées, les vagabonds et les repris de justice vont chercher un asile dans les fours à plâtre, et plus d'un de ces malheureux a été trouvé asphyxié par les émanations délétères qui s'exhalent du fourneau mal refroidi.

En haut de la rue de la Villette, dans les terrains vagues, se trouve l'entrée d'une des principales carrières.

C'est comme l'entrée d'une citerne sur un monticule recouvert d'un hangar. Un câble est

attaché à une forte poutre ; ce câble sert d'escalier pour entrer dans le souterrain et en sortir...

Là-dessous vivent des centaines d'individus, hommes, femmes et enfants...

Il s'y trouve des enfants de cinq ou six ans qui n'ont jamais monté à l'air et qui n'ont jamais vu la lumière...

Déjà, il est vrai, la pioche a ouvert et assaini une partie de cette région maudite ; quelques jours encore et l'eau et les fleurs en auront changé le sinistre aspect.

Où régnaient le crime et la fièvre, la municipalité de Paris apporte le travail et la santé.

Il faut au voleur et à l'assassin la ruelle et l'impasse, le pavé boueux, inégal, le ruisseau sordide, la venelle obscure et malsaine.

Élargir la rue, planter des arbres, chasser la maladie, c'est le meilleur moyen de moraliser en bas...

Les enfants de la misère n'ont pas à cacher leurs honnêtes haillons...

Ils auront des allées sablées pour y jouer comme les heureux dans le jardin des Tuileries, ils auront des fleurs comme les plus riches. Au lieu de grelotter dans un bouge humide, ils

pourront courir à l'air libre et se réchauffer au soleil, qui est à tout le monde...

En sortant du cabaret du *Grand-Vainqueur*, M. de Navarran et Surypère se rendirent à la grande carrière...

Tous deux gravirent le monticule.

Surypère saisit la corde qui pendait au-dessus du trou béant et se laissa glisser jusqu'en bas ; le comte le suivit.

La descente dura près de cinq minutes.

Quand ses pieds eurent touché le sol, Surypère alluma une lanterne...

Plusieurs galeries venaient aboutir à l'endroit où il se trouvait...

Dans chaque galerie un coup de sifflet retentit, suivi d'un bruit de pas et d'une course désordonnée.

— Ils croient que c'est la *rousse*, dit Surypère.

Et tirant de sa poche un sifflet, il siffla d'une façon particulière : trois coups aigus suivis d'un roulement modulé.

Les pas s'arrêtèrent.

— Qui vive ? cria une voix.

— Le Fourgat ! répondit Surypère.

Aussitôt la voûte fut éclairée de tous les côtés,

et de chaque galerie un homme arriva portant une chandelle de résine.

A côté de Surypère, ils aperçurent un homme dont le visage était couvert d'un masque noir. Cet homme était le comte de Navarran.

Il retroussa sa manche gauche.

Sur l'avant-bras était gravé un signe... Sous le tatouage on lisait cette devise :

ÉGAUX DEVANT LA MORT !

Les hommes s'inclinèrent avec un respect mêlé de crainte.

— Au village ! dit le Fourgat.

Deux hommes passèrent devant, et la bande s'enfonça sous une galerie.

Le passage allait se rétrécissant par endroits ; de larges piliers avaient été ménagés par les mineurs pour empêcher le terrain de s'effondrer ; d'autres galeries venaient aboutir à l'artère principale comme autant de rues souterraines qui se croisaient dans tous les sens.

La troupe fit plusieurs circuits et s'arrêta tout à coup à l'endroit où la voûte rejoignait le sol.

Les compagnons se mirent à déblayer, reje-

tant sur les côtés les pierres et la terre blanchâtre...

Pendant qu'ils travaillaient, on entendait au-dessous les aboiements d'un chien.

Partout où est l'homme, le chien le suit !...

Il y avait là des chiens en rupture de ban qui fuyaient, comme leurs maîtres, l'œil de la police.

Une dernière couche de terre tomba ; une porte s'ouvrit : c'était le village.

Singulier village que celui-là !

Sur un espace assez vaste où l'air extérieur arrivait par des fissures, le sol était divisé par portions.

Chacun avait son lit et son jardin.

Le lit se composait d'une planche et d'un amas de laine volée on ne sait où.

Le jardin était cultivé.

Il y avait des couches de champignons, des plans de radis, des carrés entiers de barbe de capucin et d'autres herbes qui poussent dans les caves.

Un sybarite avait essayé de cultiver la truffe, mais la tentative avait échoué...

Chaque homme sortait à son tour et rappor-

tait du pain, de la viande, ce qu'il avait pu trouver ou voler.

C'était une Petite-Pologne à cent pieds sous terre.

Ceux que cette vie lassait n'avaient qu'à monter à la Villette, ils ne tardaient pas à être pris et dirigés sur Toulon, puis embarqués pour Cayenne.

Comme Robinson dans son île, ces naufragés de la probité s'étaient industrialisés au fond de leur vaste tombeau; ils avaient créé le village.

L'un d'eux, ayant volé un mouton, essaya de l'acclimater; le mouton mourut au bout de quinze jours.

Les lapins seuls résistaient plusieurs mois; aussi y avait-il une garenne à côté du village.

M. de Navarran tira de sa poche une liasse de papiers et demanda :

— Qui est-ce qui veut être vitrier ?

Un homme s'approcha.

— J'étais vitrier autrefois, dit-il humblement.

— Depuis combien de temps es-tu ici ?

— Depuis deux ans, maître.

— Voici des papiers; tu te nommeras Pierre Labruni... On te donnera demain des outils et des carreaux à la maison de la rue Fessard.

L'homme saisit les papiers avec une joie fiévreuse.

— Un boucher ? demanda le comte.

Un second compagnon s'approcha et reçut comme le premier un faux extrait de naissance et un faux passe-port.

M. de Navarran rendit ainsi la liberté et une profession à sept ou huit de ces misérables.

Surypère prenait par écrit leur véritable nom.

En revenant à la vie et à la lumière, chacun d'eux restait sous la domination du maître.

Une pauvre femme, maigre et hâve, tenant sur ses bras un enfant chétif, pâle, tremblant la fièvre, s'approcha de M. de Navarran :

— Ayez pitié de nous, dit-elle, mon enfant se meurt. Il y a cinq ans que nous sommes ici...

— Où est ton mari ?

— Il est là, couché ; le délire l'a pris depuis deux jours...

— Qu'est-ce qu'il faisait ?

— Il était chauffeur sur un vapeur...

— A quoi a-t-il été condamné ?

— A dix ans, pour un coup de couteau dans une querelle de marins.

Le comte se tourna vers la bande :

— Vous monterez cet homme, dit-il. La police le ramassera et le fera conduire à l'hospice. Je me charge de l'y réclamer... J'ai besoin d'un chauffeur.

— Et moi, maître ? demanda la femme.

— Tu peux partir au jour avec ton enfant... Tu recevras des vêtements à la maison de la rue Fessard ; on te fournira le logement et la nourriture jusqu'à ce que ton mari soit sur pied.

La femme couvrit de baisers la malheureuse créature qui se pressait sur son sein et alla rejoindre son mari.

— Tu n'entends pas ? lui dit-elle, demain, demain, nous verrons le jour !

L'homme poussa un profond soupir et se tourna sur la paille moisie sans avoir la force de répondre.

— Demain ! demain ! répétait la femme avec extase.

Le comte et Surypère reprirent le chemin par lequel ils étaient venus.

Les portes du village se refermèrent derrière eux ; les compagnons rejetèrent par dessus les pierres et les moellons...

Quelques minutes plus tard, le coupé sortait de la cour où il était remisé.

Le comte reprit sa place à l'intérieur, tandis que Surypère remontait sur le siège.

Ni l'un ni l'autre ne virent un homme qui s'était blotti dans un coin de la rue et qui, s'accrochant au ressort, se mit à rouler avec la voiture dans la direction de la rue Saint-Louis.

MADEMOISELLE DE CHARMENEY

Tandis que ces événements étranges s'accomplissaient dans la coulisse de Paris, un drame se préparait dans la maisonnette du coteau Lafontaine.

La vieille Madeleine voyait Jean s'assombrir chaque jour davantage.

Distrait, préoccupé, c'est à peine s'il répondait aux questions qui lui étaient adressées.

Louise, de son côté, devenait pâle et mélancolique. Ses joues si fraîches s'étaient creusées ; dans ses grands yeux noirs éclatait un rayon de fièvre.

Il semblait qu'une souffrance inconnue eût traversé sa vie et troublé les profondeurs de son âme.

Pauvre Louise ! un éclat inattendu, un acte

de désespoir devait bientôt révéler son secret.

Quant à Jean Deslions, il eût suffi de le suivre dans ses promenades à travers la forêt pour connaître la passion sans issue dans laquelle il s'était jeté.

Jean le garde-chasse, Jean le paysan, aimait de toutes les forces de sa nature jeune et violente une belle et noble fille, mademoiselle de Charmeney.

Le marquis de Charmeney habitait, entre Mantes et Houdan, une des terres les plus considérables du pays.

Le marquis était un gros homme à la face enluminée, buvant sec et très-entiché de sa noblesse. Ne connaissant que son chenil, le marquis usait, dans ses rares correspondances, d'une orthographe qui eût troublé Richelieu lui-même, cet académicien qui écrivait *hakadémi*.

On ne se rappelait pas, au château, d'avoir jamais vu un livre ou un journal entre les mains du marquis.

Les campagnes de France comptent encore un certain nombre de ces descendants dégénérés de familles autrefois brillantes.

La noblesse leur va comme des ailes à un boule-dogue.

La marquise de Charmeney, mariée pour des raisons de famille à ce goujat titré, n'avait pu se faire à la vie qu'on voulait lui imposer. La pauvre femme, dont les sentiments avaient été refoulés, était morte à vingt-cinq ans, abîmée dans les dégoûts de cette solitude à deux.

Elle était morte, pleurant sur son enfant qui venait à peine de naître...

Et c'est ainsi que Blanche de Charmeney atteignit sa septième année, n'ayant jamais vu que les hobereaux du voisinage.

Quand elle eut sept ans, son père l'envoya au couvent des Oiseaux, et depuis quelques mois, son éducation étant terminée, Blanche était revenue au domaine paternel.

C'était une belle fille, svelte et pleine de grâce. Ses cheveux blonds, que la brosse n'avait pu dompter, se soulevaient sur son front, et, rejetés violemment en arrière, dégageaient dans toute sa pureté le profil d'une Charmeney des vieux temps de l'histoire de France.

C'est ainsi que Versailles nous représente les duchesses d'Étampes ou de Châteauroux.

En proie à un indomptable orgueil, Blanche n'avait pas d'amies,

Comme Jean, elle courait les bois, seule, fière et rêveuse.

Chaque matin, à sept heures, mademoiselle Blanche de Charmeney sortait à cheval et se perdait dans la forêt, comme les princesses des contes de fées.

Jean l'avait vue passer une première fois... Blanche avait lancé son cheval au galop. Ses cheveux flottaient au vent sous le feutre gris légèrement penché que surmontait une plume de faisan d'Écosse.

Et Jean était resté ébloui.

Que de fois il revit la nuit, quand le sommeil s'était appesanti sur ses paupières, le costume d'amazone en velours bleu et l'adorable figure de mademoiselle de Charmeney!...

Jean guettait le passage de l'intrépide écuyère, il ôtait son chapeau et la suivait au loin autant que son regard pouvait s'étendre.

Un jour, Blanche s'arrêta pour lui demander le chemin.

Jean, ému et tremblant, lui indiqua la route qu'elle devait suivre.

Le sang avait afflué vers son cœur, ses tempes battaient, il n'entendait plus,

— Par ici, n'est-ce pas? demanda Blanche en étendant le bras.

Et dans le mouvement qu'elle fit, sa cravache lui échappa et alla rouler sur la route.

Jean ramassa la cravache et s'avança vers mademoiselle de Charmeney pour la lui remettre.

Celle-ci venait d'ôter un gant et elle étendit la main pour prendre sa cravache, une petite main blanche avec des ongles roses...

Jean la dévorait du regard; il perdait l'esprit... Saisissant cette main, dans un moment de folie, il y appuya ses lèvres ardentes.

Il n'eut pas le temps de se reculer; un éclair jaillit des yeux de mademoiselle de Charmeney; une révolte de pudeur la fit se dresser sur sa selle, et avec une vigueur qu'on ne lui eût pas soupçonnée, elle cingla d'un coup de cravache le visage de l'insolent, et s'élança au galop dans la forêt.

Jean laissa échapper un cri, cri de rage et de honte.

Blanche n'apparaissait plus que comme un point au fond de l'avenue.

Le garde-chasse se laissa tomber au pied d'un arbre et versa des torrents de larmes.

Le grand lévrier *Guido* lui léchait les mains en poussant des cris plaintifs, mais Jean n'eut pas une caresse pour cet ami fidèle.

C'est donc ainsi que l'orgueilleuse demoiselle devait accueillir cette ardente passion, cet amour si sincère qui était devenu toute sa vie à lui ?

Jean songea longuement.

Il mesura la distance qui le séparait de celle qu'il osait aimer, et, se levant tout à coup, il montra le poing à l'horizon du côté où Blanche avait disparu, et l'œil enflammé, les tempes gonflées par la colère, il ne dit que ces mots :

— Tu seras à moi !

Jean se dirigea lentement du côté de la maisonnette.

Deux fois il se pencha sur le bord de la Vespre et rafraîchit sa figure où la cravache avait laissé une ligne bleuâtre.

Il put étancher en même temps la soif qui le tourmentait.

— J'ai été fou, pensait-il ; mais cette jeune fille a été impitoyable. Je ne suis à ses yeux qu'un pauvre paysan, mais sait-elle quelle âme bouillonne en moi ?

Il s'arrêtait un instant et reprenait :

— Que pouvait-elle faire, cependant ? Se moquer de moi — et rire ? Certes, je souffre horriblement ; mais si elle avait ri... Oh ! si elle avait ri, je l'aurais tuée !

Le toit rouge de la maisonnette apparut au détour du chemin.

Louise étendait sur l'herbe le linge qui sortait de la lessive. Les fleurs du tourne-sol égayaient l'entrée du petit jardin ; par la fenêtre ouverte du rez-de-chaussée, Jean aperçut sa mère, la vieille Madeleine, qui s'occupait du repas prochain.

Ginevra avait quitté sa niche et sa petite famille pour accourir au-devant de son maître, tandis que *Guido*, se livrant à une manœuvre opposée, s'était précipité dans la cuisine, afin de s'assurer que tout marchait à souhait.

— Mère ! c'est Jean ! dit Louise.

Jean embrassa sa sœur, et monta les deux marches qui donnaient accès à la maisonnette.

— Eh ! qu'as-tu donc à la figure ? demanda Madeleine.

— Cela n'est rien, mère, répondit Jean. C'est une branche d'arbre que je ne voyais pas et que j'ai heurtée.

Jean déposa son fusil dans un coin et jeta sa gibecière sur une chaise.

— Il faut le laver avec de l'eau et du sel, continua Madeleine, en remplissant une tasse à la fontaine.

— Tu es trop vif, ajouta Louise, qui venait d'entrer.

Elle prit une serviette, et la trempant dans l'eau salée, elle bassina elle-même la joue de son frère.

Il y avait comme un sillon qui s'étendait du front jusqu'à l'oreille.

— Merci, dit Jean, ce n'est point là que je souffre...

A ce moment passait Sauviat, le fermier du marquis de Charmeney.

— Bonjour, la mère Deslions! cria-t-il en s'arrêtant devant la maisonnette.

— Bonjour, père Sauviat; voulez-vous un verre de blanc?

— Hé! ce n'est pas de refus, dit Sauviat.

Il franchit le seuil, et, se laissant tomber sur une chaise comme un homme fatigué, il ajouta:

— Bonjour, la jeunesse! un beau gars et une jolie fille que vous avez là, la Madeleine!

— Je ne m'en plains pas, monsieur Sauviat,

Louise avait rapproché les verres qui se trouvaient sur la table, et Jean les emplit jusqu'au bord d'un petit vin du pays clair et plein d'étincelles qui montaient du fond à la surface.

— Ça petille comme du champagne, dit Sauviat. A votre santé !

Et il vida le verre d'un trait.

— Y a-t-il du nouveau dans le pays ? demanda Madeleine.

— Du nouveau, nous en aurons bientôt, dit Sauviat en faisant claquer sa langue contre son palais.

— Et quoi donc ?

— Il va y avoir une noce...

— Ah bah ! Votre demoiselle peut-être ?

— Ça se pourrait bien.

Jean saisit la table et serra le bois avec furie pour maîtriser les élans nerveux que cette nouvelle soulevait en lui.

Le père Sauviat continua, après avoir jeté un regard satisfait sur son gilet à fleurs :

— Vous connaissez bien M. de Villepont ?

A ce nom, Louise pâlit à son tour. Elle fut forcée de s'asseoir pour ne pas tomber.

Le fermier remplit de nouveau son verre et reprit :

— M. de Villepont n'est pas aussi noble que M. le marquis. Il paraît même qu'il y a une grande différence entre eux. Mais M. de Villepont est quatre fois, dix fois plus riche que M. le marquis, et, à l'époque où nous vivons, on rapproche facilement les distances avec des sacs de mille et de cent. M. de Villepont est banquier dans la rue de la Chaussée-d'Antin; il tient un chemin de fer en Autriche et des bateaux à vapeur qui vont en Amérique. Avec tout ça, il a l'amour-propre de marier son fils avec une demoiselle de la vieille roche, comme ils disent. M. Raoul est un beau garçon; il a des chevaux qui passent devant tous les autres, des redingotes, des habits et des pantalons tant qu'il en veut... à ce point qu'il en change quatre et cinq fois par jour... Le matin, il sort avec une cravate rouge et une veste de velours; à midi, il met une jaquette grise et une cravate bleue; à deux heures, une redingote noire et un pantalon gris; le soir, il arrive pour dîner avec un habit qui laisse voir tout son estomac, avec une chemise brodée qui se tient raide comme du fer-blanc...

Il fume des cigares qui sont noirs comme de l'encre, parce que c'est les nègres qui les font.

Ces cigares-là ont passé la mer; ça se vend dans les fabriques de rhum de la Jamaïque. Avec le prix d'une boîte, on payerait ses impositions.

— Et ce mariage est décidé? demanda Jean les dents serrées.

— Ça va se faire dans quelques jours, dit Sauviat. Mademoiselle est allée à Paris pour commander ses costumes d'innocence avec une couronne de fleurs d'oranger.

Louise était pâle comme une morte.

Elle sortit et alla se réfugier derrière un massif. La tête dans ses mains, elle se mit à pleurer abondamment...

Quand le père Sauviat eut pris congé de Madeleine pour continuer sa route, Jean sortit à son tour...

C'était le 21 novembre 1853, c'est-à-dire le lendemain de cette nuit sinistre où un inconnu avait été assassiné dans un hôtel de la rue Saint-Louis, par Monseigneur et Aly.

Le lecteur n'a pas oublié que nous l'avons prié de remonter avec nous un peu en arrière, afin de lui faire connaître les personnages que nous venons de lui présenter...

Jean errait dans le bois, roulant de sombres

projets, quand une voix bien connue vint frapper son oreille.

Cette voix, c'était celle de Louise.

— Raoul, disait-elle, que vais-je devenir ? Sans doute, j'ai été folle de vous croire, je le comprends maintenant. Mais je ne connais rien de la vie, moi. D'après ce qu'on m'a dit, vous êtes riche et je n'étais pas faite pour vous. Pourquoi m'avez-vous juré que vous n'aimeriez jamais que moi ?

Qui est-ce qui vous forçait à me tromper, à mentir ?

Ne vous ai-je pas donné tout ce que j'avais ? Est-ce ma faute si je suis pauvre ?

Si vous m'abandonnez, ma mère en mourra, car il faudra bien lui avouer ma faute. Chaque jour nous rapproche du moment redoutable où je briserai par l'aveu de ma honte ce cœur qui m'a tant chéri ! Oserai-je seulement me jeter à ses genoux et demander pardon ?

Et mon frère, Raoul ! mon pauvre Jean ! Si vous saviez comme il est bon et honnête !

Comment soutiendrai-je son regard ?

Ayez pitié de moi, Raoul !

Trouvez quelque chose, un moyen... Tenez !

épousez-moi, et je me tuerai ensuite, je vous le jure, pour ne pas gêner votre vie !

Jean s'était couché à plat-ventre et put assister à cette scène sans être vu.

Il avait reconnu M. de Villepont, le fils du banquier. Une sueur froide perlait sur ses tempes et des éclairs couraient de son cœur à ses prunelles.

Raoul frappait la terre du pied avec impatience.

— Chère enfant, dit-il en prenant la main de Louise, vous pouvez être parfaitement heureuse, si vous voulez accepter ce que je vous offre. Je me chargerai de subvenir à tous vos besoins, votre enfant ne manquera de rien...

— Ce n'est pas cela que je vous demande, s'écria Louise ; ce n'est pas cela que vous m'avez juré ! Suis-je allée vous chercher ? N'est-ce pas vous qui m'avez poursuivie ? N'ai-je pas vos lettres perfides ? N'ai-je pas le souvenir cuisant de vos paroles ?

— Enfin, qu'exigez-vous de moi ? dit Raoul du ton d'un homme qui se lasse.

Louise répondit avec fermeté :

— Un nom pour mon enfant.

M. Raoul fit une moue dédaigneuse.

— Donnez-lui le nom qui vous plaira le mieux, répondit-il avec ironie. Pour ma part, je vous avoue que ce détail m'est indifférent.

Jean porta machinalement la main à son fusil.

Il le tenait là, cet homme qui, après avoir séduit sa sœur, allait épouser mademoiselle de Charmeney !

La cravache lui cinglait encore le visage, et ce n'était pas assez de cet affront, il fallait encore que l'orgueilleuse fille enlevât à sa sœur Louise celui qui pouvait seul l'arracher à la honte en réparant le mal qu'il avait fait.

Il le tenait au bout de son fusil...

Blanche ne pourrait l'épouser, et Louise, interrogée plus tard par son enfant, aurait au moins à lui répondre :

— Ton père est mort, voilà pourquoi je ne puis te le montrer !

Et ce séducteur, ce lâche, cet homme qui avait menti pour voler le bonheur de l'une et l'honneur de l'autre... il le tenait au bout de son fusil.

— Adieu, petite, reprit M. Raoul ; tu peux être sans crainte pour l'avenir, tu es jolie, tu trouveras facilement à te marier...

M. Raoul détacha la bride de son cheval, qu'il avait enroulée autour d'une branche.

A ce moment, Jean se leva.

Il apparut, pâle et menaçant.

Louise poussa un cri de terreur et s'enfuit comme une folle.

— Ah! ah! fit M. Raoul en fronçant le sourcil, le frère maintenant! Il paraît que ce rendez-vous cachait un piège?

— Monsieur, dit Jean sans se découvrir, il y avait, dans une maisonnette entourée de fleurs et pleine de bonheur, une jeune fille honnête et pure. C'était ma sœur. Vous êtes venu, et avec vous la honte et les larmes. Vous avez vingt-cinq ou vingt-six ans, vous ne pouvez encore être entièrement corrompu. Le mal que vous avez fait, voulez-vous le réparer?

— Monsieur, répondit Raoul, faites votre prix!

— Il y a une chose qui n'a pas de prix, continua Jean, c'est l'honneur.

— Hé! qui diable, fit Raoul, s'avisera d'aller vous demander compte de votre honneur?

— Moi! dit Jean, et c'est assez. Vous avez l'air de croire qu'il y a deux espèces d'honneur, l'une pour vous, l'autre pour les pauvres. Non,

monsieur, en bas comme en haut, il n'y a qu'un honneur. Vous voyez que je ne viens pas à vous la menace à la bouche...

— Il ne manquerait plus que cela ! murmura M. Raoul.

Une fois encore, Jean Deslions put contenir la colère qui l'envahissait sourdement.

— Monsieur, reprit-il, ma mère a soixante ans, ses cheveux sont blancs, son visage, où Dieu a mis le calme et la douceur, dit assez la pureté de sa vie ; monsieur, cette honnête femme mourra de chagrin...

— Mais non, dit M. Raoul, on lui fera comprendre qu'il y a des choses qu'on ne peut exiger. M'est-il possible d'amener Louise au château en disant : Voilà ma femme ? Je serais maudit et déshérité par mon père, et nous y perdrions tous.

— Monsieur, reprit Jean, Louise aussi mourra de désespoir... Si vous frappez ces deux êtres avec un couteau, la loi saurait vous punir, et cependant cette mort serait douce à côté de celle que vous leur préparez.

Vous les faites mourir de douleur, et, cette fois la loi est impuissante... C'est pourquoi vous me voyez devant vous aussi menaçant dans mon

droit que je serai tout à l'heure inflexible dans ma vengeance !

M. Raoul ne put s'empêcher de frémir.

Il regarda Jean de la tête aux pieds et lui dit d'une voix troublée :

— Monsieur, nous recauserons de tout cela...

Et d'un bond il s'élança sur son cheval et piqua des deux.

Le cheval n'avait pas fait trente pas que Jean épaula son fusil et tira.

M. Raoul tomba, perdant des flots de sang.

Un pied était resté accroché à l'étrier, et le corps du séducteur fut traîné sur la route.

Au détour du chemin, la courroie se détacha, et le cheval reprit au galop la route du château, tandis que M. Raoul restait étendu sur l'herbe mouillée...

VII

LE POUVOIR

Jean revint à la maisonnette.

— Où est Louise? demanda-t-il.

— Je ne l'ai pas vue, répondit Madeleine; mais qu'as-tu? Ce désordre? ce trouble?

— Mère, dit Jean, Louise est perdue... J'ai tué celui qui l'avait déshonoré.

Madeleine recula trois pas en arrière.

— Malheureux! s'écria-t-elle.

Et la bonne vieille se signa en levant les yeux au ciel.

— Il faut fuir, te cacher; tu gagneras le Havre d'où tu es déjà parti autrefois, et de là, que Dieu te protège dans les pays où ne vont pas les gendarmes!

— Non, je ne fuirai pas, dit Jean, j'attendrai...



Madeline allait le supplier encore de s'éloigner, quand une rumeur se fit entendre du dehors.

— On vient t'arrêter ! s'écria la pauvre femme.

— Je suis prêt, dit Jean en courant à la porte.

Mais là, il ne vit que deux hommes, le père Sauviat et le garde champêtre qui transportaient le corps inanimé de Louise.

— Votre fille s'est jetée à l'eau, cria le père Sauviat. Je l'ai retirée, mais je suis tout trempé.

La chevelure de la jeune fille pendait ruisse-lante derrière sa tête ; ses yeux étaient fermés, elle était évanouie, mais elle respirait encore.

— Vite ! faites chauffer des serviettes, dit le garde, tandis que sa mère va la déshabiller et la coucher.

A peine au lit, Louise rouvrit les yeux et poussa un profond soupir.

— Mère ! s'écria-t-elle d'une voix pleine de sanglots, en cachant sa figure sous les draps.

— Nous te sauverons, pauvre enfant ! dit Madeline en pleurant, je te pardonne !

Jean, le cœur brisé, s'approcha de sa sœur, appuya ses lèvres sur son front et s'écria :

— Il faut vivre, Louise ! entends-tu ? Je veux que tu vives...

Le galop d'un cheval se fit entendre au dehors.

Madeleine pâlit en regardant son fils.

Un nouveau personnage entra vivement dans la maisonnette ; c'était l'intendant du Mesnil.

Il s'approcha du garde-chasse, lui saisit le bras et lui dit à l'oreille :

— Prenez le cheval que je viens de laisser, ne perdez pas une seconde, M. le comte vous demande !

— Moi ? fit Jean, ne sachant ce qu'il devait faire.

— Dans une heure, ajouta l'intendant, les autorités seront prévenues à Houdan ; dans deux heures on viendra vous arrêter... Il n'y a qu'un homme qui puisse vous sauver... et cet homme, c'est le comte de Navarran !

A peine Jean eut-il paru à la grille du Mesnil, qu'un individu, qui semblait guetter son arrivée, lui cria :

— Par ici ! M. le comte vous attend avec impatience.

Cet individu, nos lecteurs le connaissent, c'était Surypère.

Jean sauta à bas de son cheval, qui se dirigea tout seul vers l'écurie.

Surypère fit monter le garde-chasse au premier étage, dans la chambre de M. de Navarran.

Un épais tapis y amortissait le bruit des pas. Les portes et les fenêtres étaient garnies de draperies en velours noir.

Sur une table placée au milieu de l'appartement, une lampe brûlait enveloppée d'un globe de verre opaque.

Des flacons de diverses dimensions encombraient la cheminée.

Le comte était étendu sur un divan, la tête soutenue par des coussins superposés.

Jean eut peine à le reconnaître.

Maigre et livide, le comte semblait mourant.

Des linges mouillés s'enroulaient autour de son cou.

Surypère prit un flacon dans lequel était enfermée une liqueur verte ; il en versa trois gouttes dans une cuiller et les approcha des lèvres de M. de Navarran, qui sembla retrouver ses forces.

— Jean ! dit le comte, c'est à toi que je vais remettre un monstrueux héritage. Ta sœur est

déshonorée, tu as mis une balle dans la poitrine du séducteur, tu as bien fait, — mais tu es perdu. Il te faut un autre nom, un autre visage, il te faut la richesse... je vais te donner tout cela. Tu pourras épouser mademoiselle de Charmeney, tu pourras frapper autour de toi, abaisser les uns, élever les autres, punir et récompenser; tu seras une puissance telle que la société ne se doute pas qu'il puisse en exister une!...

Jean croyait rêver.

Le comte continua :

— Que tu fasses beaucoup de bien ou beaucoup de mal, c'est une affaire entre Dieu et toi! Acceptes-tu?

Jean revit d'un côté Blanche de Charmeney le frappant au visage, de l'autre, sa sœur inanimée et telle qu'on l'avait retirée de la Vespre...

Il pensa aux projets de vengeance qu'il avait médités, et, sans savoir même ce que le comte pouvait avoir à exiger de lui, il répondit d'une voix ferme :

— J'accepte!

Il y eut alors un jeu de scène qui n'échappa point à M. de Navarran.

Surypère avait introduit le garde-chasse auprès du comte sans songer à le regarder; alors seulement il jeta les yeux sur celui qui allait devenir le Chef tout-puissant, et il murmura :

— Est-ce possible?

Surypère fit un pas en avant.

Jean se tenait debout auprès du divan; la lampe éclairait en plein son visage.

— C'est bien lui, mon Dieu! fit Surypère.

Et il ajouta :

— Mon sang lui appartient jusqu'à la dernière goutte...

M. de Navarran se souleva sur les coussins.

— Ouvre le coffre, dit-il à Surypère.

Un coffre de fer était placé à la tête du lit.

— Donne-moi le manuscrit et les clefs.

Surypère obéit.

— La poudre et le poinçon, ajouta le comte.

Et se tournant du côté de Jean :

— Votre bras, dit-il.

Jean tendit le bras.

M. de Navarran retroussa la manche et piqua le bras du garde-chasse avec le poinçon.

Il dessina une tête de mort et le signe mystérieux qui avait servi à le faire reconnaître dans les carrières des Buttes-Chaumont.

Il écrivit au-dessous : ÉGAUX DEVANT LA MORT.

Surypère éteignit avec une éponge mouillée les gouttes de sang qui perlaient sur l'avant-bras de Jean Deslions ; puis, dans chaque piqûre, il mit un grain de poudre et passa sur la poudre un papier enflammé.

Jean ne sourcilla pas.

— Ce signe, reprit le comte, dont la voix allait s'affaiblissant, c'est le signe du commandement. Si vous avez besoin du couteau d'un assassin, montrez le signe à un des hommes qui tuent, et, sur votre ordre, il tuera. Vous avez une armée à vous dans les prisons et dans les bagnes. Vous avez des esclaves dans tous les bouges et dans tous les repaires de Paris.

Les bandits vous appartiennent dans les montagnes de Naples, dans les steppes de la Sibérie et dans les forêts des Indes...

M. de Navarran prit le manuscrit :

— Vous allez partir... Ce manuscrit vous apprendra tout ; ces clefs vous ouvriront toutes les portes... En attendant, il faut que vous soyez un autre homme. Voici un état civil... Vous vous nommez Trelauney. Vos papiers sont en règle,

vos bagages sont en bas sur la chaise de poste qui va vous conduire à Paris.

Vous descendrez à l'hôtel du Louvre.

Dans quelques jours, Surypère ira vous y rejoindre...

Alors, vous aurez lu le manuscrit que je vous remets.

L'avenir vous regarde!

M. de Navarran serra la main de Jean Deslions et retomba sur le divan.

Surypère prit Jean par la main et le conduisit dans la pièce à côté.

Là, il lui coupa les cheveux et rasa complètement sa moustache.

Il lui versa sur la tête une drogue contenue dans un flacon, et qui lui donna la couleur rousse et terne du yankee.

Un costume de voyage était préparé; Jean l'endossa à la hâte.

Et quand, l'instant d'après, il monta dans la voiture qui attendait devant le perron, personne au monde n'eût pu reconnaître le garde-chasse, ni la vieille Madeleine, sa mère, ni sa sœur Louise, ni la fière Blanche de Charmeney!

— Allez, dit Surypère.

Et la chaise de poste partit au galop.

Jean avait le cœur serré en s'éloignant de tout ce qu'il aimait au monde.

Il songeait à la maisonnette, aux larmes de Louise, à l'enfant sans nom qui allait naître !

Certes, il était sûr de la bonté de sa mère, mais lui seul pouvait faire taire les mauvais propos, imposer silence aux insulteurs...

Cette pauvre enfant qu'il adorait et qu'un lâche avait trompée aurait-elle assez de force pour survivre à sa vertu, à son repos, à ses illusions ?

Mais que faire ?

Retourner à la maisonnette pour en être arraché l'instant d'après comme un criminel ?

La mort de M. de Villepont ne pouvait rester impunie... Et Jean se disait que tout valait mieux que la condamnation qui le frapperait inévitablement là-bas.

Qu'était-ce, d'autre part, que cette mystérieuse puissance qu'on venait de lui transmettre ?

Allait-il se trouver à la tête d'une de ces associations de malfaiteurs telles que la police en a souvent dispersées ?

M. de Navarran lui avait dit :

— Vous pourrez épouser mademoiselle de Charmeney !

Vous aurez des richesses immenses ! Vous commanderez, et on obéira.

S'il en était ainsi, s'il n'avait pas rêvé, il pourrait revenir enlever sa mère et sa sœur à la maisonnette autrefois bénie, aujourd'hui maudite !

Les chevaux, qui brûlaient la route, n'allaient pas encore assez vite au gré de l'honorable Trelauney...

Il y eut trois relais entre Houdan et Paris.

Partout les chevaux attendaient sur la route.

Tout marchait comme dans une féerie.

A cinq heures, la chaise de poste arrivait à Paris, franchissait la rue de Rennes, arrivait au pont du Carrousel par la rue des Saints-Pères, et entra l'instant d'après dans la cour de l'hôtel du Louvre.

Les domestiques s'empressèrent de descendre les bagages, et la chaise de poste s'en alla comme elle était venue...

L'honorable Trelauney prit un appartement au deuxième étage, sur la rue Saint-Honoré...

Brisé par la fatigue et par les émotions, il se jeta sur un lit et s'endormit d'un sommeil de plomb.

En se réveillant, M. Trelauney sonna et commanda qu'on lui servît à déjeuner.

Lui qui brûlait d'abord de connaître le secret du comte de Navarran, il retardait autant que possible le moment d'ouvrir le manuscrit.

Il avait peur !

Il se décida enfin à ouvrir le sac de voyage que lui avait remis Surypère.

Ce sac contenait quelques billets de la Banque de France, une liasse de bank-notes et plusieurs rouleaux de cinquante dollars, comme doit en avoir tout bon Américain.

Et sur cette somme, qui était presque une fortune, s'étalait le manuscrit...

Jean alluma un cigare, mit le verrou à la porte de l'appartement — et il lut...

VIII

DISPARU

On était arrivé au 24 novembre...

Quelqu'un qui eût pénétré ce jour-là dans l'hôtel de la rue Saint-Louis, au Marais, y aurait retrouvé Monseigneur et Aly dans une grande agitation.

Le lendemain du jour où le crime avait été commis, le cadavre de l'inconnu, enfermé dans une caisse préparée à cet effet, fut transporté, comme on se le rappelle, dans la cave de la rue des Récollets avec plusieurs autres caisses estampillées : « Vins d'Espagne. »

Une fois cette précaution prise, Monseigneur était revenu à l'hôtel, qu'il se mit à fouiller du haut en bas.

Les dossiers entassés dans le cabinet noir pouvaient être d'une grande utilité à un homme

disposé à exercer une pression sur la société parisienne.

C'était l'histoire de plusieurs familles, les unes riches, influentes, les autres inconnues de Monseigneur.

Il s'y trouvait de terribles secrets, des révélations qui eussent fait pâlir plus d'un heureux de ce monde.

Il y a quelquefois dans les familles des pages sombres, ignorées, sur lesquelles l'oubli semble s'être refermé. Ici, l'enfant acheté à une pauvre femme a remplacé un héritier mort en nourrice.

Il importait à certains intérêts que la fortune arrivât à l'enfant; il avait donc fallu le remplacer par un autre.

Là, un adultère avait ruiné de légitimes espérances.

Plus loin, se trouvait l'épouvantable histoire du banquier Robert Kodom, que nous retrouverons dans la suite de ce récit.

Un seul document parut frapper l'attention de Monseigneur. C'est ce dossier plein de terreur qu'il avait déjà noté pendant la nuit de l'assassinat.

Ses yeux s'étaient arrêtés sur ce nom : « baronne Wanda de Remeney... »

Monseigneur paraissait connaître cette femme,
Le dossier disait :

« Savoir pourquoi, dans l'hôtel de la rue de Ponthieu, au deuxième étage, chambre bleue, il y a, à droite de la cheminée, le squelette d'un enfant dans le mur...

« Un ouvrier maçon a été amené à l'hôtel au milieu de la nuit, les yeux bandés.

« Il a enlevé une pierre de taille ; le corps du petit être a été caché dans le trou ; on l'a couvert de chaux, et la pierre de taille, sciée par le milieu, a refermé ce sépulcre.

« Le papier bleu à losanges dorés a été recollé par dessus.

« Mais comme on a oublié de jeter de l'eau sur la chaux, le squelette se retrouvera tout entier... »

— Nous irons voir cela, murmura Monseigneur.

Et il continua ses recherches.

— Rien ! rien ! s'écria-t-il avec une rage sourde.

Il bouleversait les papiers, renversait les ti-

roirs, mais ce qu'il cherchait lui échappait toujours.

Monseigneur descendit dans le jardin et se mit à marcher à grands pas.

Les statues mutilées, aux pieds couverts de mousse, fixaient sur lui leur œil crevé.

Aly avait visité le pavillon. Il n'avait vu qu'une pièce carrelée de six mètres de long sur quatre de large.

Une table et six chaises rustiques en composaient tout l'ameublement.

Comme Aly descendait le perron :

— Le signe n'est nulle part ici, lui dit Monseigneur ; il n'y a ni le cachet ni le dessin, et, sans ce signe, tout est perdu, tout m'échappe !...

— Mais, fit observer Aly, le signe existe sur le bras du chef... et on peut l'y retrouver !

Le front de Monseigneur resplendit.

— Tu as raison, s'écria-t-il. Il faut retourner à la cave de la rue des Récollets, ouvrir la caisse avant que la mort ait achevé son œuvre de destruction... Parbleu, oui ! je n'y avais pas songé !...

Il fallut attendre la nuit pour sortir de l'hôtel, car la porte cochère était fermée de

trois énormes serrures d'où les clefs étaient absentes.

Quand toutes les fenêtres furent fermées aux environs, quand le dernier bruit de pas eut retenti dans la rue Saint-Louis, la tête d'Aly apparut à l'orifice du puits dont il avait doucement repoussé le volet de fermeture.

— Personne ! dit-il à Monseigneur.

Tous deux sautèrent sur le pavé et s'éloignèrent, après avoir refermé soigneusement le puits mystérieux.

Se rendre à pareille heure à la maison de la rue des Récollets, il n'y fallait pas songer.

Ce n'est donc que le lendemain matin, à huit heures, que Monseigneur et Aly, revêtus du costume d'ouvriers tonneliers, arrivèrent à la loge de M. Poitevin.

Celui-ci était en train de tremper la soupe de son perroquet, qui agitait avec impatience ses deux ailes maigres et à moitié déplumées.

— Nous venons pour le vin de M. Surypère, dit Monseigneur. Y a-t-il moyen d'avoir une allumette pour éclairer notre moucheron ?

M. Poitevin releva fièrement la tête.

— Je ne suis pas riche, messieurs, dit-il avec dignité, mais jamais on ne dira que Poitevin ait

refusé une allumette à un de ses frères ! Avez-vous la clef de la cave ?

— La voici, dit Aly.

— Et M. Surypère, reprit Poitevin, est-ce qu'on ne le verra plus ? En voilà un qui avait envie d'acheter Ferdinand ! A-t-il assez tourné autour ! Fallait voir comme il le guignait !

Ferdinand, blasé sur les éloges que lui prodiguait son maître, témoignait par ses cris de son vif désir de goûter à sa pâtée.

M. Poitevin remit l'auge sur le bâton.

Ferdinand y plongea son bec couvert de verres et se mit à savourer le mélange de pain, de vin et de salade que son maître avait apprêté avec tant de soin.

— Attends-moi, Mélanie ! criait-il à chaque gorgée.

M. Poitevin prit une allumette sur sa cheminée, l'approcha du foyer et la tendit à Aly, en lui disant d'une voix émue :

— Quand je sentirai venir l'instant fatal où je dois quitter ce monde... car les meilleurs s'en vont comme les autres... quand je verrai venir la mort, que je ne crains pas... je dirai à Ferdinand : Tu es venu du Malabar, mon ami, tu vas suivre les usages de ton pays. Je prierai

le médecin de lui élever un bûcher, et Ferdinand y sera précipité, comme au Malabar... Car cet oiseau est une épouse pour moi... C'est lui qui a remplacé celle que je pleurerai toujours et qui m'attend!...

Monseigneur s'éloigna en haussant les épaules, et comme il descendait l'escalier de la cave, il put entendre Poitevin s'écrier :

— Faites le général Pithiviers!

Et Ferdinand, prenant le ton du commandement, répondait :

— En avant, arrrche! ran! plan! plan! plan! plan! à droite! file à droite!...

Aly ouvrit la porte de la cave, que Monseigneur referma.

Ce dernier prit un marteau et se mit à frapper sur une caisse pour couvrir le bruit que faisait Aly en attaquant la maçonnerie.

Le cercueil fut bientôt à découvert.

Monseigneur cessa de frapper.

Les clous furent enlevés avec une tenaille, et le couvercle céda.

Alors Monseigneur poussa un cri de rage et de stupéfaction.

Aly recula épouvanté...

Le cercueil était vide.

IX

LA CASSETTE

Nous avons laissé Jean Deslions, sous le nom et l'apparence de l'honorable Trelauney, dans un appartement de l'hôtel du Louvre.

Trelaunay avait ouvert le manuscrit de M. de Navarran...

Il allait enfin savoir le mot de cette énigme...

Comment et pourquoi M. de Navarran l'avait sauvé ;

Quel était cet homme ;

Et quel avenir s'ouvrait devant lui.

Voici ce que disait le manuscrit :

« Un soir du mois de mai 1823, deux jeunes gens sortaient d'un restaurant de la rue Dauphine.

« Ces deux jeunes gens, qu'à leur costume

on pouvait prendre pour des étudiants, semblaient avoir bien dîné.

« La démarche chancelante, l'œil animé, ils gesticulaient avec animation, apostrophant les passants et regardant les femmes sous le nez.

« L'un d'eux, poussant l'audace jusqu'aux dernières limites, saisit une belle par la taille, et, avant qu'elle eût eu le temps de se défendre, il lui prit un baiser sur la joue.

« La jeune femme se fâcha et traita de manant et d'ivrogne celui qui venait de l'offenser.

« Au lieu de se retirer, les jeunes gens ripostèrent par de gros mots.

« Il y eut bien vite un rassemblement au milieu de la rue.

« Un passant prit parti pour la dame, et les coups de poing commencèrent à pleuvoir dru comme grêle.

« Un agent de police se mêla de l'affaire, et les deux jeunes gens furent conduits au poste.

« On les enferma dans une cellule de dix pieds carrés, qui s'appelait déjà le violon.

« — Que diable allons-nous faire ici? demanda l'un.

« — Ma foi! dit l'autre, il faut en prendre notre parti. On ne nous relâchera pas avant le

jour... Il y a là un lit de planches sur lequel on peut dormir sans crainte de s'enfoncer... Je propose une partie de sommeil et je donne l'exemple...

« La cellule était éclairée par une sorte de veilleuse en fer-blanc accrochée à la muraille, et dont le lumignon fumant empoisonnait l'atmosphère, à la plus grande gloire du lampiste Quinquet, inventeur de ce mode d'éclairage.

« Le jeune homme, en s'étalant sur la planche, aperçut quelques caractères écrits au crayon dans un coin du mur assez nouvellement badigonné.

« — Qu'est-ce que c'est que cela ? fit-il.

« Et il se mit à lire :

« Je suis pris. On m'a reconnu, tout est donc
« fini pour moi.

« Si un camarade passe par ici, qu'il aille
« au bois de Vincennes ; il prendra la
« deuxième petite allée à gauche, en tour-
« nant le dos au donjon, au pied du plateau
« de Gravelles...

« En creusant au pied du septième arbre, à
« droite... »

« C'était tout.

« L'homme avait-il été interrompu ?

« L'avait-on transféré de cette prison provisoire à une prison plus sérieuse ?

« Ou bien, n'avait-il pas voulu en dire plus long ?

« Quoi qu'il en fût, le renseignement était précis.

« — Tiens ! dit le jeune homme à son compagnon, regarde donc...

« L'autre s'approcha.

« — Cela doit être un voleur, dit-il. Qui sait ? il y a peut-être là un trésor perdu pour tout le monde. Il faut effacer cette écriture, et nous irons voir...

« Ils effacèrent ces lignes, que tous deux savaient déjà par cœur.

« La nuit se passa en conjectures.

« Le matin, on prit le nom des jeunes gens ; le commissaire de police leur infligea une semonce, et ils furent rendus à la liberté.

« Le jour même, l'un d'eux alla acheter une bêche sur le quai de la Ferraille, tandis que l'autre s'occupait de louer un cabriolet pour la journée.

« Ils ne voulaient pas d'un cabriolet de place, pensant avec raison qu'il était inutile de mettre un cocher dans la confidence.

« A quatre heures, les deux compagnons se mirent en route, traînés par un cheval étique, comme le pavé de Paris sait seul en produire.

« Ils s'arrêtèrent pour dîner dans un cabaret de la route de Saint-Mandé, et, vers huit heures du soir, après avoir allumé la lanterne du cabriolet, ils se dirigèrent vers le plateau de Gravelles.

« Arrivés à l'allée indiquée, l'un des compagnons prit la lanterne de la voiture, l'autre la bêche, et ils comptèrent jusqu'au septième arbre à leur droite dans la petite allée.

« La bêche commença son travail...

« — Tu ne trouves rien? demanda celui qui tenait la lanterne.

« — Pas encore.

« — Le trou est cependant assez profond...

« — N'importe! il faut peut-être aller plus loin...

« — Prête-moi la bêche, si tu es fatigué; tu tiendras la lanterne.

« — Soit.

« Le second prit la bêche et se mit à l'œuvre à son tour.

« Au troisième coup de bêche, un son métallique se fit entendre...

« Ce coup de bêche trouva un écho dans le cœur des deux camarades, qui tressaillirent.

« C'était vrai ! s'écrièrent-ils.

« Fais vite, reprit le premier.

« Et comme celui qui tenait la bêche s'apprêtait à élargir le trou, le silence fut troublé par un bruit de pas.

« Un homme avait écarté les branches, le feuillage s'agitait encore, — et cet homme s'avavançait vers les deux compagnons.

« Il portait un uniforme, un sabre au côté : c'était un des gardes du bois.

« — Nous sommes perdus ! s'écria l'un des jeunes gens !

« — Pourquoi perdus ?

« — Parce qu'on nous prendra pour des voleurs... Ce trou, cette chose inconnue qui est là, et qu'on va trouver... Notre présence ici, à cette heure ! Nous sommes perdus ! te dis-je.

« Une sueur froide envahit le jeune homme qui tenait la bêche.

« Si près de mettre la main sur une fortune peut-être, il fallait qu'un malheureux hasard vînt foudroyer son rêve.

« Et ce n'était pas tout.

« S'il y avait eu un vol, un crime commis, c'est à lui qu'on allait en demander compte.

« Le garde s'approcha, la main sur la poignée de son sabre :

« — Que faites-vous là? demanda-t-il.

« — Nous faisons un trou, répondirent les jeunes gens.

« — Dans quel but?

« — Pour voir s'il n'y a rien là.

« — S'il y a quelque chose, reprit le garde, c'est que vous ou quelque voleur l'y avez caché.

« — Nous ne sommes pas des voleurs, balbutia celui qui portait la lanterne.

« — C'est ce que vous aurez à prouver, dit le garde.

« Et, tirant son sabre, il ajouta :

« — Si l'un de vous cherche à fuir, voilà son affaire. Allons, marchez!

« Alors le compagnon qui tenait la bêche eut un moment de folie...

« Se voyant perdu, perdu sans ressource, il leva la bêche et en asséna un coup violent sur la tête du garde.

« Le fer entra par la tempe droite à une profondeur de deux pouces.

« Le garde tomba raide mort...

. »

A cet endroit, l'honorable Trelauney, ou plutôt Jean Deslions, crut reconnaître la trace d'une larme sur le manuscrit :

« Ce jeune homme qui venait de tuer, continuait le comte de Navarran, c'était moi !

« Mon compagnon était un étudiant en médecine, nommé Galibert...

« Il ne se doutait guère qu'il devait être ma seconde victime.

« Avant d'insister sur la fatalité qui venait de faire de moi un assassin, il faut que je dise qui j'étais à cette époque, et comment je me trouvais à dîner avec un étudiant dans un restaurant de la rue Dauphine.

« Je suis né à Preignac, d'un pauvre gentilhomme que la faiblesse de son esprit avait condamné à la vie des champs. J'avais dix-neuf ans quand je perdis ma mère...

« Cette perte, douloureuse pour moi, fut irréparable pour mon père. Deux fois par jour, quand arrivait l'heure du repas, il sanglotait en voyant une place vide à sa table.

« Il ne put survivre à celle qui avait toujours

dirigé ses actes; cette tutelle lui manquant, il tomba pour ne plus se relever, et je puis dire qu'il mourut de chagrin.

« Son agonie avait duré deux ans, j'étais majeur.

« Mon père me laissait de quatre à cinq mille livres de rentes représentées par une terre en mauvais état et une baraque en pierre qui avait plutôt l'air d'un moulin que d'un manoir.

« Ce moulin féodal était assis au bord d'une petite rivière, le Ciron, qui arrive des landes sablonneuses et va se perdre dans la Garonne.

« Vivre là, je n'y songeai pas un instant.

« Je mis en vente terre et château, et, deux mois après la mort de Pierre-Jean-Gaston des Harts, comte de Navarran, seigneur de l'Estey, j'arrivais à Paris avec soixante mille livres en poche.

« Pressé de vendre mes biens, j'avais été exploité par les gens d'affaires.

« Peu m'importait, après tout, j'étais à Paris, c'est tout ce que je voulais.

« Mes soixante mille livres ne durèrent pas un an; j'étais joueur inexpérimenté. Si une chose m'étonne, c'est de n'avoir pas tout perdu dès le premier jour.

« Obligé de renoncer aux quartiers luxueux de

la capitale, je me réfugiai avec quelques écus qui me restaient dans un hôtel meublé du quartier des Écoles.

« J'y fis la connaissance d'un étudiant en médecine, nommé Galibert.

« C'est avec lui que j'avais dîné au restaurant de la rue Dauphine...

« Et c'est à lui que j'avais arraché la bêche qui devait faire de moi un assassin.

« Je n'ai pu m'empêcher de songer souvent que, sans l'impatience qui me fit saisir cet instrument maudit, je serais aujourd'hui un homme comme les autres hommes, tandis que je ne puis, sans frémir, jeter un regard sur les événements monstrueux que j'ai traversés...

« — Qu'as-tu fait? s'écria Galibert en voyant tomber le garde.

« — Nous sommes sauvés, lui dis-je froidement.

« Tandis qu'il se penchait sur ce malheureux pour voir s'il respirait encore, je retirai de terre une cassette que je portai dans le cabriolet.

« — Eh bien? demandai-je ensuite à l'étudiant en médecine.

« — Il est bien mort, répondit Galibert avec épouvante.

« Alors j'agrandis le trou, nous y poussâmes le cadavre, et, après avoir rejeté la terre par dessus, nous reprîmes la route de Paris.

« Quand un employé de l'octroi s'approcha du cabriolet pour demander si nous n'avions avec nous rien qui fût sujet aux droits, le cœur me battit violemment.

« La cassette était petite, et je l'avais cachée sous le coffre.

« — Nous venons de dîner à Saint-Mandé, répondit Galibert, et nous revenons comme nous sommes partis.

« L'employé promena sa lumière autour de nous, et s'éloigna en disant : C'est bien.

« Nous retournâmes à l'écurie où nous avions loué le cabriolet, et je me retrouvai bientôt après dans ma chambre, face à face avec la cassette.

« — Écoute, me dit alors Galibert, je ne veux pas aller plus loin. Ce crime, dont je me trouve être le complice, est déjà trop lourd pour moi.

« Si tu veux m'en croire, nous irons jeter ce coffret dans la Seine; qu'il y reste avec ce qu'il peut contenir! Et nous tâcherons d'effacer, par

toute notre existence, le meurtre de ce pauvre garde qui ne faisait que son devoir.

« — Libre à toi de reculer, dis-je à Galibert : moi, j'irai jusqu'au bout.

« — Adieu donc ! s'écria celui-ci, je quitte Paris et vais m'enterrer dans quelque village où je tâcherai de mériter le pardon du ciel.

« — Adieu ! repris-je avec impatience.

« Et j'ajoutai :

« — Rappelle-toi seulement que, si tu parles, tu te perds avec moi.

« — Je ne parlerai pas.

« Il sortit, — et je restai seul avec cette énigme de fer qui m'avait coûté la vie d'un homme.

« J'essayai toutes les petites clefs que je pus trouver...

« Aucune n'ouvrait.

« Je n'osais faire venir un serrurier, ne sachant ce que j'allais trouver dans la cassette.

« L'idée me vint de me servir du ressort de ma montre comme d'une lime.

« Je la brisai, cette montre, le seul souvenir qui me restât de mon père !

« Elle avait marqué l'heure de ma naissance ; elle était suspendue au chevet du lit paternel, quand mourut celui à qui je devais le jour...

« Je la brisai !

« Le ressort une fois glissé dans l'interstice du couvercle et de la boîte, je me mis à scier...

« Le travail avançait lentement, lentement.

« L'émotion me tenait à la gorge, mon cœur battait à coups précipités.

« De temps en temps, je me levais tout à coup.

« Il me semblait que quelqu'un me regardait.

« J'allais à la porte pour m'assurer qu'elle était bien fermée, à l'armoire pour voir s'il n'y avait personne ; je touchais les rideaux pour m'assurer que ce n'était pas *quelqu'un*.

« Oh ! quels spectres j'ai vus cette nuit-là ! Quels éclats de rire me retentissaient aux oreilles ! Des voix inconnues, des êtres invisibles me criaient :

« — Travaille, assassin ! Tu seras riche ! tu auras l'or, la puissance ! Mais nous serons à côté de toi, la nuit !...

« Une sueur froide coulait le long de mes tempes.

« J'avalais un verre d'eau, et je me remettais à la besogne...

« Vers cinq heures du matin, je sentis que le couvercle commençait à céder ; mon ardeur redoubla, et peu après la cassette s'ouvrit,

« Ce que j'aperçus d'abord me causa un vif désappointement.

« Un trousseau de clefs et des papiers.

« Ces papiers étaient les titres de propriété d'un hôtel situé dans la rue Saint-Louis, et le plan détaillé de cet hôtel.

« Une chose me frappa.

« Chaque mur de cette propriété renfermait un passage ou un escalier.

« C'était un hôtel à double fond.

« Le plan des caveaux était surtout digne d'étude.

« Au-dessous des caves ordinaires se trouvait indiqué un souterrain divisé par compartiments.

« Une pierre de l'étage supérieur marquée sur le plan de la lettre A devait s'enlever facilement et donner accès à un étroit corridor, où une seconde pierre, marquée B, mobile comme la première, ouvrait l'entrée du souterrain.

« Cette découverte me laissait dans une aussi grande perplexité que celle de la cassette elle-même.

« Brisé par la fatigue, je me jetai sur mon lit.

« Que devais-je faire ?

« A bout de ressources, les mains encore chaudes du sang que j'avais versé, je me dis avec

raison que ce crime pouvait être découvert d'un jour à l'autre, et que je n'avais plus rien à risquer.

« Que trouverais-je dans l'hôtel de la rue Saint-Louis ?

« Des malfaiteurs comme moi, des faux monnayeurs ?

« Eh bien ! que pouvais-je perdre ?

« La vie ?

« Et déjà je n'en avais que faire !

« Ma résolution fut bientôt prise ; j'irais le soir même à l'hôtel.

« La journée me parut interminable.

« Enfin, huit heures sonnèrent ; c'est le moment que j'avais choisi, pensant être moins vu qu'en plein jour.

« J'arrivai devant la porte cochère.

« Une clef glissée dans un des panneaux ouvrait une petite porte ménagée dans la grande...

« J'entrai dans la cour.

« Le plan trouvé dans la cassette indiquait une porte fixée dans le mur même.

« Le trousseau me fournit la clef, mais je fus singulièrement surpris de ne trouver que l'orifice d'un puits.

« Ce puits, séparé en deux par la muraille,

avait sur la rue même une autre ouverture fermée d'un volet.

« Je consultai le plan de l'hôtel, et je vis que, au fond du puits, un passage était clairement indiqué.

« Je me penchai pour voir si je découvrirais quelque chose; mais je ne vis que ma mine effarée se reflétant dans l'eau.

« Il était trop tard pour reculer; je saisis la corde et me laissai glisser... »

LA SOCIÉTÉ DES VINGT-ET-UN

« Chose étrange ! à mesure que j'approchais du fond, le poids de mon corps, utilisé comme force motrice, semblait éloigner l'eau dans laquelle je craignais de tomber.

« Mes pieds touchèrent enfin le sol humide ; alors seulement l'eau revint tout à coup reprendre sa place. Ce fut comme une trappe qui se referma au-dessus de ma tête !

« Je m'étais muni d'un rat-de-cave que j'allumai.

« Rien autour de moi que des pierres, et devant une étroite galerie.

« A peine avais-je fait quelques pas, que j'entendis un grand bruit de voix.

« Ces voix semblaient sortir de terre. Je frappai du pied ; un flot de lumière jaillit tout à

coup, et je me trouvai entouré d'une troupe de gens dont le visage était couvert d'un masque noir.

« Vingt poignards étaient levés sur moi.

« On me poussa dans une vaste salle voûtée, et l'un des hommes demanda :

« — Qui es-tu ?

« — Un pauvre diable, répondis-je, qui ne s'attendait guère à trouver si nombreuse compagnie.

« — Par où es-tu entré ?

« — Par le puits.

« — Comment ce secret est-il tombé à ta connaissance ?

« Et comme j'hésitais, l'homme masqué reprit :

« — Allons, parle ! c'est peut-être ta bonne étoile qui t'a conduit ici.

« Ce mot me décida à faire une confession complète. Je racontai la nuit passée au poste, les lignes que j'avais déchiffrées sur le mur, et je n'omis aucun détail de l'histoire de la cassette.

« Le meurtre du garde sembla produire le meilleur effet sur l'auditoire.

« Je sentis que la bienveillance générale m'était conquise.

« — Ton nom? reprit l'homme.

« Bannissant toute crainte, je répondis d'une voix ferme :

« — Je me nomme le comte de Navarran. Je n'ai ni père ni mère. J'aime le luxe et je suis sans pain.

« Si vous faites ici quelque chose qui rapporte une richesse facile, il n'est pas de péril qui me fasse reculer... Je serai des vôtres.

« Mazeppa, attaché sur la croupe d'un cheval sauvage, tombait au milieu d'une tribu qui le nomma roi...

« Un crime m'avait conduit dans ce souterrain d'où je devais sortir riche et puissant...

« Les associés se consultèrent à voix basse.

« — Nous ne sommes que vingt, me dit enfin celui qui m'avait interrogé, et nous devrions être vingt et un. L'un des membres de la société manque à l'appel, et, celui qui manque, c'est le chef. Il nous faut un homme que le monde puisse accueillir, un homme que nous mettrons au-dessus de nous pour qu'il nous protège; c'est comme une vedette placée sur une hauteur. Voulez-vous être cet homme?

« Je répondis résolûment :

« — Oui.

« — Vous jurez de ne jamais trahir le secret de l'association? de mourir sans divulguer les liens sacrés qui nous unissent?

« — Je le jure.

« — Vous ne reculerez ni devant le bourreau, ni devant l'amour, ni devant la vertu? Vous n'aurez, en un mot, ni crainte, ni faiblesse, ni pitié?

« — Je le jure.

« — A ces conditions, vous aurez partout des yeux, partout des bras. S'il se rencontre un obstacle sur votre route, il sera pulvérisé; si quelqu'un vous gêne, il sera foudroyé. Nous avons la tête dans le monde, les mains dans l'or, les pieds dans le sang. Nous ne croyons qu'à la vie d'ici-bas; chacun de nous veut régner dans sa sphère et vivre hors les lois sans qu'elles puissent l'atteindre!

« — Votre programme est déjà le mien, m'écriai-je; que dois-je faire d'abord?

« — Vous avez le plan et les clefs de l'hôtel. Visitez-le, lisez ce que vous y trouverez, et vous saurez bien vite quel pouvoir est entre vos mains. Dans trois mois, jour pour jour, nous nous retrouverons ici!

« L'assemblée se sépara, et je remarquai que

les membres de la société se retiraient deux à deux, dans des directions différentes.

« Cet hôtel était donc comme le centre d'une toile d'araignée; chacun des membres y arrivait de son côté par un chemin connu de lui seul et ouvrant, l'un dans la rue Froissard, l'autre dans les rues des Filles-du-Calvaire et du Pont-aux-Choux.

« Je n'eus pas de peine à me rendre compte de la puissance qui venait d'être remise entre mes mains.

« Je disposais de richesses immenses; j'étais le Fourgat, c'est-à-dire le recéleur général d'une bande nombreuse et redoutable.

« Ces hommes pouvaient me perdre; mon intérêt répondait de mon silence.

« Ils me connaissaient et je ne les connaissais pas...

« Quelques jours après, j'étais installé dans la rue du Mont-Blanc, où j'avais trouvé entre cour et jardin une habitation du meilleur goût.

« La rue du Mont-Blanc, devenue Chaussée-d'Antin, était à cette époque la dernière limite de Paris.

« On était à la campagne aux Champs-Élysées.

« Cet éloignement relatif convenait à ma situation et à mes projets.

« A peine mon train de maison fut-il monté que je fus accablé d'invitations.

« On me demandait de tous les côtés ; je reconnus à cet empressement la main mystérieuse de la Société des Vingt-et-Un.

« Du premier coup, j'étais un homme du monde, recherché, connu, établi.

« Plus ma position serait élevée, et plus je serais à même de rendre des services à mes associés.

« Le pacte était horrible et sublime.

« Un riche banquier, d'origine hollandaise, Robert Kodom, passait, dès cette époque, pour un des rois de la finance.

« Toutes les grandes affaires se faisaient chez lui ; il tenait à sa discrétion le crédit des petits banquiers de Paris, et sa fortune se comptait par millions.

« Invité à un bal chez Robert Kodom, je m'empressai de m'y rendre.

« Le banquier me fit le meilleur accueil, et, au milieu de la soirée, me prenant tout à coup par le bras, il me conduisit dans un petit salon où

se trouvaient trois ou quatre personnes seulement.

« Sur un divan était, à côté d'une femme d'un certain âge, la plus séduisante enfant que j'eusse jamais vue.

« — Madame la marquise, dit le banquier en me prenant par la main, j'ai l'honneur de vous présenter M. le comte de Navarran, l'un de mes meilleurs amis.

« Je m'inclinai profondément.

« — Allons, ajouta le banquier en se retirant, faites votre cour à mademoiselle Inès de Lerina : vous serez bien reçu.

« La jeune fille rougit, et je me hâtai de m'excuser du ton familier de cette présentation.

« Inès répondit de la façon la plus gracieuse que j'étais tout pardonné.

« Une heure après, le banquier m'entraîna de nouveau :

« — Comment trouvez-vous mademoiselle de Lerina ? me demanda-t-il.

« — Adorable.

« — Eh bien ! vous l'épouserez dans quinze jours.

« Je restai stupéfait.

« — On veille à votre bonheur, ajouta le ban-

quier en riant. La marquise est veuve, sa fille n'a que trois cent mille livres de dot, mais cette somme, placée dans ma maison, suffira à justifier vos dépenses.

« Les choses se passèrent comme l'avait dit Robert Kodom.

« Quinze jours après, j'étais l'époux de mademoiselle Inès de Lerina.

« Ce n'est que le lendemain du mariage que les Vingt-et-Un appliquèrent sur mon bras, au-dessus du poignet droit, le signe du commandement.

« Puis la marquise mourut subitement. J'ai toujours pensé que ma belle-mère avait été empoisonnée.

« Quand la douleur de sa fille fut calmée, je pus, pendant trois ans, me croire véritablement heureux.

« J'aimais Inès et j'en avais un enfant, un joli enfant qui avait les cheveux noirs et les yeux ardents de sa mère.

« Mon pauvre Gontran ! qu'ont-ils fait de lui ?

« C'était la nuit fixée pour la réunion de la rue Saint-Louis.

« Inès était souffrante ; je restai chez moi.

« Le lendemain, mon fils disparut !

« Enlevé ! Comment ? Par qui ? Je ne l'ai jamais su.

« Un mot, que je trouvais sur la table, me disait seulement :

« Tu as manqué le rendez-vous d'hier. Nous gardons ton fils comme otage. »

« A partir de ce jour, ma vie fut un horrible supplice.

« Je commandais, sans doute, et mes ordres étaient exécutés ; mais je devais obéir à mon tour aux ordres du conseil des Vingt-et-Un.

« Quand Inès devint mère pour la seconde fois, je résolus de cacher mon enfant à tous les yeux.

« Je mis Jeanne, — c'était le nom de cette pauvre petite, — je mis Jeanne en nourrice dans un département éloigné ; je la cachai dans un village ignoré...

« Toutes les précautions furent inutiles : Jeanne disparut, — comme son frère !

« Ce qu'on voulait de moi, on me l'apprit enfin.

« Après vingt-cinq ans on devait me rendre mes enfants.

« Vingt-cinq années de cet enfer ! c'était payer bien cher le meurtre du garde. J'avais envie

d'aller me dénoncer moi-même et de dénoncer en même temps ces misérables...

« Mais à quoi bon ? Je me perdais seul, et je renonçais à l'espoir de jamais revoir Jeanne et Gontran.

« Que dis-je ? J'ordonnais leur mort, car ils les auraient tués !...

« Inès ne put résister à ce malheur. Sa raison se troubla ; elle devint folle !

« Je ne songeai plus qu'à la vengeance.

« Mes hommes m'avaient prévenu que la police allait établir une *souricière* chez l'épicier de la rue Saint-Jacques.

« Je pouvais détourner le coup ; je laissai faire, et la bande Poulain tomba entre les mains de la justice.

« Le 27 octobre 1826, un individu de la troupe de Monrose fut arrêté.

« Par celui-là, on en prit quinze autres.

« Mais lorsque Clara Wendel fut condamnée à quinze ans de travaux forcés le 9 juin 1828, il y eut une explosion de colères contre moi.

« J'espérais vainement que, dans un de ces coups de filet, quelqu'un des misérables qui me tenaient serait pris à son tour.

« Vain espoir ! Nous nous retrouvions toujours vingt et un... »

Le lecteur n'a pas oublié que les faits que nous venons de rapporter étaient contenus dans le manuscrit remis à Jean Deslions par le comte de Navarran.

Jean s'interrompit au milieu de sa lecture.

Il ne put s'empêcher d'établir un rapprochement entre ce coup de bêche donné au garde du bois de Vincennes et le coup de fusil qu'il avait tiré sur M. Raoul de Villepont.

C'est à la suite du meurtre de ce garde que M. de Navarran avait pénétré les secrets de la rue Saint-Louis.

Et Jean, à son tour, allait se trouver pris dans cet engrenage de fer parce qu'il avait tué M. de Villepont.

Le manuscrit se terminait ainsi :

« Jean ! je te donne, en mourant, les moyens de te venger... »

« Jean, je te sauve, car tu allais payer de ta vie le coup de feu du bois du Mesnil.

« En échange, je te lègue un devoir à remplir : retrouve mes enfants ; sauve-les ! »

« Tu leur remettras la fortune de leur mère,

qui monte aujourd'hui à douze cent mille francs.

« Quant aux richesses que tu trouveras dans les caves de l'hôtel, qu'elles te servent dans tes recherches. Soulève tous les pavés de Paris.

« Va de l'hôtel doré au bouge le plus infâme...

« Et si tu retrouves Jeanne et Gontran, ne leur dis pas ce que fut leur père ! »

Le manuscrit contenait encore de nombreuses indications et des renseignements précieux sur lesquels il est inutile de nous étendre, mais qui devaient aider Jean Deslions à mener son œuvre à bonne fin.

Quand il eut achevé sa lecture, Jean se leva et se mit à parcourir l'appartement pour donner un cours aux pensées qui se heurtaient dans sa tête.

Était-il possible que, en 1853, en pleine lumière, au milieu de ce Paris dont on croit connaître tous les recoins, il existât encore une de ces sociétés mystérieuses qui trompent la vigilance de l'autorité et savent déjouer toutes les recherches ?

La police avait fait, depuis vingt ans, de beaux coups de filet.

Depuis la bande des *cinquante-cinq* (16 février 1840) qui, avec les troupes de Châtelain et de

Hug, fournissait quatre-vingt-dix-sept condamnations, la révélation avait amené la découverte et la dispersion d'une foule de sociétés dangereuses.

Le terrible assassin Poulmann, pour qui l'idée du vol était inséparable de l'idée du meurtre, les *Vanderniers*, qui comptaient quarante et un individus dans leurs cadres, avaient rendu leurs comptes à la justice.

La bande du faubourg Saint-Germain, commandée par le serrurier Mignard, avait révélé une véritable administration organisée pour le vol dans les riches demeures de la haute aristocratie.

Vingt de ces malfaiteurs étaient restés sur le carreau.

Plus tard, les escarpes disparaissent.

L'escarpe, c'est l'assassin proprement dit, le voleur qui s'embusque la nuit pour ramasser une montre sur une poitrine ouverte.

L'industrialisme prend bientôt le dessus.

Après Magnier, Teppaz et Poildevache, arrive la bande des *Habits noirs*, redoutable par son audace et son habileté autant que par la position sociale des accusés...

Un détail qui n'échappa point à Jean Des-

lions, c'est que, si considérable qu'eussent été les vols commis, on ne retrouvait jamais que des sommes minimales en la possession des accusés.

Que devenaient donc ces richesses ?

Évidemment le *fourgat* des Vingt-et-Un tenait les comptes de ces bandits.

La preuve en était que, une fois au bagne, ces gens, partis sans un centime, avaient toujours de l'argent.

Aucun d'eux ne pouvait faire connaître le fourgat, puisqu'il ignorait son nom et sa résidence.

Avec la meilleure volonté du monde, le révélateur le plus décidé, quand il *mangeait les fanandels* (c'est-à-dire dénonçait les camarades), n'avait pu mettre sur la trace des Vingt-et-Un.

Ainsi, cette force occulte existait encore, cette rébellion demeurait impunie !

Les omnibus passant sur les boulevards, les équipages faisant le tour du Bois de Boulogne, la pioche attaquant le Paris ténébreux et malsain pour créer le Paris de Napoléon III, il y avait encore quelque part une caverne d'Ali-Baba.

Au milieu des gares de quinze chemins de fer,

au centre de la vie et du mouvement, sauvegardés par le mystère, unis par l'intérêt, à l'abri de tout soupçon, vingt et un masques d'honnêteté cachaiement vingt et un brigands, des brigands en équipage et en gants blancs, ayant à leur service la lie des bouges et des bagnes !

La résolution de Jean fut bientôt prise.

L'honnête homme qui vivait en lui s'était mis hors la loi par la mort de Raoul de Villepont ; eh bien ! il arriverait, en dehors de tout, à se venger, à sauver sa sœur et à remplir la mission que lui avait confiée le comte de Navarran.

A six heures et demie, un garçon de l'hôtel apporta le dîner de l'honorable Trelauney.

Trelauney demanda une voiture pour huit heures.

A huit heures, il se fit conduire au boulevard du Temple, congédia le cocher et continua la route à pied.

XI

LE TRÉSOR

A huit heures et demie, ayant ouvert le panneau de la porte cochère de l'hôtel des Vingt-et-Un, il se mit à parcourir la cour et le jardin...

N'ayant rien trouvé d'extraordinaire, il monta l'escalier jusqu'au premier étage.

La porte d'entrée était ouverte.

Jean alluma une lampe qui se trouvait dans l'antichambre.

Il traversa successivement un salon meublé à la mode du premier empire, un cabinet, une salle à manger...

L'appartement avait un air bonhomme et bourgeois.

Les sièges et les pendules étaient recouverts de housses d'indienne; une épaisse couche de poussière brochait sur le tout.

On aurait dit un logement dont les propriétaires eussent été partis pour la campagne.

Ceci était l'endroit de l'hôtel, il fallait donc le voir à l'envers.

Jean redescendit, ouvrit le volet qui fermait l'entrée du puits, assujettit fortement la corde, et, tenant sa lampe d'une main, il se laissa glisser en disant :

— A la grâce de Dieu !

Mais l'eau sembla se retirer sous ses pieds, et il arriva doucement au fond.

Au-dessus de sa tête, la voûte s'était refermée.

Jean avança, examinant les murailles.

Il se trouvait dans une longue galerie, assez semblable à celle des catacombes quand on a descendu les quatre-vingt-dix marches de l'escalier de la barrière d'Enfer.

Au bout de quelques pas, la galerie se divisait en plusieurs ramifications.

C'était le carrefour par où arrivaient les Vingt-et-Un.

Les indications du comte de Navarran disaient de prendre le corridor F. Jean aperçut à sa gauche la lettre F peinte en rouge sur une pierre.

Il s'avança dans cette direction.

La pente de ce passage était assez rapide.

Jean s'enfonçait de plus en plus; l'inclinaison du sol hâtait sa marche.

Le corridor finissait brusquement; de chaque côté se trouvait une citerne béante, et l'eau qui suintait de la muraille y tombait goutte à goutte avec une monotone régularité.

— Ce doit être ici, pensa Jean.

Après de minutieuses recherches, il trouva entre deux pierres une grosse tête de clou.

Jean tira d'abord à lui la tête de clou sans parvenir à l'arracher; il essaya ensuite de la pousser pour voir si elle offrirait la même résistance.

Mais le clou s'enfonça, et en même temps l'eau de la citerne de gauche passa dans celle de droite, de façon que l'une fut bientôt à sec tandis que l'autre s'emplissait jusqu'au niveau du sol.

La citerne vidée offrait peu de profondeur.

Jean saisit un anneau de fer et ouvrit une trappe. La trappe découvrait une échelle, et quand il arriva au bas de l'échelle, promenant la lampe autour de lui, Jean fut ébloui, fasciné...

Tout semblait resplendir.

Des étincelles à milliers éclataient de tout côté.

La lumière, reflétée par les diamants et les cristaux, s'éparpillait en rayons brisés.

Jean était comme un homme se promenant dans la queue d'une comète.

Il y avait là un prodigieux entassement de richesses...

Des vases sacrés volés dans les églises, des ciboires, des flambeaux d'or massif; des caisses remplies de bracelets, de colliers, de perles, de pierres précieuses...

Et en tas, dans les coins, les objets qu'il avait fallu briser pour les emporter, ou refondre pour en dissimuler l'origine; des lingots semblables à ceux qui se trouvent dans les caves de la Banque, des pièces d'argenterie, des poignées de sabres d'origine turque ou indienne, enlevées par des pirates à l'époque où les Turcs et les Indiens avaient encore des diamants...

Ce trésor n'avait pas de maître.

Combien vivaient encore de ceux à qui des bandes, maintenant dispersées, avaient enlevé ces richesses?

C'était la fortune de la *haute pègre*, et la

haute pègre ignore en quel lieu se trouve l'entrepôt du fourgat.

Cet or, il fallait le rendre à la vie, à la circulation. C'était le levier avec lequel Jean soulèverait le monde.

— J'arriverai à mon but, pensa-t-il. Avec beaucoup d'or, il faudra peu de sang.

A ce moment, il s'aperçut que le sol se détrempait.

Il regarda vivement par terre, l'eau ruisselait de tous côtés.

Il avait oublié de fixer le ressort qui ouvrait et fermait la communication entre les deux citernes, et l'eau se précipitait par la trappe dans le caveau.

Jean courut à l'échelle.

Il pensait avec raison que la citerne ayant peu de profondeur, son contenu ne suffirait pas à emplir le caveau.

Il attendit que le courant eût perdu de sa force, et il s'élança par la trappe, s'accrochant aux parois de la citerne.

Il respira enfin en se retrouvant dans la galerie.

Une autre difficulté l'attendait.

Sa lampe s'était éteinte, et il fallait retrouver la route à tâtons.

Jean avançait pas à pas, suivant le mur et cherchant à s'orienter.

Il approchait du carrefour, quand il crut entendre un bruit de voix...

Il prêta l'oreille et n'eut plus de doute : les voix se rapprochaient.

Bientôt un rayon de lumière arriva jusqu'à lui...

Jean s'enfonça dans une des galeries ; deux hommes passèrent dont il put à peine distinguer les traits.

C'étaient Monseigneur et Aly qui revenaient de la cave de la rue des Récollets, où ils n'avaient pas retrouvé le cadavre du fourgat.

Jean les suivit à distance.

Il les vit gravir un escalier en limaçon dans lequel il s'engagea à son tour.

Monseigneur et Aly étaient entrés dans le cabinet noir et avaient refermé le judas, de façon que Jean se retrouva dans l'obscurité.

Il redescendit, espérant arriver au puits, et marchait les mains en avant...

Tout à coup il recula d'un pas.

Sa main avait rencontré quelque chose de tiède qui remuait.

Ce quelque chose était une tête, et la tête demanda :

— Est-ce vous, Trelauney ?

— Oui, répondit Jean.

— Suivez-moi.

Une main prit la main de Jean. Après avoir fait plusieurs détours et monté quelques marches, Jean se trouva dans le pavillon au fond du jardin.

Il faisait un magnifique clair de lune, et Jean put reconnaître Surypère.

— Vous êtes arrivé à propos, dit l'ancien garde-chasse.

Celui-ci hocha tristement la tête.

— Je ne vous quitterai plus désormais, dit-il. M. le comte est mort !

— Ah ! fit Jean avec émotion.

— Et ces deux hommes que vous avez croisés dans le souterrain sont ceux qui l'ont tué.

— Sais-tu quels sont ces hommes ?

— Pas encore, mais je le saurai bientôt.

La voix de Surypère, ordinairement calme, s'était accentuée de colère et de menace.

— D'où viens-tu? demanda Jean.

— De l'hôtel du Louvre, où l'on m'a dit que M. Trelauney venait de sortir.

— Et tu as pensé que tu me trouverais ici?

— Je suis venu par la rue de Saintonge afin de n'éveiller aucun soupçon... Il y a, dans une de nos maisons, un passage qui conduit au carrefour.

— M. de Navarran n'a-t-il rien dit avant de mourir?

— Il a murmuré : « Va retrouver Jean; je n'ai plus besoin de toi. »

— Qu'avons-nous à faire ici?

— Je vais vous conduire au cabinet du fourgat... mais il faut attendre que Monseigneur soit parti.

— Que fait là Monseigneur?

— Il cherche ce qu'il ne trouvera pas.

— Qu'est-ce donc?

— Le signe!... C'est à vous et non à lui que nos hommes obéiront.

Surypère entr'ouvrit la porte du pavillon et se dirigea vers l'hôtel.

Jean ne prit point garde que Surypère n'avait pas posé le pied sur la marche du perron...

— Attendez là, lui avait dit Surypère.

Mais comme le petit homme allait entrer sous la voûte, Monseigneur et Aly débouchèrent brusquement.

Monseigneur le prit à la gorge et Aly leva son poignard.

— Je te tiens, misérable! criait Monseigneur. Qu'as-tu fait du corps de la rue des Récollets?

— Que voulez-vous que j'en aie fait? murmura Surypère à demi suffoqué.

— Il n'y est plus.

— Tout est possible au fourgat.

— Mais je l'avais pourtant bien tué... J'ai frappé à la gorge, sachant qu'il portait une cotte de mailles... Il était mort! C'est donc un démon, qu'il a pu s'enfuir?

— Laissez-moi, dit Surypère, je ne sais rien... vous m'étouffez!

— Parleras-tu? Qu'est devenu cet homme? Il est donc vivant? Où se cache-t-il?

— Je l'ignore... vous m'étranglez...

— Parle... ou tu es mort!

Une lutte terrible s'engagea entre ces trois hommes.

Sous une apparence débile, Surypère était doué d'une force et d'une agilité merveilleuses.

Deux fois il parvint à se dégager; il avait ren-

versé Aly d'un violent coup de pied. Celui-ci le saisit à la jambe et s'y cramponna fortement.

Monseigneur ne pouvait que menacer Sury-père de son poignard ; il avait trop à perdre pour s'en servir.

— Vous serez bien avancé quand vous m'aurez tué ! s'était écrié le petit homme.

Cette phrase lui avait peut-être sauvé la vie.

Dans tous les cas, Monseigneur tenait à s'assurer de sa personne, et la lutte recommença.

Jean ne put assister plus longtemps à cette scène.

Il saisit un poignard dont il s'était muni et voulut s'élancer vers la voûte où se débattait Surypère entre Monseigneur et Aly.

Mais à peine Jean avait-il posé le pied sur la marche, que le bras de pierre de la statue, mû par un ressort caché, s'éleva et retomba lourdement sur sa tête comme une massue.

En même temps, la marche manqua sous ses pieds, et Jean roula, sanglant, inanimé, dans une espèce d'entonnoir qui conduisait aux oubliettes.

Dans le jardin, la marche était revenue à sa place, et le bras de la statue avait repris son immobilité.

LE PÈRE PUTATIF

Il y avait, ce soir-là, nombreuse réunion au *Lapin canalisé*.

C'est au *Lapin canalisé* que les Carapatas se donnent rendez-vous, depuis que les croquemorts ont adopté le café du *Crocodile*, rue Corbeau.

Les Carapatas forment une tribu à part dans Paris; ce sont les marins du canal de l'Ourcq, braves gens, actifs, toujours debout et passant leur vie sur l'eau, tout comme leurs confrères de l'Océan.

N'est-il pas prodigieux de voir un homme avec sa femme et ses trois ou quatre enfants en bas âge conduire un immense bateau, traverser les écluses, et arriver de Mareuil ou du Mans pour prendre quai au canal du Temple?

Pour le Carapata, les stations sont le *Grand Saint Martin*, le *Soleil d'or* et le *Cheval blanc*.

C'est là qu'on vend du meilleur !

Le Carapata ne connaît que son bateau ; il y est né, il n'a pas d'autre habitation, et il mourra sur son bord.

L'auteur de cette étude a vu, sur une galiote de Saint-Ouen, des enfants de sept ans dont le pied ne s'était pas encore posé sur le sol.

— Ils sont plus heureux sur le bateau, disait le père Carapata ; ce n'est pas la peine de leur faire connaître la méchanceté !

L'aubergiste du *Lapin canalisé*, malgré l'estime particulière des Carapatas, ne dédaigne point la clientèle bourgeoise.

Les Carapatas occupent la première pièce et la terrasse, où une treille poitrinaire essaye d'égayer le regard ; la pièce du fond est généralement habitée par de petits industriels de la Villette et de Belleville.

Les *truqueurs* de foires et de places publiques se rencontrent au *Lapin canalisé*.

Le truqueur est un brave homme qui, avec un capital de quarante sous, fait vivre une femme et des enfants.

Il achète un support en feutre qui affecte la

forme d'un chandelier, une assiette et un lapin : il cueille une baguette au premier arbre qu'il rencontre, met un sou sur le chandelier, le chandelier sur l'assiette, et le joueur qui parvient, d'un seul coup de baguette, à enlever le chandelier de l'assiette sans faire tomber le sou, cet heureux joueur a gagné le lapin.

La difficulté n'est pas mince, car on a vu des lapins durer cinq ans !

Quelquefois, le truqueur consent à confier son aîné à un saltimbanque.

A deux ans, on commence à le disloquer ; à trois ans, on lui apprend la danse des œufs, et dès qu'il sait parler, il *entortille le pétrousquin*.

Le pétrousquin, c'est le public.

Dans la salle du fond du *Lapin canalisé*, il y a six tables et vingt-quatre chaises.

Ces meubles furent en bois blanc ; mais il faudrait être sorcier pour dire quelle en est aujourd'hui la couleur.

A l'une des tables était assis un grand jeune homme aux traits flétris, à la figure hâve.

Ses longs cheveux, sales et emmêlés, retombaient sur le collet crasseux de sa redingote. On n'apercevait de linge ni à son cou ni à ses poignets.

Devant lui, un morceau de pain et de fromage et une chope d'absinthe.

Nul ne savait son nom ; on l'appelait *le poëte*.

Il avait, comme les autres, chanté l'amour et le printemps, il avait célébré le dieu Pan, les nymphes et les dryades !

Mais la paresse et l'ivrognerie poussent à la mendicité...

Il allait sonner dans les maisons, offrait ses poésies et recevait une aumône.

Un jour qu'on lui avait refusé l'aumône, il avait volé.

Et d'échelon en échelon, il en était arrivé au *Lapin canalisé*.

Quelquefois, les Carapatas le faisaient déclamer ; quand il avait fini, on lui donnait un *ordinaire*, c'est-à-dire un bouillon et du bœuf.

Mais les Carapatas ne faisaient point leur société du poëte.

Le poëte est un *feignant*, un propre à rien ; il fait bien les chansons, voilà tout. *C'est pas un homme !*

Et l'abruti retournait dans son coin et prenait de l'absinthe, toujours de l'absinthe.

De temps à autre, entre deux hoquets, on l'entendait murmurer :

Vénus, quand tu sortis des flots,
 Connais-sais-tu les matelots?

Et il buvait ! son œil s'égarait sur les murs enfumés...

Puis sa tête retombait sur la table où il grommelait encore : *Io Pean!*... vastes forêts... étoiles protectrices... clochettes du troupeau... vierges de Lesbos !...

Ce soir-là, à côté du poète qui n'était pas encore ivre, se tenait l'*Ange gardien* de l'établissement.

L'Ange gardien est un brave homme dont les fonctions consistent à reconduire chez eux les ivrognes, afin de les protéger contre les voleurs au *poivrier*.

On ne se figure pas ce qu'il faut réunir de qualités pour être ange gardien. La sobriété est la première de ses vertus ; sans elle, il se laisserait tenter par son protégé, il boirait avec lui ! Avec la sobriété, l'ange gardien doit être doué d'une force physique qui lui permette de maîtriser son homme, de le ramasser s'il tombe, et de l'entraîner s'il résiste.

Un troisième personnage entra dans la salle du fond du *Lapin canalisé*.

— Tu n'as pas vu le vicomte ce soir ? demanda-t-il à l'Ange gardien.

— Non, monsieur Combalou, non. Il n'est pas encore venu.

— Je vais manger un morceau avec le père Joseph. Si tu vois le vicomte, tu lui diras que j'ai besoin de lui parler.

— Oui, monsieur Combalou.

Le poète se leva, les yeux fixés vers le plafond fumeux qu'il prenait pour le ciel, et se mit à déclamer :

La fraternité sainte
T'ordonne, ô Combalou !
De m'offrir une absinthe,
Car je n'ai plus le sou.

— Ah ! te voilà, méchant garnement, s'écria M. Combalou, sac à vin, voleur !

Le poète étendit les mains pour attester les dieux :

— Le chemin de Corinthe, s'écria-t-il, n'est pas accessible à tout le monde !

— Tiens, canaille, reprit Combalou, régale-toi !

Et il sortit en jetant une pièce de dix centimes que ramassa le poète.

— Le fait est, dit alors l'Ange gardien, que tu as bien gâté ta vie. Vois Mathieu Leblanc... il est poète comme toi ; mais c'est un honnête homme.

On l'adore au cloître Saint-Jean-de-Latran, et les chiffonniers s'arrachent ses productions... Il vit de son travail, celui-là !

L'Ange gardien se mit à chanter la dernière production de Mathieu Leblanc, *le Roi des Auverpins*, sur l'air du *Vin à quat' sous* :

Le roi des Auverpins
A fini sa carrière,
Et de peaux de lapins
On a couvert sa bière.
Venez tous, marchands d'coco,
Vendeurs d'habits et porteurs d'eau,
Venez célébrer les destins
Du dernier roi des Auverpins !

A ce moment entra le vicomte.

Le vicomte avait cinquante ans passés. Il était vêtu d'une redingote boutonnée jusqu'au menton.

De quelle étoffe avait été la redingote ?

C'est ce qu'on ne saura jamais.

Drap ou lasting, serge ou velours, cela lui-sait au coude et montrait la corde partout.

Le visage creusé du vicomte se perdait dans une épaisse barbe grise comme une peau de marron dans la cendre. Son col de crinoline avait des attitudes prétentieuses, et le foulard à carreaux qui passait par sa poche de côté semblait dire :

— Nous avons connu d'autres temps !

Le vicomte avait du coton dans les oreilles et tenait à la main une tabatière de corne, une vraie tabatière.

Il aimait à se parer de ce petit meuble, à le faire voir ; il en était fier. C'était la seule superfluité qu'il pût se permettre.

— Te v'la, vicomte ! lui dit l'Ange gardien, tu arrives à propos, ya môssieu Combalou qui te demande.

— Combalou est ici ?

— Il dîne avec le père Joseph dans la salle aux Carapatas...

— C'est bon, fit le vicomte qui alla retrouver M. Combalou.

— Qu'est-ce qu'il fait, cet homme-là ? demanda le poëte.

— Oh ! c'est un malin, fit l'Ange gardien. Faut-il qu'il ait eu du malheur pour en être où il en est ! Ça avait des voitures dans le temps ;

il n'y avait pas une course sans lui. Il tutoyait des jockeys !

— Et il s'est ruiné ?

— Il paraît. C'est les femmes qui l'ont mené là. Il était d'un cercle de la haute... ce qu'ils appellent un *glube*. C'est un endroit où y a une femme à la porte qui ne donne pas un œillet à moins de dix francs...

— Mazette ! fit le poète.

— Pour lors le vicomte a triché pour pincer le *philipp* des amis. Les amis, qu'étaient pas plus bêtes que lui, ont dit : En v'là assez. Pour lors on a chassé le vicomte et même qu'on ne le saluait plus.

— Oh ! les bourgeois ! murmura le poète avec dédain.

— V'là donc le vicomte qui ne savait plus que faire. Pas le sou et bon à rien, tu comprends ? A présent, M. Combalou lui fait faire des affaires.

— Il est donc riche, M. Combalou ?

— On ne sait pas. Il tient un cabinet d'affaires dans la rue Meslay, que si la police y mettait l'œil, elle aurait besoin de le laver après.

— Enfin, le vicomte n'a pas de gagne-pain.

— Allons donc ! il s'est établi *père putatif*.

— Qu'est-ce que c'est que cela, père putatif ? demanda le poète.

— Tu vas voir comme c'est malin... Ya une femme, supposons, qui a eu un malheur. Pour lors, elle n'sait pas, c'te malheureuse, où est le père de son enfant... ou bien, une supposition que c'est un homme marié. Ça l'embête, c'te femme... elle est fière...

— Je comprends ça, fit le poète qui avait allumé sa pipe et élevait de temps en temps la chope d'absinthe à la hauteur de ses lèvres.

— Alors, on vient chercher le vicomte, on lui donne cinquante francs, cent francs, suivant l'élévation des parents, et y reconnaît le *polichinelle*. Ça fait que l'enfant s'appelle monsieur ou mademoiselle de Floustignac... et ça le sert pour son avenir.

Le poète donna sur la table un coup de poing désespéré.

— Malheur ! murmura-t-il, si j'étais d'une bonne famille, ça me servirait encore à quelque chose !

Pendant cette conversation, le vicomte de Floustignac avait rejoint M. Combalou.

M. Combalou mangeait un miroton avec le père Joseph.

Joseph était un brave homme, d'une famille de Carapatas.

Lui aussi, il avait eu un malheur.

A vingt-cinq ans, il s'était trouvé mêlé à une rixe de cabaret, à Saint-Ouen, et il avait joué du couteau.

Comme il n'y avait dans son affaire ni préméditation ni méchanceté, il en avait été quitte pour cinq ans.

Au retour du pré, il ne savait trop que faire, quand un fabricant de cravates, M. Surypère, qui l'avait connu on ne sait où, vint le trouver et lui dit :

— Tiens, puisqu'on ne veut pas de toi sur les bateaux des autres, voilà de quoi t'acheter un bateau à toi !

Joseph pleura de joie.

Il acheta le bateau, épousa une jolie fille de Mareuil, avec laquelle il vivait à bord, entouré de marmots qui, deux fois par jour, égayaient la gamelle...

Combalou, l'homme d'affaires, avait connu Joseph par hasard.

Un soir que Combalou, revenant de quelque entreprise, suivait le bord du canal, il fut attaqué par des escarpes.

Joseph accourut à ses cris et le délivra en deux tours de main.

Depuis cette époque, chaque fois que Combalou avait affaire au *Lapin canalisé*, il ne manquait pas d'inviter à dîner le brave Carapata.

— Est-ce que tu as du nouveau? demanda le vicomte.

— Oui... le *Danois* a levé une affaire.

— Il va bien, le *Danois*.

— Dame! ils ont pris le bon moyen, Hébert et lui... des gants et un habit noir. La boutique du Palais-Royal fait de l'or. Les belles dames y viennent racheter leurs lettres d'amour, sinon on les donne au mari...

Combalou cligna de l'œil et se mit à rire lourdement.

— On accepte les bijoux en paiement, continua-t-il. Ces dames font fabriquer les pareils en faux et on n'y voit rien dans le ménage.

— Et qu'est-ce que tu as pour moi?

— De l'état civil, toujours de l'état civil!

— Y a-t-il de l'os?

— De l'os et de la viande : seulement, faut épargner le *Poitou* (prendre ses précautions).

— Raconte.

— Il s'agit d'une belle jeune fille...

— Toute poussée?

— Dix-sept ans.

— Peste!

— Ni père ni mère?

— C'est-à-dire inconnus.

— Eh bien?

— Eh bien! il n'y a pas besoin de leur consentement.

— C'est juste.

— Et on aboulera du *philipp*, ou tu pinces la déesse de la rue de Ponthieu.

— Un beau quartier! fit le vicomte.

M. Combalou, s'apercevant que le père Joseph prêtait une certaine attention à la conversation, pensa qu'il en avait dit assez.

Il ajouta donc :

— La suite au prochain numéro!

On prit le café, le pousse-café, le fil-en-quatre, après quoi le père Joseph, serrant la main de M. Combalou, lui dit :

— Au revoir!

Une fois dehors, le père Joseph hocha la tête.

— Ces chrétiens-là ne valent pas grand'chose... ils ont le grelot pendu de travers... Je

m'en vas toujours raconter la chose à M. Surypère.

Et le père Joseph se dirigea par le faubourg du Temple vers le boulevard et la rue de la Lune.

Il trouva Surypère couché.

— Ça ne va donc pas? lui demanda-t-il.

— Ça n'est rien, répondit Surypère, j'ai été un peu secoué ces jours-ci... et je me repose.

— Je viens vous raconter une histoire, dit le père Joseph. N'y a peut-être rien au fond; mais enfin, on ne sait pas...

Au pied du lit de Surypère était assise une jeune fille d'une apparence simple et modeste.

— Cécile, lui dit Surypère, va un peu dans ta chambre, mon enfant. Tu reviendras tout à l'heure.

— Tu n'as besoin de rien? demanda Cécile en se levant.

— Non, ma fille, merci.

Cécile prit un ouvrage de couture sur une chaise voisine et passa dans une pièce à côté.

Le père Joseph raconta alors à Surypère tout ce qu'il avait pu saisir de la conversation de Combalou avec le vicomte de Floustignac.

— Rue de Ponthieu, murmura Surypère,

c'est toujours bon à savoir. Merci, mon vieux ; si tu apprends quelque chose, viens me le dire. Tu sais que je ne travaille pas pour le mal.

— Oh ! ça, s'écria le père Joseph, vous êtes bien un trop brave homme pour qu'il y ait du *ragoût* sur vos actions... Bien des choses à mademoiselle !...

— Je n'y manquerai pas.

Tandis que le père Joseph faisait sa visite dans la rue de la Lune, le vicomte et l'homme d'affaires continuaient leur conversation.

— C'est la chose du monde la plus simple, disait Combalou, tu prends deux témoins patentés, le marchand de vin du coin et l'épicier de la rue de Meaux.

La demoiselle Caroline-Edwige est née rue de Provence, quoiqu'elle habite aujourd'hui un hôtel dans la rue de Ponthieu avec une dame hongroise qui s'appelle la baronne Wanda de Remeney... Tu t'en vas à la mairie de la rue Drouot et tu te reconnais le père de Caroline-Edwige, née le 14 juillet dix-huit cent je ne sais plus quoi ; mais j'ai la date dans mes notes. Tu signes, tes témoins signent... et la chose est emballée. Plus tard, quand on veut marier la demoiselle, tu arrives et tu dis :

— Eh bien ! et mon consentement ?

— Je vois le coup, fit le vicomte.

— Il n'y a pas à dire, vois-tu... tu es père comme si les sacrements y avaient passé. On s'est dit : Quel intérêt peut avoir un homme à se reconnaître le père d'un enfant, s'il ne l'est pas réellement ?

C'est une charge qu'il s'impose. Il prend l'obligation de le nourrir et de l'habiller. Les amateurs sont rares quand il n'y a qu'à ouvrir sa bourse.

D'un autre côté, que risque l'enfant ?

Père et mère inconnus ! c'est une charge pour la société. Personne qui s'occupe de son existence et de son avenir. Pas une affection, pas une connaissance... rien ! Seul au monde, sans argent, sans état, sans pain.

Ceux qui ont fait les lois étaient des braves gens tout de même. Ils n'avaient pas compté sur nous. Ils se sont dit : Il y a toujours un intérêt à ce que quelqu'un, homme ou femme, accepte la responsabilité d'une naissance. On ne se reconnaît pas le père d'un enfant pour l'empoisonner...

— Parbleu ! fit le vicomte.

— Mais il arrive quelquefois qu'une raison

mondaine arrête seule les véritables parents... Ils aiment leur enfant tout de même, et c'est ici le cas !

— Alors, me voilà père ? demanda le vicomte.

— D'une demoiselle qui a six cent mille francs de dot et qu'on se dispose à marier.

Au moment du contrat tu te présentes d'un air indigné, en t'écriant :

« Vous mariez ma fille comme ça, sans me prévenir ? »

— Et alors ?....

Combalou releva la tête d'un air menaçant :

— Alors... nous verrons ! s'écria-t-il.

XIII

LE MAGNÉTISEUR

Ce soir-là, les salons de madame la baronne de Remeney resplendissaient de lumières. Deux domestiques en livrée se tenaient sur le perron et ouvraient la portière des équipages qui se suivaient sur le sable fin de la cour d'honneur.

Il y avait bal au profit des pauvres.

Le grand escalier, garni de fleurs, conduisait au premier étage, où l'on dansait.

De la salle du fond, un escalier à jour, tournant deux fois sur lui-même, donnait accès à la grande serre, où de petits éventaires tenus, ou plutôt présidés par les plus jeunes et les plus jolies des dames et demoiselles, servaient de prétexte à la recette, qui devait être distribuée en aumônes.

On remarquait mademoiselle de Charmeney,

dont la robe bleue était relevée par des nœuds de rubans roses ; un collier de perles noires faisait ressortir la mate blancheur de ses épaules ; une couronne de bluets était posée sur sa tête rêveuse.

A quelques pas de mademoiselle de Charmeney se tenait la marquise Bryan-Forville, pâle sous sa chevelure noire ; puis beaucoup d'autres dont le nom signifiait haute naissance et grande fortune.

Assis dans l'embrasement d'une fenêtre, un jeune homme semblait n'avoir de regards que pour mademoiselle Edwige, la fille adoptive de la baronne de Remeney.

Edwige traversait la galerie au bras de M. Robert Kodom, le riche banquier et le plus vieil ami de la maison.

Ce jeune homme se nommait Adrien de Saulles. Il avait vingt-cinq ans à peine, et, sur son habit noir, on distinguait une brochette de décorations. Sous-lieutenant de spahis, Adrien de Saulles avait conquis la croix dans une rencontre aux environs de Medeah, et ses relations mondaines lui avaient valu les ordres de la Couronne de Chêne et de Charles III.

La tête fine du jeune officier avec ses cheveux

noirs et sa moustache naissante se détachait sur la draperie foncée. On lisait le courage et la bonté dans son regard plein de franchise.

Edwige, en passant, laissa tomber sur lui un sourire amical et familier auquel Adrien répondit par un signe de tête qui voulait dire : Que vous êtes jolie et que je vous aime !

Edwige était une enfant ; elle avait dix-sept ans à peine, et Adrien de Saulles avait demandé sa main.

La baronne de Remeney devait prendre une décision...

Elle n'avait répondu ni oui ni non.

Edwige, consultée à cet égard, rougit beaucoup et déclara que personne au monde ne lui plaisait autant que M. Adrien de Saulles.

Les choses en étaient là, et les deux jeunes cœurs allaient franchement l'un vers l'autre.

Parmi les invités à l'hôtel de la rue de Ponthieu se trouvait le baron de Maucourt, que nous avons déjà vu chez Marianne de Fer.

Le baron s'approcha de M. de Saulles avec l'intention manifeste de lui adresser ses compliments, mais l'officier lui tourna le dos avec une affectation de dédain.

Le baron avala le sourire qu'il avait ébauché

et murmura : Il faudra avoir raison de ce joli garçon-là.

Puis, faisant volte-face, M. de Maucourt s'approcha de la marquise de Bryan-Forville.

Le voyant venir, la marquise se mordit les lèvres.

Devant elle s'étaient, sur une table recouverte d'un tapis de velours, divers objets faits à la main, des futilités de toutes sortes.

— Voici, madame la marquise, dit M. de Maucourt en s'inclinant, de quoi tenter le plus difficile. Seriez-vous assez bonne pour m'indiquer là-dedans quelque travail de vos doigts de fée ?

— Oh ! je ne suis bonne à rien, monsieur, répondit la marquise, j'ai acheté ces brimborions et je tâche d'en tirer le meilleur parti possible, voilà tout.

Le baron se pencha sur l'éventaire comme pour choisir quelque chose et dit à voix basse, de façon à n'être entendu que de la marquise :

— Pourquoi n'avez-vous pas toujours eu la même réserve ?

— Monsieur ! fit la marquise avec dégoût.

M. de Maucourt continua :

— Vos lettres sont déposées, rue de Valois,

à l'adresse que j'ai eu l'honneur de vous indiquer. Ah! madame, que de chaleur, que de passion dans chaque ligne de cette adorable correspondance! Heureux celui qui a pu vous inspirer de pareils sentiments!

— Monsieur, répondit la marquise, quand une femme comme moi a écrit avec tout son cœur et toute sa sincérité, elle ne peut avoir à rougir que de l'adresse écrite sur ses lettres, — et ce n'est pas le cas.

— Quoi qu'il en soit, reprit M. de Maucourt en se relevant, l'ami dont j'ai eu l'honneur de vous parler sera heureux de vous restituer ces pattes de mouche. On le trouve chez lui tous les jours jusqu'à midi.

La marquise détourna la tête avec dégoût et le baron s'éloigna.

Madame de Bryan-Forville était la fille du banquier Robert Kodom.

Le marquis, capitaine de lanciers, complètement ruiné, avait été heureux de trouver une jolie femme et une dot de quatre-vingt mille livres de rentes.

Le capitaine resta peu de temps à Paris après son mariage, et la petite marquise, seule, livrée à toutes les séductions mondaines, s'était laissé

entraîner à un amour coupable, — sa seule faute.

Comment ses lettres étaient-elles tombées dans les mains de M. de Maucourt ? C'est ce que la suite nous apprendra.

Le chantage s'exerce à Paris sur une grande échelle.

Il y a de soi-disant cabinets d'affaires qui ne vivent pas d'autre chose.

Cette infâme spéculation nourrit son monde, à ce qu'il paraît.

On cite même des gens qu'elle a enrichis !

Edwige avait quitté le bras du banquier Kodom ; elle causait dans un coin avec madame de Remeney.

— Marraine, lui disait-elle, vous allez me gronder peut-être ?

— Et pourquoi, mon enfant ?

— Parce que j'ai fait quelque chose sans votre permission.

— Quelque chose de bien, sans doute ?

— Vous allez voir... Avant dîner, j'ai vu Joseph qui traversait la cour avec un bol à la main. J'étais dans l'orangerie et je lui ai demandé par curiosité ce qu'il allait faire. — Mademoiselle, m'a-t-il dit, il y a là sur la marche

une jeune femme qui est mourante ; elle porte un petit enfant à peine âgé de quelques jours, et je crois que tous deux vont mourir de faim...

Pendant qu'elle racontait cette histoire, les yeux de mademoiselle Edwige se remplissaient de larmes.

— Alors, marraine, continua-t-elle, je suis allée jusqu'à la porte. Si vous aviez vu cette malheureuse, c'était à fendre l'âme. Elle est toute jeune, et si pâle, si amaigrie, si fatiguée ! A force de souffrance, elle avait dans le regard je ne sais quoi de vague qui ressemblait à la folie. Et ce pauvre petit être qu'elle portait ! Comme il attendait la mort avec confiance sur les genoux de sa mère ! Un enfant, ça ne sait pas. Si on ne lui donne rien, il meurt !

— Et qu'as-tu fait ? demanda la baronne.

— Je les ai fait entrer dans la lingerie, au coin du feu. Le bébé avait les mains glacées... Il a semblé renaître. Si vous aviez vu le regard d'amitié et de reconnaissance qu'il a jeté sur moi, vous en auriez été touchée.

— Et sa mère ?

— On lui a donné à manger... Puis, ç'a été le tour du petit ; il a pris le sein de sa mère, qui pleurait de joie.

— Lui as-tu demandé d'où elle venait ?

— Elle m'a dit qu'elle ne pouvait rester dans son pays, et qu'elle était venue à Paris pour trouver de l'ouvrage... Or, comme nous avons besoin de quelqu'un à la lingerie, je lui ai dit de rester...

Edwige prit un air suppliant, et ajouta :

— Comme ma marraine est bien bonne, je suis sûre qu'elle la gardera.

— Il faudra d'abord, dit madame de Remeney, savoir quelle est cette femme et si elle est digne qu'on s'intéresse à son sort.

— Oh ! s'écria Edwige, elle en est digne, marraine, j'ai vu cela tout de suite. Et c'est le petit qui en est digne surtout ! Car il n'a rien fait de mal, lui, j'en suis bien sûre !

La baronne baisa Edwige au front :

— Chère enfant ! murmura-t-elle avec tendresse.

Et elle reprit :

— Comment se nomme ta protégée ?

— Louise Deslions, marraine.

— Eh bien ! nous nous occuperons d'elle demain.

— Merci ! dit Edwige.

A ce moment, mademoiselle de Charmeney s'approcha de la baronne.

— Est-il vrai, madame, demanda-t-elle, que vous attendiez ce soir ce magnétiseur dont on parle tant depuis quelques jours ?

— Oui, chère petite, le chevalier de Pulnitz ne va pas tarder à faire son entrée.

— Quelle aimable surprise ! on le dit vraiment prodigieux !

— C'est le successeur direct de Cagliostro. Il fait des merveilles, et nous allons en avoir un échantillon tout à l'heure.

— Ne pensez-vous pas, madame, que les magnétiseurs ne sont que des charlatans ?

Adrien de Saulles s'était rapproché du petit groupe où se trouvait Edwige.

— Il y a sans doute, dit-il, quelques charlatans parmi les magnétiseurs ; mais il est incontestable que le magnétisme soit une science, une science à l'état rudimentaire, mais qui a déjà obtenu des résultats étonnants.

Le chevalier de Pulnitz n'est pas seulement un magnétiseur, c'est un medium et un medium convaincu.

— Est-ce que vous croyez au spiritisme, monsieur de Saulles ? demanda la baronne.

— Je crois à ce que je vois, répondit l'officier.

— Mais qu'est-ce donc au juste que le spiritisme ?

— C'est la croyance que, une fois la vie retirée du corps, l'âme habite encore la terre. L'esprit conserve sa personnalité ; il n'est pas encore assez pur pour s'élever vers d'autres régions ; il est là, avec nous ; nous ne le voyons point et il nous voit. Certains vivants arrivent par la prière et une rigoureuse chasteté à se mettre en rapport avec les esprits. De là ces manifestations que les charlatans ont si souvent parodiées.

— Alors, interrogea mademoiselle de Charmeney, dans ce moment peut-être y a-t-il autour de nous...

— Des gens qui ont dansé comme nous allons le faire ! de grandes dames d'un autre temps qui ont aussi travaillé de leurs mains pour venir en aide aux malheureux ! Oui, mademoiselle, je crois que les uns ont pour nous de la sympathie, tandis que d'autres cherchent à nous égarer, à nous nuire.

— Alors un homme qui aurait commis un crime ?...

— Serait peut-être suivi pas à pas par le fantôme de sa victime. Et qui sait si cette obsession n'est pas ce que nous appelons le remords !

Je me rappelle avoir vu, en visitant la prison de Saint-Lazare, une femme qui avait tué son enfant... Eh bien ! toute la nuit, elle croyait l'entendre gémir. Alors, elle se dressait épouvantée, les yeux dilatés, sondant les ténèbres... Elle est devenue folle !

Tandis que M. de Saulles parlait, la baronne de Remeney avait été prise d'une sorte de frisson.

Une pâleur mortelle envahit son visage...

— La nuit ! dit-elle avec égarement, c'est bien vrai... la nuit !

— Qu'avez-vous, marraine ? demanda Edwige éplorée.

A ce moment, un domestique annonça :

— M. le chevalier de Pulnitz !

Il se fit un mouvement de curiosité dans l'assemblée.

Le chevalier marcha droit à madame de Remeney et lui fit un profond salut.

C'était un homme singulier que ce chevalier de Pulnitz.

Sa figure allongée, ses pommettes saillantes, sa moustache relevée de chaque côté en un long fil tordu qui remontait jusqu'aux sourcils, lui donnaient un aspect méphistophélique.

Au-dessous de son front osseux, d'une hauteur exagérée, deux petits yeux noirs étincelaient comme un jet de lumière électrique.

Par un calcul de charlatan, le chevalier de Pulnitz s'était présenté dans les salons de la rue de Ponthieu au moment où minuit allait sonner.

— Qu'allez-vous nous faire voir d'extraordinaire, chevalier ? demanda le banquier Robert Kodom.

La pendule sonna le premier coup de minuit.

— Mais, dit le chevalier en jetant les yeux autour de lui, je ne sais trop...

Et s'adressant à la baronne :

— Votre pendule va-t-elle bien, madame ?

— Très-bien.

— Je vais l'arrêter.

M. de Pulnitz étendit la main vers la pendule.

Le marteau, qui sonnait le cinquième coup, retomba sur le timbre avec un son fêlé ; on entendit à l'intérieur comme quelque chose qui se brise, et les deux aiguilles tombèrent sur la cheminée.

Il y eut une sensation de terreur parmi toutes ces belles dames qui souriaient un instant auparavant.

Le frisson courut sur leurs épaules, comme une vague s'allonge sur le sable à la marée montante.

— C'est prodigieux ! murmura le banquier.

— C'est fort simple, au contraire, reprit M. de Pulnitz avec un rire qui laissa voir ses dents blanches et pointues. Mon collègue Home, *medium* américain, regarde cette expérience comme un enfantillage.

— Mais ne nous aviez-vous pas promis une séance de magnétisme ?

— Sans doute.

— N'y a-t-il pas besoin d'un sujet ?

— Oh ! nous en trouverons bien un dans la maison. Parmi ces demoiselles, il en est chez qui le système nerveux ou lymphatique est déjà tout préparé. Du reste, nous allons le savoir...

Le chevalier avisa une petite table ronde sur laquelle était déposé un plateau de sorbets.

— Enlevez ce plateau, dit-il.

Un domestique exécuta cet ordre.

— Cette table va nous répondre, reprit M. de Pulnitz. Trois pieds ! c'est ce qu'il nous faut !

trois, toujours trois ! C'est sur un trépied que la sibylle de Cumès rendait ses oracles ! La divinité est triple en une seule. On a fait quatre éléments, je ne sais pourquoi, il n'y en a que trois : le ciel, la terre et l'eau. Le feu n'est pas un élément, c'est la terre qui brûle !

Le magnétiseur semblait inspiré ; ses lèvres étaient devenues blêmes, et sa parole saccadée sifflait dans sa gorge.

— Voyons ! s'écria-t-il.

Il saisit la table, et, la posant devant lui, il y appuya les mains.

— Y a-t-il dans cet hôtel un sujet magnétique ?

La table se pencha sur deux pieds, et le troisième, retombant sur le parquet, frappa un seul coup.

Cela voulait dire oui.

— Y en a-t-il plusieurs ?

— Oui ! répondit encore la table.

— Le sujet le mieux disposé est-il dans ces salons ?

La table ne bougea point.

— Est-il au premier étage ?

La table répondit : Oui ! en frappant un coup.

Le chevalier de Pulnitz s'adressa alors à madame de Remeney :

— Voulez-vous avoir la bonté, madame la baronne, de citer, l'une après l'autre, les pièces qui composent votre appartement au premier étage ?

— A côté du salon, un boudoir...

— Est-ce dans le boudoir ou dans le salon ?

Rien ne répondit.

La baronne continua :

— Deux chambres à coucher.

— Est-ce dans l'une des chambres ?

Rien encore.

— Il y a ensuite la lingerie...

— Est-ce dans la lingerie ?

La table se souleva et répondit : Oui.

— C'est bien, dit le chevalier.

— Voulez-vous, demanda le banquier Kodom, qu'on aille voir qui se trouve en ce moment dans la lingerie ?

— C'est inutile, fit le chevalier.

Et, se posant en face de la porte, il étendit les mains.

La curiosité des spectateurs était vivement excitée. Chacun retenait son souffle.

M. de Pulnitz fit deux ou trois pas en avant,

comme pour appeler à lui, et il se recula comme pour mieux attirer le sujet.

On avait ouvert la porte à deux battants.

Enfin parut dans le vestibule une jeune fille, une madone endormie, aussi pure que belle sous ses traits amaigris.

Elle était vêtue d'une pauvre robe grise; ses cheveux dénoués tombaient autour d'elle.

A son approche, un murmure d'admiration s'échappa de toutes les poitrines.

Quant à Edwige, elle poussa un petit cri en reconnaissant Louise Deslions, sa protégée.

Louise s'avavançait lentement, les yeux à demi fermés. Elle semblait vouloir lutter contre l'influence qui la dominait.

M. de Pulnitz la dirigea vers un fauteuil, où il la fit asseoir.

Là, il lui toucha le front, et, se posant devant elle, il demanda :

— Voyez-vous ?

— Je vois ! répondit Louise.

Et elle se mit à trembler de tous ses membres.

— Qu'est-ce donc ? demanda le magnétiseur.

— C'est horrible ! murmura Louise. Cet en-

fant qui vient de naître... il veut crier... il se débat... on l'étouffe...

Madame de Remeney, pâle comme une morte, s'était appuyée contre le mur pour ne pas tomber.

Louise continua :

— Un homme entre... un maçon... Pauvre petit être... il est là... dans la muraille !

Robert Kodom s'avança brusquement :

— Assez, monsieur ! dit-il à M. de Pulnitz. Nous n'avons que faire de ces mélodrames !

M. de Pulnitz laissa tomber sur le banquier un regard profond :

— Savez-vous, monsieur, si ce mélodrame n'a pas été une réalité ?

— Qu'importe ! répondit Robert Kodom. Réalité ou non, cette scène ne peut nous intéresser.

Louise s'était levée, et, marchant vers madame de Remeney, elle s'écria avec indignation :

— C'est elle !

— Encore une fois, monsieur, reprit le banquier, réveillez cette folle !

Mais Louise poussa un cri et s'élança dans l'escalier.

Elle prit son enfant, à qui on avait fait une couchette dans un coin de la lingerie, et, le serrant dans ses bras, elle s'enfuit dans la rue...

C'était le 15 janvier, à une heure de la nuit. Il gelait à pierre fendre. Une croûte de neige et de verglas recouvrait le pavé.

Louise prit en courant la direction des Champs-Élysées.

Elle allait, sous l'influence du sommeil magnétique, glissant sur la surface polie des allées. De petites étoiles grelottaient en scintillant sous la voûte céleste; autour d'elle, les arbres dépouillés étendaient leurs rameaux noirs et crochus.

Louise marchait, courait toujours...

Derrière elle, deux ombres se hâtaient :

Un individu long et maigre, et une mégère en haillons, portant une hotte sur le dos et un crochet à la main.

Ces deux personnages, qui semblaient guetter devant l'hôtel de madame de Remeney, s'étaient attachés aux pas de Louise.

L'homme n'était autre que le *Poëte*, que nous avons déjà rencontré à l'auberge des Carapatas; la femme marchait de conserve avec lui.

— Il faut faire le coup, dit le Poëte, avant

qu'elle arrive à la place de la Concorde. Une fois là-bas, nous serions fumés...

— Passe devant, dit la chiffonnière, tu la couperas.

— Avec ça que c'est commode de passer devant, fit le Poëte avec humeur; je suis déjà tombé deux fois, et j'ai les pieds gelés.

— Voyez-vous cet amour, dit la chiffonnière, il craint de s'abîmer!

Et elle ajouta :

— M. Combalou a bien raison de dire que tu n'es qu'un propre à rien!

Le Poëte, piqué au vif, devança Louise de deux ou trois pas, et, se retournant tout à coup, il la saisit par le bras.

Louise, réveillée brusquement, poussa un cri de terreur et tomba évanouie.

L'enfant qu'elle tenait roula à ses côtés.

— Prends le même, dit le Poëte.

La chiffonnière déposa sa hotte au pied d'un arbre et ramassa le pauvre petit, qui, à moitié mort de froid, se plaignait doucement.

— Fourre le polichinelle dans le chiffon, reprit le Poëte, parce qu'il crèverait.

On voit que le disciple des muses avait contracté dans les cabarets des habitudes de lan-

gage qui contrastaient cruellement avec la langue des dieux :

— S'il crève, dit la chiffonnière, nous en ramasserons un autre quelque part, et nous dirons que c'est le même.

— Oh ! ça ferait peut-être des histoires ; il vaut encore mieux garder celui-là.

La chiffonnière avait enfoui dans sa hotte la pauvre petite créature.

— Avec ça, reprit-elle, que c'est une marchandise qui manque à Paris, les enfants ! Ça pousse au pied de arbres comme les champignons...

— Filons-nous ? demanda le Poète.

— Retourne donc les poches de la *largo* ! fit la chiffonnière avec humeur.

Le Poète promena ses mains sur la pauvre Louise, et lui retira un petit châle qui couvrait ses épaules ; dans ses poches il ne trouva qu'un dé à coudre et une pièce de cinquante centimes qu'il s'appropriâ.

Après quoi, il traversa la chaussée, et, suivi de sa complice, se dirigea vers le quai.

Quelques minutes plus tard, deux sergents de ville, faisant leur tournée, aperçurent le corps de Louise.

— Une femme ! dit l'un.

— Elle est morte de froid, fit le second en se penchant sur elle.

— Non, elle respire.

Et il ajouta :

— Ça n'a pas l'air d'une maraudeuse.

— Le feu la ranimera... Prends-la d'un côté... et marchons.

Ils relevèrent la malheureuse fille et la transportèrent avec précaution jusqu'au poste du faubourg Saint-Honoré.

Le lendemain, on put lire dans les journaux du soir :

« Deux agents ont ramassé la nuit dernière une jeune femme évanouie dans une allée des Champs-Élysées. Cette infortunée a répondu à toutes les questions avec une telle incohérence qu'on s'est demandé si elle n'est pas devenue folle après avoir assisté à quelque crime non encore découvert. Cette femme, jeune et d'une rare beauté, a été mise à la disposition de M. le commissaire de police du quartier, qui a pris, dans son intérêt, les mesures d'usage. »

Ce qui veut dire, en bon français, que Louise Deslions avait été enfermée à la Salpêtrière.

Ce même jour, une scène touchante se passait à la mairie du 9^e arrondissement.

Le vicomte Jehan-Edme-Gaston de Floustignac se présentait au bureau de l'état civil.

M. de Floustignac, désirant réparer les erreurs de sa jeunesse, reconnaissait être le père d'un enfant du sexe féminin, inscrit sous les noms de Caroline Edwige.

Les deux témoins signèrent avec lui; l'acte fut envoyé à l'enregistrement, et retiré, dans le temps voulu, par le vicomte qui, moyennant sept francs cinquante centimes, se trouva père d'une jeune fille qu'il n'avait jamais vue.

M. de Floustignac alla déposer l'acte de reconnaissance dans le cabinet de M. Combalou, homme d'affaires, rue Meslay, qui se frotta les mains en disant :

— Nous avons beau jeu!

— Dites-moi, mon cher Combalou, fit alors le vicomte, n'y aurait-il pas moyen d'avoir une légère avance sur *cette affaire*?

— Toujours gourmand! s'écria Combalou. J'aime bien partager les bénéfices, mais il n'est pas dans mon caractère de me dégarnir.

— Je ne sais où coucher, murmura le vicomte. Les carrières d'Amérique sont devenues dan-

gereuses, on les fouille deux fois par mois.

— Tiens, dit Combalou, voilà un œuf sur le plat.

L'œuf sur le plat, c'est un louis sur une pièce de cinq francs en argent, qui représentent assez bien le jaune et le blanc.

Le vicomte fit la moue.

— Pas un pauvre petit fafiot de six mois?

Encore une des expressions les plus saisissantes de l'argot. Un billet de mille francs est le fafiot mâle; un billet de cinq cents, le fafiot femelle, et le fafiot de six mois c'est le billet de cent francs.

— Tiens! reprit Combalou avec humeur, voilà un fafiot mort-né (cinquante francs).

Et l'homme d'affaires ajouta :

— Ne t'y habitue pas!

Floustignac salua et sortit en disant :

— A la bonne heure, on devient raisonnable.

Sur le boulevard Saint-Martin, il acheta une rose qu'il passa à sa boutonnière; il fit donner un coup de fer à son chapeau moyennant cinquante centimes, fit cirer ses bottes par un Auvergnat devant l'Ambigu, et enfin, dois-je le dire, il acheta une paire de gants jaunes!

Pauvre vicomte! il croyait se retrouver. Un

cavalier passait sur le boulevard, sans doute un écuyer ou un palefrenier du Cirque.

Floustignac s'arrêta pour examiner le cheval comme fait un connaisseur.

— Jambe fine! murmura-t-il. Il y a de l'arabe là-dedans.

Un peu plus, le vicomte allait tirer son book et parier vingt-cinq louis!

XIV

LE MAGYAR

Mais abandonnons le vicomte à ses souvenirs et à ses regrets. Nous avons laissé Jean Deslions étendu, sans mouvement, au fond des oubliettes de la rue Saint-Louis.

Combien de temps dura son évanouissement, Jean ne put s'en rendre compte.

Quand il reprit connaissance, il ressentit une vive douleur à la tête.

Il y porta la main et la retira mouillée du sang qui coulait de sa blessure.

Quoique brisé par la chute qu'il avait faite, Jean parvint à se mettre sur son séant.

Il tira son mouchoir de sa poche et s'enveloppa la tête pour arrêter l'hémorrhagie.

Il demeura ainsi quelque temps pour reprendre ses esprits.

L'obscurité était complète. Faisait-il jour ou nuit au dehors ?

Jean pensa que la nuit durait encore.

Il espérait qu'au moins une lueur descendrait dans l'abîme au fond duquel il était enterré vivant.

Trop faible pour se tenir debout, il fit à quatre pattes, presque en rampant, le tour de sa prison.

C'était un cul de basse-fosse de quatre mètres carrés.

Pas une botte de paille, pas une cruche de terre, rien.

Dans un coin, cependant, sa main rencontra un objet humide et froid, quelque chose de rond.

Il voulut se rendre compte de ce qu'était cette boule, et y promena ses mains...

Il recula tout à coup avec horreur, c'était une tête de mort...

A une distance d'un pas environ, il trouva les pieds.

Jean parvint à se lever, et, suivant les os des jambes, il arriva aux hanches, puis aux côtes, et enfin à la hauteur du cou.

Je ne sais quoi de plus froid encore que les ossements s'appuyait sur les épaules.

Jean reconnut que c'était un anneau de fer fixé à la muraille par une chaîne.

Ainsi, cette créature humaine avait été attachée là par le cou, et, après sa mort, la tête s'était détachée du tronc et avait roulé sur le sol.

Jean s'appuya contre le mur et réfléchit longuement.

Mourir là, à vingt-huit ans, à quelques pas des richesses immenses qu'il venait de découvrir...

Mourir sans vengeance !

Sans revoir les siens, laissant sa sœur bien-aimée en proie à toutes les douleurs, à la misère, à l'infamie peut-être, c'était horrible !

Que faire, cependant ?

Jean se dit qu'il fallait trois jours pour mourir de faim...

Il avait donc trois jours devant lui.

Jean se demanda si quelqu'un le savait tombé dans ce cachot.

Surypère était mort peut-être ?

Et les deux hommes qui luttèrent avec lui ne s'étaient probablement pas aperçus de l'incident du pavillon.

Les heures s'écoulaient...

Toujours le silence et l'obscurité.

fallait cependant qu'il y eût une ouverture quelque part pour que la respiration fût possible.

Jean recommença son inspection.

Déjà ses yeux, familiarisés avec les ténèbres, pouvaient embrasser la fosse dans laquelle il se trouvait.

Au-dessus du squelette, un point se détachait moins sombre que la muraille.

Jean saisit la chaîne et se hissa jusque-là.

Il y avait un trou oblong, une sorte de guichet, quelque chose comme l'ouverture d'une boîte aux lettres, — mais plus large.

Jean y passa la main ; c'est par là que l'air entrait.

— Si j'avais seulement du pain et de l'eau, pensa Jean, je pourrais, avec le temps, agrandir cette ouverture...

A ce moment, il sentit qu'il tombait.

La chaîne se détachait de la pierre détrem-pée, et Jean roula sur le sol, la chaîne lui restant à la main.

Il poussa un cri de joie en sentant que cette chaîne, qui se terminait d'un côté par l'anneau qui avait serré le cou du misérable dont les osse-

ments étaient là, avait été fixée au mur par une longue barre de fer.

Et cette barre de fer, il la tenait.

C'était à la fois un levier et une pioche.

Cette découverte rendit à Jean toute son énergie.

Peu de chose suffit, à certains moments, pour ranimer nos fragiles espérances.

L'homme qui se noie s'accroche à un brin d'herbe !

Jean ramassa la terre et les os qui jonchaient le sol et en fit un monticule. De là, il pouvait facilement attaquer la brèche.

Il descella d'abord les pierres, puis, enfonçant la barre de fer dans les interstices, il en fit un levier au moyen duquel il enleva deux pierres de taille.

Les pierres servirent à l'élever davantage, de façon que sa tête touchait presque la voûte et qu'il pouvait travailler à son aise.

Une fois les pierres de taille enlevées, il ne restait plus que du moellon ; la besogne devenait facile.

Après avoir déblayé l'ouverture, Jean trouva un conduit dans lequel il s'engagea.

Il s'avançait en rampant, poussant des pieds, tirant des mains.

Il aperçut enfin une lueur et s'approcha avec précaution...

L'ouverture donnait sur un caveau semblable à celui qu'il venait de quitter, et dans ce caveau se tenait assise devant une table la créature la plus étrange qu'il eût jamais vue.

C'était un homme d'un âge indéfinissable.

La table était composée d'une planche posée sur deux chevalets.

L'homme semblait occupé à tresser des fils ; il avait devant lui un paquet de charpie, et il filait.

Il avait senti quelque chose d'inusité, car à peine Jean eut-il mis sa tête à l'ouverture que l'homme se leva en disant :

— Qui est là ?

Jean vit alors que ses cheveux tombaient jusqu'à ses pieds, et que sa barbe lui descendait jusqu'à la ceinture.

— Je suis un prisonnier, répondit Jean, qui n'a fait que changer de cachot.

— Une voix ! fit l'homme avec extase, une voix humaine !

Et il se mit à pleurer de joie.

Jean se laissa glisser dans le caveau.

— Vous êtes blessé? demanda le prisonnier.

— Oui... Je me suis un peu fendu la tête en tombant.

— Je vais panser votre blessure...

Le prisonnier défit le mouchoir que Jean avait noué autour de sa tête; il écarta les cheveux, examina la blessure et dit :

— Cela ne sera rien.

Le prisonnier lava la plaie et la couvrit d'une compresse qu'il attacha avec un des fils qu'il venait de tisser.

Jean se hasarda à interroger ce médecin improvisé :

— Puis-je vous demander qui vous êtes?

— Qui je suis? demanda le prisonnier, hélas! c'est à peine si je me le rappelle! Je suis né dans un pays où les hommes sont grands et forts, où les femmes sont blanches et blondes... Il y a dix-sept années que je suis dans ce cachot. Auparavant, j'habitais Pesth... je suis Hongrois, et on me nommait le baron Frédéric de Remeney.

Le Magyar s'interrompt :

— Vous avez besoin de repos, dit-il à Jean, étendez-vous sur ce lit... il est moins humide,

sinon moins dur, que le sol de votre prison...

Jean, dont la tête était brûlante et le pouls fiévreux, accepta l'offre de son compagnon d'infortune.

Le Magyar surveillait le sommeil du malade avec une sollicitude paternelle.

Il allait avoir des nouvelles des vivants dont il était depuis si longtemps séparé!

Ce jeune homme qui dormait allait lui dire que le ciel était toujours bleu et qu'il y avait toujours des arbres et des fleurs!

Quand Jean se réveilla, il trouva le Hongrois perdu dans ses réflexions.

— A quoi pensez-vous? lui demanda-t-il.

— A notre destinée! Est-ce moi qui vais vous garder ici, est-ce vous qui me rendrez à la vie? Il s'agit de savoir quelle est celle des deux influences qui l'emportera.

Jean ne put s'empêcher de sourire.

— Il y a toujours des sorciers en Hongrie, monsieur de Remeney?

— Oui... Les bohémiennes y traversent les campagnes et y laissent leurs superstitions. Connaissez-vous le pont de Prague? Avez-vous vu les vieux évêques de pierre, crossés et mitrés, qui regardent venir les étrangers?

— Non, dit Jean, j'ai couru les nouveaux mondes ; mais je connais à peine l'Europe.

— Chez nous, continua le Magyar, la sorcière fait encore ses évocations ; elle mélange la bave du crapaud avec le sang d'un chat noir et traverse à minuit la lande sauvage... Quand la lune est arrivée au zénith, la sorcière élève les bras, prononce les paroles infernales, jette des sorts et prédit l'avenir.

Une sorcière m'avait annoncé cette longue captivité...

— Vous a-t-elle dit quand cette captivité finirait ?

--- Quand l'enfant perdu serait retrouvé.

— Quel enfant ?

— Je l'ignore. Un instant, j'ai espéré...

— A quel propos ?

— Il faut vous dire d'abord que, si vous avez pu pénétrer si facilement jusqu'ici, c'est que j'avais déjà ouvert le passage.

— Ah ! fit Jean.

— Comme vous, j'espérais trouver une issue..., et je n'ai rencontré qu'un malheureux attaché à la muraille par les pieds et par le cou.

— Et quel était cet homme ?

— Un pauvre diable qui avait servi d'instrument à la vengeance des misérables qui m'ont enterré vivant dans cette basse-fosse.

— Il avait donc parlé ?

— Quelques mots lui avaient échappé dans l'ivresse!...

— Y a-t-il longtemps qu'il est mort ?

— Dix ans à peu près.

— Et quelle avait été cette vengeance dont vous parlez ?

— L'enlèvement de deux enfants.

— Jeanne et Gontran peut-être ? s'écria l'ancien garde-chasse.

Le Magyar répondit avec étonnement :

— Ce sont bien là les noms que cet homme a prononcés.

— Les enfants du comte de Navarran ?

— Oui. Les connaissiez-vous ?

— Il faut que je les connaisse.

Le Magyar sembla réfléchir un instant.

— Quel intérêt pouvez-vous avoir à cela ? demanda-t-il.

— Ceci n'est pas mon secret, répondit Jean. Mais, de grâce, dites-moi ce que cet homme a fait des enfants volés ?

— Ces enfants ont été remis à un ménage de paysans, aux environs d'Évreux.

— Le nom de ces paysans ?

— Ils se nommaient Pierre et Madeleine Deslions... C'est tout ce que je sais.

— Madeleine Deslions ! s'écria Jean. Ah ! réjouissez-vous, monsieur le baron, car la bohémienne avait dit vrai...

L'enfant perdu est retrouvé !

Nous sortirons d'ici... Comment, je l'ignore, mais nous sortirons... Madeleine ! Bonne et sainte femme, comment les enfants du comte de Navarran ne l'eussent-ils pas prise pour leur mère à la voir si aimante et si dévouée ? C'est donc pour cela qu'elle voulait m'avoir à son lit de mort ! Voilà le secret qu'elle devait me confier !

Le Magyar l'interrompit.

— Vous avez donc connu le comte de Navarran ?

— C'était mon père.

— Et qu'est-il devenu ?

— Il a été assassiné la nuit dans cet hôtel par deux hommes dont j'ignore même le nom...

On les appelait Monseigneur et Aly.

Je les retrouverai !

Jean était tombé à genoux.

Des larmes abondantes roulèrent sur son visage.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, au nom de ma mère qu'ils ont rendue folle ; au nom de ma sœur qu'ils ont déshonorée, je vous prie de me rendre à la lumière.

Vous avez permis, mon Dieu, que l'enfant fût sauvé, vous avez voulu qu'il devînt homme. C'est vous qui l'avez mis face à face avec son père mourant. C'est vous qui avez fait encore qu'il devînt le confident de ses fautes, l'héritier de l'expiation...

Permettez que j'accomplisse l'œuvre de dévouement et de justice, permettez que je vive pour effacer le crime et pour laver le sang!...

Après avoir fini son ardente prière, Jean se releva.

La confiance lui était venue.

— Vous vous croyez déjà libre ? fit le Hongrois avec amertume.

— Quelque chose me dit que je ne dois pas mourir ici !

Au lieu de répondre, M. de Remeney mit un doigt sur ses lèvres et cacha la lumière dans un coin.

Alors descendit de la voûte un panier oblong ; le Hongrois en retira une cruche pleine, un pain et un morceau de viande.

Il remit la cruche vide dans le panier, qui remonta.

Puis la pierre revint à sa place et nul ne se fût douté qu'il y eût une ouverture là-haut.

— Je vais éclaircir un point, dit Jean. Il est certain que si quelqu'un connaît ma présence dans les oubliettes, on m'y enverra, comme à vous, le pain et l'eau.

Le Magyar alluma une seconde chandelle et Jean reprit le passage.

Il retrouva les oubliettes comme il les avait laissées, et ne put voir sans frémir le squelette du misérable qui l'avait ravi à sa mère.

Quand il revint au cachot du Magyar, Jean le trouva occupé à séparer la graisse de sa viande.

Le Hongrois fit fondre la graisse au-dessus de sa lumière, dans un morceau de cruche cassée.

— Quand elle sera refroidie, dit-il, je la roulerai autour d'une des mèches que voici... et nous aurons une chandelle de plus.

— Et si votre lumière s'éteint ? demanda Jean.

— J'ai là deux cailloux qui communiqueront une étincelle à ce morceau de charpie. En soufflant ensuite avec force, j'arriverai à rallumer un moucheron.

Jean parut émerveillé de l'industrie du malheureux Hongrois.

— Vous ne savez pas ce que c'est que la solitude ! s'écria celui-ci. Daniel Foë a placé à la portée de Robinson Crusoé un vaisseau naufragé dans lequel il trouve des instruments aratoires, des armes, de la poudre, des graines... tout ce dont il a besoin, en un mot. Voilà un heureux naufragé avec peignes, pommade et miroir. L'écrivain aurait dû mettre l'homme seul et sans aucun soutien aux prises avec la nature. Il n'avait pas besoin de placer cet enfant gâté de Robinson sous un climat particulièrement favorisé... J'aurais voulu voir l'homme tel qu'il est avec la nature comme elle est. Là eût été la victoire, et Daniel Foë n'a rien prouvé.

— Ne saurai-je pas, reprit Jean, étonné de trouver cet esprit si net chez un homme séparé depuis tant d'années des autres hommes, ne saurai-je pas quelle fatalité vous a jeté dans cette horrible situation ?

Le Magyar passa la main sur son front et

rejeta en arrièrè l'épaisse chevelure qui ruisse-
lait autour de lui.

Sa poitrine n'était couverte que d'un lam-
beau d'étoffe ; ses bras nus s'étendirent comme
pour prendre Dieu à témoin de la vérité du
récit qu'il allait faire...

L'EMPOISONNEUSE

— J'avais vingt-quatre ans quand je m'épris éperdument de Wanda Stolinnka.

Mon enfance et ma première jeunesse s'étaient écoulées au vieux château de Pollak, situé à quelques milles de Pesth.

C'était une vieille tour sur un rocher, un donjon qui s'écroulait de tous côtés, parce qu'il avait suivi la fortune du royaume de Saint-Étienne.

Mon père avait bien fait remettre par-ci par-là quelques truellées de mortier dans les trous ; mais les moellons d'aujourd'hui ne peuvent réparer les vieux châteaux, et le plâtre a l'air d'une darte sur nos murailles féodales.

A un mille environ du château de Remeney

se trouvait une ferme, une *poutza*, comme nous disons là-bas.

Dans cette ferme vivait avec sa fille un gentilhomme ruiné, Mihal Szeszgard.

J'allais souvent fumer une pipe à la *poutza*, tandis que Mihal me racontait la guerre de l'indépendance.

Devant nous les troupeaux couvraient les immenses pâturages, et sur la route les paysans passaient, le front ombragé d'un vaste chapeau de feutre aux bords retroussés, avec leurs pantalons blancs frangés de rouge et rattachés sur la hanche à la façon des Asiatiques.

Wanda courait autour de nous...

Elle nous apportait le tabac du pays et chantait la vieille chanson magyare :

La vie, c'est l'orage!

Jamais de repos, souffle éternel, brise ardente ou glacée, tempêtes de fleurs dans la jeunesse, flocons de neige dans l'hiver!

Les roses fuient et tourbillonnent.

Vainement veut-on les saisir...

Plaisirs et roses, tout s'envole!

Les années s'entassent comme la neige...

Elles s'écoulent comme elle, adieu!

Jeunesse et vieillesse, adieu!

La vie c'est l'orage.

Mais l'orage laisse toujours quelques gouttes de rosée sur nos fronts brûlants!

Le Magyar était en proie à une terrible émotion, et ses yeux étaient mouillés...

— Je l'aimais, reprit-il, la belle jeune fille ! Elle était si fière et si pure alors !... Quand nous allions à la chasse aux loups avec les *tchikos*, sur leurs chevaux vigoureux, Wanda nous suivait, le fusil et le couteau à la main. Une plume de héron campée sur sa toque lui donnait l'air d'une héroïne, et c'en était une, en effet...

Je vois encore nos bois et nos plaines, où pas un sentier n'est tracé... et les steppes de la Theiss... un bouquet de saules perdu dans le brouillard, une meule de foin et cette poutre gigantesque qui sert à tirer l'eau des puits dans les régions voisines du Danube.

Mon père, le baron Sandor, ne voulait pas que je prisse Wanda pour femme ; mais je lui avais dit que je l'aimais, et ses lèvres s'étaient appuyées sur les miennes...

Nous étions fiancés devant Dieu.

— Que faire ? demandai-je un soir à Wanda.

— Ton père est vieux, me dit-elle, nous nous marierons quand il n'y sera plus.

Ce calcul impie me fit tressaillir.

— Alors, continua Wanda, tu seras riche... car ton père a douze cents chevaux et autant de

bergers... C'est par avarice qu'il laisse le château tomber en ruines... Nous irons à Bude et à Pesth... Tu verras comme je serai belle quand j'aurai des toilettes et des colliers.

Peu de jours après cette conversation, le berger Emmerich m'apprit que Wanda avait traversé la nuit le grand Hansag (marais), pour aller consulter la bohémienne Hanksa...

Cette bohémienne faisait commerce de plantes malfaisantes et de poisons.

Quelques jours après cette excursion nocturne, la petite Triksey, la servante de la poutza, vint apporter au château des *notis* ou gâteaux secs faits avec les épis qui ont germé.

Mon père mourut le lendemain, après en avoir mangé.

Un seul de ces gâteaux était sans doute empoisonné, celui que Triksey avait offert à mon père, car aucun des hommes qui en mangèrent ne fut indisposé.

Le malheur aurait dû m'ouvrir les yeux ; il n'en fut rien. J'étais loin de soupçonner Wanda... Ce ne fut que plus tard que l'horrible vérité me fut connue...

Six mois après la mort de mon père, j'épousai Wanda.

Le Magyar s'interrompt un instant pour laisser à son émotion le temps de se calmer.

— Il y a, reprit-il, un vieux dicton que répètent les paysans magyars :

« Il n'y a plus de justice ici-bas, le roi Mathias est mort! »

Souvent, quand je passais à cheval avec Wanda devant quelque poutza, ou quand nous traversions un village, j'entendis les femmes s'écrier :

— *Meghole Mathias Kiraly!* le roi Mathias est mort!

Je ne comprenais pas que ces paroles étaient une sanglante allusion à mon mariage avec Wanda.

C'est elle qui, dans son impudence, se chargea de me l'expliquer.

Un jour, je la vis arriver toute en larmes.

— Qu'as-tu donc? lui demandai-je.

— Il m'est impossible d'habiter plus longtemps ce pays...

— Pourquoi?

Wanda leva sur moi ses yeux si beaux et si sauvages :

— Tu ne sais pas, s'écria-t-elle, quelle accusation on ose porter contre moi?

— Une accusation ?

Wanda se jeta à mon cou :

— On dit, ajouta-t-elle en sanglotant, on dit que j'ai empoisonné ton père.

Je restai comme foudroyé.

— Partons, reprit Wanda, partons d'ici, je t'en supplie !

— Mais qui dit cela ? m'écriai-je. Au premier qui t'accusera je renfoncerai ses paroles dans la gorge avec mon couteau de chasse !

— Tu ne feras taire que celui que tu auras tué.

— Mais c'est infâme ! m'écriai-je.

— Sauve-moi ! continua Wanda, sauve-moi, j'ai peur !

Ses yeux s'égarèrent... Elle était à moitié évanouie, et comme je la sentais chanceler, je la pris dans mes bras et la portai sur le lit où mon père était mort.

— Ombre vénérée ! m'écriai-je, pardonnez ma désobéissance et protégez vos deux enfants ! O mon père, si vous nous entendez, si vous nous voyez, protégez celle que j'aime et qui porte votre nom !

A ces mots, Wanda bondit comme si le

spectre que j'invoquais se fût présenté devant nous...

Elle sortit de l'appartement et alla se blottir dans une grange où je la trouvai accroupie au milieu des bottes de paille.

— Essuie tes larmes, lui dis-je en la baisant au front, nous partirons demain.

En effet, au point du jour nous étions en route.

Je voulais conduire Wanda à Pesth, et voir ensuite ce qu'il y avait à faire.

Encore, au départ, quand le chariot se mit en route, j'entendis le Slovaque qui avait attelé les chevaux, murmurer en nous voyant partir.

— Le roi Mathias est mort !

Nous laissâmes souffler nos chevaux à B..., petit village qui se trouve à mi-chemin de Pesth.

Une troupe de Tchèques et de bohémiens dansait sur la place, et le hurlement des loups, assez nombreux dans ces parages, venait se mêler aux sons aigrelets de la Guzla, au cliquetis cassant des castagnettes et aux coups mesurés du tambourin qui retentissait sous les baguettes d'une vieille bohémienne assise sur une selle moins tannée que son visage.

C'était un curieux spectacle que celui-là !

Bien que les Tsiganes nous y eussent de longue date habitués, je m'arrêtai pour contempler ces barbes noires, ces manteaux blancs, ces visages hâlés, ces danseuses brunes et agiles...

Tout cela tournait, sautait avec une furie indescriptible.

En nous apercevant, la sorcière abandonna son tambourin dans l'espoir de recevoir quelque monnaie.

Elle vint à moi et me prit la main.

Ses yeux de chat se fixèrent sur moi.

— Tu marches entre deux crimes, me dit-elle d'une voix grave.

Tu seras enterré vivant, mais tu sortiras du tombeau quand l'enfant perdu sera retrouvé !

Le premier crime, c'était la mort de mon père, et je devais, l'année suivante, assister au second...

C'était le 10 janvier. Nous entrâmes à Pesth par le grand pont qui relie cette ville à la cité orientale, l'antique Bude. Le Danube était gelé. Le Bloksberg était couvert de neige, et les sommets lointains s'effaçaient à l'horizon blanchissant.

Les vieux pignons et les portes cochères en

bois sculpté de couleur sombre étincelaient d'arabesques de glace et de stalactites.

Je m'installai avec Wanda et deux domestiques à l'hôtel de la *Reine d'Angleterre*.

Après huit jours passés dans l'indécision, Wanda me proposa d'habiter Vienne ou Paris.

— Vienne, lui dis-je, c'est encore possible ; mais comment tirer le moindre revenu de mes terres, si nous habitons la France ? Il n'y faut pas songer.

Wanda insista longuement et finit par céder.

Je retournai au château pour faire les derniers préparatifs et donner les derniers ordres.

Trois jours après, quand je revins à l'hôtel, on me dit que *madame* était partie.

Wanda avait laissé une lettre pour moi. « Notre pays, disait-elle, lui était devenu odieux ; elle m'attendait à Paris... sûre que je comprendrais les sentiments qui la faisaient agir et que je lui apporterais son pardon. »

Ma résolution fut bientôt prise. J'irais rejoindre Wanda, étant peu d'humeur de laisser traîner mon nom dans les ruisseaux parfumés de la galanterie parisienne.

Wanda avait emporté tout ce qu'elle avait pu ramasser d'argent et de bijoux.

C'était, vous le voyez, une femme de précaution.

Chez nous, les terres se gardent et ne se vendent point.

Il est donc fort difficile de réaliser rapidement une somme quelconque.

Je laissai l'administration de mes biens à un serviteur fidèle et je vendis au rabais les récoltes de dix années.

J'empruntai le plus qu'il me fut possible et je me disposai à partir...

Ces préparatifs, quelle qu'eût été mon activité, n'avaient pas duré moins de six semaines.

J'étais prêt enfin, quand je fus arrêté et jeté dans la forteresse de Léopolstadt.

On refusa de me faire connaître les causes de mon arrestation.

J'entendis vaguement parler de conspiration, de complot politique ; ce fut tout.

J'écrivis lettres sur lettres à Pesth et à Vienne.

Ce ne fut qu'au bout d'un an que, grâce à l'intervention du prince Es....., je fus enfin rendu à la liberté.

Cinq jours après, j'étais à Paris.

XVI

ROBERT KODOM

Après bien des démarches et bien des recherches, j'appris que la baronne de Remeney habitait dans la rue de Ponthieu un hôtel qui lui avait été vendu par un riche banquier d'origine hollandaise, M. Robert Kodom.

Je me jetai dans un fiacre et je me rendis rue de Ponthieu.

— Madame la baronne de Remeney ? demandai-je à un domestique.

— Madame la baronne n'est pas à Paris.

— Où donc est-elle ?

— En voyage.

— Dans quel pays ?

— Je l'ignore.

— Quand revient-elle ?

— Madame ne me l'a point dit.

Il fallait voir ailleurs. Je me fis aussitôt transporter rue de la Ville-l'Évêque chez le banquier. Robert Kodom.

Je lui fis passer ma carte et on m'introduisit dans son cabinet.

M. Robert me parut avoir cinquante ans à peine, bien que son épaisse chevelure fût sillonnée de nombreux fils blancs.

D'une taille élevée, d'une physionomie agréable, il avait tous les dehors de l'homme du monde.

— Monsieur, lui dis-je, je suis le baron de Remeney.

Le banquier s'inclina.

C'était une façon de ne pas répondre.

— Vous avez vendu à la baronne de Remeney, ma femme, un hôtel situé dans la rue de Ponthieu ?

— Je me le rappelle parfaitement, monsieur.

— Cet hôtel a-t-il été payé ?

— En grande partie, monsieur. Madame la baronne n'a plus à verser qu'une centaine de mille francs pour que l'hôtel soit entièrement sa propriété.

Le Magyar interrompit son récit :

— Quand le domestique que j'avais inter-

rogé, dit-il, répondait d'une façon si vague à mes questions si précises, il m'avait semblé qu'un rideau remuait à une fenêtre du premier étage...

Et derrière ce rideau, j'avais senti la présence de Wanda.

Comment avait-elle pu payer cet hôtel?

La vente de ses bijoux n'y eût certainement pas suffi.

Cet homme le lui avait vendu...

Il se disait payé.

Cet homme était son amant.

La déduction s'était rapidement faite dans mon esprit.

J'avais envie de pleurer, d'étrangler le banquier, j'étouffais.

Après un instant de silence, je repris en tâchant d'ébaucher un sourire :

— Ma situation est assez singulière, monsieur ; j'arrive de Hongrie, et je ne sais où trouver ma femme... Elle est en voyage, m'a-t-on dit. Ne pourriez-vous, puisque vous avez été en relation d'affaires avec la baronne, m'indiquer sur quel point de la France elle peut voyager ?

— Madame la baronne, répondit le banquier, avait, je crois, l'intention de passer quelques

semaines dans le Midi... J'ignore si elle a donné suite à ce projet.

Je saluai froidement M. Robert Kodom, et je sortis, la mort dans l'âme.

La chanson du pays revenait à ma mémoire et j'entendais chanter en moi :

La vie, c'est l'orage !

Jamais de repos, souffle éternel, brise ardente ou glacée, changement sans fin, tempête de fleurs dans la jeunesse, flocons de neige dans l'hiver !

La vie, c'est l'orage !

Et je revoyais la poutza, Wanda, jeune fille avec sa plume de héron dans les cheveux... et mon cœur se brisait.

Je résolus de tout savoir et de me venger.

Après avoir minutieusement examiné l'hôtel de tous côtés, je pus me convaincre qu'il était facile, en escaladant une grille, de monter sur le petit pavillon où logeait le concierge, et de là, en suivant le mur de la cour, d'arriver au jardin.

Une fois dans le jardin on est dans la maison. Il fallait attendre la nuit pour mettre mon projet à exécution...

J'attendis.

Oh ! que Paris est horrible à qui souffre, à qui se sent isolé au milieu de cette foule indifférente et toujours pressée !

La soirée me parut interminable.

A minuit et demi, je pris une voiture et me fis descendre au rond-point des Champs-Élysées.

De là, je me dirigeai vers la rue de Ponthieu.

J'approchais de l'hôtel, quand le bruit d'une voiture se fit entendre.

Cette voiture s'arrêta devant la grille...

Je me cachai dans l'ombre à l'abri d'une porte cochère.

Deux individus descendirent de la voiture...

Je reconnus le premier pour le banquier Robert Kodom.

Le second avait l'apparence d'un homme du peuple ; il se laissait diriger par le banquier et je m'aperçus qu'il avait les yeux bandés.

Cet homme portait à la main une pioche et une truelle.

La petite porte de la grille était ouverte...

Robert Kodom et le maçon entrèrent dans la cour et disparurent à mes yeux.

Que se passait-il donc ?

Pourquoi ce maçon introduit mystérieuse-

ment, au milieu de la nuit, dans l'hôtel de ma femme ?

J'entrevis quelque chose d'infâme.

— Tu marches entre deux crimes ! avait dit la bohémienne.

C'était le second sans doute qui allait se commettre à quelques pas de moi.

La voiture, qui avait ordre de ne pas stationner devant l'hôtel, alla s'arrêter au coin de la rue des Écuries-d'Artois.

J'étais seul... je pouvais agir.

Je saisis la grille, et m'élançant sur le mur, je traversai la cour...

En passant à côté de l'hôtel, j'entendis des gémissements et des sanglots.

Le bruit semblait partir d'une pièce du deuxième étage.

Bien que les volets fussent fermés et sans doute aussi d'épais rideaux à l'intérieur, cette fenêtre avait je ne sais quoi qui faisait deviner qu'il se passait quelque chose là, une apparence blonde qui indiquait, malgré toutes les précautions prises, la présence d'une lumière.

Avançant sur la crête du mur, j'étais arrivé au jardin.

Après avoir sauté sur une plate-bande, je fis

le tour du jardin pour voir quelles ressources j'y pourrais trouver.

Il y a toujours une échelle dans un jardin...

Où était l'échelle?

Derrière un bouquet d'arbustes touffus se trouvait la serre.

La serre n'était pas fermée à clef, j'y entrai.

Au fond, derrière les caisses d'orangers, de palmiers nains et d'aloès, se trouvaient les bêches et les râteaux, deux arrosoirs et l'échelle que je cherchais couchée par terre.

Je m'en emparai et je revins au pied de l'hôtel.

L'échelle atteignait à peine le premier étage, dont tous les volets étaient fermés.

A l'aile droite seulement une lucarne était ouverte.

La maison voisine n'avait, de ce côté-là, que deux étages.

Je me servis de l'échelle pour remonter sur le mur; une fois sur le mur, j'attirai l'échelle à moi, et, l'appuyant contre la maison, je parvins à atteindre une petite terrasse entourée d'un balcon en pierre.

De la terrasse, j'assujettis l'échelle sur la

rampe, d'un côté, et, de l'autre, sur l'appui de la fenêtre en face.

C'était comme un pont sur lequel je traversais bientôt l'espace qui me séparait de cet hôtel, dont l'entrée m'était défendue.

La lucarne me livra un passage facile.

Elle éclairait une petite salle de bain.

La baignoire vide était en face de moi; le plancher était garni d'un tapis moelleux; un divan et deux chaises composaient tout l'ameublement.

J'ouvris doucement la porte et me trouvai dans un corridor où brûlait une veilleuse suspendue au plafond par trois chaînes de cuivre.

Me voici explorant ce corridor, écoutant autour de moi, la veilleuse à la main.

Au fond, un salon; à droite, une salle à manger.

En regardant par le trou de la serrure, je vis deux hommes masqués, et, au milieu d'eux, le maçon qu'on avait introduit un moment auparavant...

Qu'attendait-il?

J'entr'ouvris la troisième porte qui se trouvait à ma gauche.

Elle donnait accès à un vaste cabinet de toilette.

Des robes, des pelisses étaient accrochées à un porte-manteau qui garnissait trois côtés de cette pièce.

Le troisième était meublé d'une vaste toilette de marbre blanc entre les deux fenêtres, et en face, une draperie de velours bleu cachait la porte de la chambre à coucher.

C'est dans cette chambre que se passait le drame... C'est de là que partaient les gémissements que j'avais entendus du dehors.

J'étais maintenant bien sûr de mon fait : les robes disaient Wanda tout entière, et les étoffes avaient conservé le parfum bien connu pour moi de cette femme que j'aimais tant !

On ne s'y trompe pas, voyez-vous ! Donnez à un homme un mouchoir, un gant, un éventail, un lambeau d'étoffe portés par la femme qu'il aime, il la retrouvera dans chacun de ces objets ou de ces débris.

Elle était là, à deux pas de moi !

J'entendis distinctement sa voix...

— Il faut cependant en finir, disait-elle avec impatience.

La voix d'une autre femme l'interrompit :

— Je vous en supplie, madame, faisait celle-ci en pleurant... ayez pitié de moi ! Je n'étais pas encore mère quand j'ai accepté cet horrible marché... Maintenant, je n'ai plus le courage... Laissez-moi mon enfant ! j'aime mieux la misère avec lui...

— Il est trop tard pour raisonner, interrompit une autre voix que je reconnus être celle de Robert Kodom. On vous a trouvée mourant de faim dans une mansarde de la rue de Provence. Le désordre et la maladie vous avaient laissée sans ressource... J'ai acheté votre enfant... Sans doute j'aurais préféré qu'il ne fût pas né vivant... le malheur en a décidé autrement. Eh bien, il faut que votre enfant disparaisse. Vous passerez pour la mère de l'autre... cette petite fille, qui est là dans ce berceau.

— C'est épouvantable ! murmura Jean Deslions.

— Et ce n'est rien encore, s'écria le Magyar en tournant autour de son cachot... J'ai toujours devant moi le souvenir de cette nuit sinistre... Oh ! les infâmes ! Il y a des moments où l'on se prend à douter de tout... On voudrait que la justice divine intervînt subitement, que le châtiment fût immédiat, que la foudre tom-

bât sur les misérables qui bravent si audacieusement les lois divines et humaines... Croient-ils donc à l'impunité ! La justice est lente quelquefois ; mais son heure sonne toujours... Il y a des hyènes et des tigres qui ont la forme humaine... Ce n'est pas une âme qui brûle en eux, c'est un instinct de férocité qui les fait agir, une soif de sang qui les brûle...

Le Magyar fit quelques pas encore, puis saisissant la cruche remplie d'eau, il la porta à ses lèvres ardentes.

Il reprit après quelques instants :

— Les paroles que je venais d'entendre ne me laissaient aucun doute. Avide de parures et de bijoux, tourmentée du désir de briller, la baronne de Remeney avait vendu sa beauté...

C'est par l'influence du banquier Robert Kodom que j'avais été détenu dans la forteresse de Léopoldstadt... Qui sait ? J'avais été dénoncé, compromis par quelques lettres anonymes écrites par Wanda aux autorités autrichiennes ! Il y a chez nous une police ombrageuse... Mes relations avec les magnats dissidents suffisaient à me désigner aux soupçons de l'autorité, et ma captivité assurait toute liberté à l'infâme créature dont j'avais fait mon épouse...

Quand je fus relâché, le banquier et Wanda, prévenus à temps, avaient pris des mesures pour dérober leur situation à ma colère.

Wanda savait que je l'aurais écrasée comme une vipère.

L'essentiel était de cacher le fruit de sa faute.

Pour atteindre ce but, on avait trouvé une fille des rues à qui on disait :

— Voilà de quoi vivre. Tu vas avoir un enfant. Nous le ferons disparaître. Tu montreras à sa place l'enfant d'une autre femme. La créature avait consenti. Elle n'était pas encore mère... Mais maintenant qu'elle tenait son enfant dans ses bras, qu'elle voyait un être inoffensif, son sang et sa chair qui renaissaient sans souillure, le cœur lui manquait... Si bas qu'une femme soit tombée, il y a toujours un sentiment qui ne s'éteint en elle qu'avec la vie : la maternité sainte, l'amour de la continuation de sa vie dans la vie d'un autre... C'est Dieu qui l'a voulu... Sans ce sentiment, l'humanité serait déjà éteinte, et de l'œuvre de la création, il ne resterait qu'une planète, morne et déserte, tournant sans cesse dans l'immensité...

Pas une prière ne monterait au ciel ! et la

prière d'une âme pure console le Seigneur des blasphèmes de cinquante révoltés.

Quand le feu céleste est tombé sur Gomorrhe, il n'y avait qu'un juste dans la ville, un seul ! et Dieu le fit sortir... Si les justes avaient été vingt, peut-être le Seigneur eût-il pardonné à tout le reste en leur faveur.

Après avoir exhalé son indignation, le Hongrois continua son récit :

La malheureuse mère se tordait aux pieds du banquier.

— Allons ! s'écria celui-ci, assez de plaintes inutiles !

Jean interrompit :

— Pouviez-vous voir ce qui se passait ?

— Jusque-là, répondit le Hongrois, je n'avais fait qu'entendre ; mais alors j'écartai la draperie, et, comme la portière qui se trouvait de l'autre côté était arrêtée à une patère, j'assistai à cette scène épouvantable.

Robert Kodom saisit l'enfant...

La femme le retenait, criant :

— Non ! non ! je ne veux plus !

Robert Kodom la repoussa d'un coup de pied, et saisissant l'enfant par la jambe, il lui brisa la tête sur le marbre de la cheminée...

— Horreur ! s'écria Jean.

— Je m'étais élancé, continua le Hongrois, pour arracher cette malheureuse petite créature des mains de son bourreau... Mais à peine avais-je ouvert la porte, que je me sentis empoigné par des mains de fer.

Les deux hommes masqués que j'avais vus avec le maçon étaient entrés derrière moi...

Ils me tenaient.

Je me débattis vigoureusement, car deux hommes n'ont pas beau jeu avec moi ; mais ces misérables avaient pris leurs précautions.

En un instant je fus entouré de cordes et lié aussi solidement que possible.

En m'apercevant, Wanda ne put retenir un cri de terreur.

Par un mouvement instinctif, le banquier se plaça devant le corps inanimé de la pauvre petite créature qu'il venait de tuer.

La mère était évanouie...

— Assassins ! leur criai-je, les dents serrées.

Wanda ne se déconcerta point.

Elle tourna les yeux vers Robert Kodom et lui dit en me désignant :

— S'il vit, je suis perdue.

— Soyez tranquille, répondit le banquier. Et

il fit un signe à ses hommes, qui tentèrent de m'entraîner.

Malgré les liens qui m'entraient dans la chair, j'opposai une telle résistance qu'un instant les complices du banquier demeurèrent hésitants.

— Attendez, leur dit celui-ci.

Il prit l'enfant mort et le glissa dans un trou pratiqué dans le mur.

Puis il rapporta la pierre qu'on avait enlevée.

On fit entrer le maçon qui fut débarrassé de son bandeau. Il remit la muraille en état; après quoi, l'un des hommes lui banda les yeux de nouveau et l'entraîna au dehors.

Le roulement de la voiture m'apprit qu'on le ramenait où on l'avait pris...

La tapisserie fut remise en état, le parquet lavé avec soin.

Wanda ne semblait préoccupée que de ma présence :

— Qu'allons-nous faire de *lui*? demanda-t-elle encore en me désignant.

— Il ne mourra pas, répondit le banquier.

— Pourquoi? fit Wanda.

— Parce que je puis avoir besoin qu'il vive.

— Vous vous défiez de moi ? reprit Wanda en ricanant.

— Je vous aime, fit Robert Kodom avec ironie, et votre mari seul peut me répondre de vous.

— Ah ! fit Wanda.

— Eh bien ! j'ai un mot à lui dire...

Elle sauta de son lit et vint à moi.

— Si je te détache, me dit-elle à l'oreille, par qui *commenceras-tu* ?

La misérable espérait se sauver pendant que j'étranglerais le banquier.

— Je commencerai par toi, lui répondis-je.

Elle dit simplement :

— Je m'en doutais... et se remit au lit.

— Fais de lui ce que tu voudras, ajouta-t-elle en s'adressant à Robert Kodom.

Le ton cynique avec lequel Wanda prononça ces paroles, dit le Magyar, me fut plus douloureux que la situation même où je me trouvais.

Ces allures de fille, ce parti pris d'impudence me révoltaient presque autant que le crime qui s'était commis sous mes yeux.

Robert Kodom me regarda des pieds à la tête.

— Écoutez, me dit-il, vous êtes mal tombé

pour la résistance. Vous êtes sorti de Léopoldstadt, mais je vais vous faire enterrer dans une casemate d'où vous ne sortirez pas, je vous le jure. Vous serez muré vivant aussi sûrement que si vous étiez mort. Voulez-vous ne pas faire la bête ? Il y a là, dans ce berceau, une petite fille qui vient de naître... Vous étiez dans la citadelle de Léopoldstadt quand les événements qui ont amené sa naissance ont eu lieu à Paris. Voulez-vous être son père ?

— Vous me jugez à votre taille, répondis-je. Demandez à la malheureuse qui est là, dans ce lit, si jamais une crainte a pénétré dans mon cœur, si jamais une torture pourrait me faire accepter l'infamie !

A ce moment, l'homme masqué reparut.

— Qu'as-tu fait du maçon ? interrogea le banquier.

— Deux gouttes de l'élixir l'ont rendu complètement ivre, répondit l'homme. Nous l'avons couché sur le quai, et demain il croira avoir rêvé.

— La voiture est en bas ?

— Oui, maître.

— Bâillonnez ce forcené... Il faut le conduire... où vous savez.

Un instant après, bâillonné et garrotté, je roulais entre les deux hommes.

La course dura près d'une demi-heure.

On me descendit dans ce caveau, — et il y a de cela dix-sept ans !

XVII

L'ÉVASION

Jean promena les yeux autour de lui et demanda :

— Par où vous a-t-on fait entrer ?

— Il y avait là une porte, dit le Magyar. Je l'ai arrachée par morceaux... et, quand il n'y eut plus de porte, je trouvai un mur par derrière.

Lorsque le pain et l'eau descendirent par la voûte, je fis une marque ici...

Une autre marque le lendemain.

Et ainsi de suite.

Chaque fois qu'il y en avait trente, je comptais un mois.

Après douze mois, j'ajoutais cinq jours pour les 31, et retenant un jour pour le mois de février, c'est ainsi que je puis vous dire avec cer-

titude le temps qui s'est écoulé depuis que Robert Kodom m'a fait enterrer vivant.

Jean ne put s'empêcher d'admirer la constance de cet homme qui, depuis tant d'années, n'avait pas eu vingt-quatre heures de découragement.

Il lui demanda :

— Qu'est-ce donc qui vous a soutenu ?

— La foi, répondit le Hongrois.

Il y eut entre ces deux hommes, rapprochés par des événements si étranges, de longues conversations et de touchantes confidences.

Jean, déjà instruit par ses voyages, se sentait chaque jour plus fort pour l'œuvre qu'il espérait accomplir.

Cependant les heures suivaient les heures, et rien ne survenait.

— Il y a cinq mois que vous êtes ici, dit un jour le Magyar à son compagnon de captivité. C'est aujourd'hui le 29 avril 1854.

Jean baissa la tête.

— Qu'est devenue Louise ? murmura-t-il. Chère sœur qui ne sait même pas, comme moi, le secret de sa naissance ! Est-elle toujours à la maisonnette ?

Alors une pensée cruelle redoubla sa douleur :

— Si Madeleine venait à mourir, quel sort attendait la frêle jeune fille qu'il avait laissée à moitié morte, sortant de la rivière où le désespoir l'avait précipitée ?

Tout à coup le Magyar se leva :

— Écoutez ! s'écria-t-il.

Jean prêta l'oreille.

Un bruit lointain arrivait jusqu'au caveau.

C'étaient comme des coups de pioche qui ébranlaient le sol...

— On creuse par là-bas, dit Jean.

— Oui, fit le Magyar avec extase, on creuse !

Les prisonniers passèrent plusieurs heures à écouter... Le bruit semblait se rapprocher.

— On vient peut-être à mon secours, dit Jean. En tous cas, il faut nous tenir prêts.

— Pour commencer, dit le Magyar, je vais faire tomber ma barbe et mes cheveux.

— Par quel moyen ? demanda Jean.

— Voici une lame de fer que j'ai aiguisée avec un caillou... elle coupe comme un rasoir.

Et le Magyar procéda à sa toilette, ne gardant que la moustache.

Le bruit cessa...

— La journée est finie sans doute, dit le Magyar, les ouvriers se sont retirés.

Jean attendit avec impatience que l'espace de temps qu'ils supposaient être la nuit se fût écoulé.

Le bruit recommença, se rapprochant toujours.

— Il est certain, fit observer le Hongrois, qu'on répare un aqueduc ou un égout. Travaillons de notre côté à nous rapprocher de nos libérateurs.

Jean, imitant M. de Remeney, s'empara d'une barre de fer, et tous deux attaquèrent la muraille du côté où venait le bruit.

Ils travaillèrent cinq jours et cinq nuits à ouvrir un passage de quelques mètres.

Enfin le bruit de plusieurs voix arriva jusqu'à eux.

— Arrêtons-nous, dit alors le Magyar, nous pourrons fuir la nuit prochaine !

Quand le silence se fut fait, Jean et le Hongrois reprirent doucement leur travail.

Ils retiraient la terre et les moellons, comblant derrière eux le passage qu'ils avaient ouvert.

Enfin Jean poussa un cri de joie et de délivrance.

Un dernier moellon s'était détaché... et par l'étroite ouverture, le prisonnier avait aperçu une étoile!... une petite étoile qui brillait au ciel et semblait dire : Venez!

Le Magyar mit la main sur son cœur qui battait à rompre la poitrine... Il éleva vers ce petit coin des cieux qu'il pouvait entrevoir un long regard de reconnaissance.

— Qu'il y a de temps, murmura-t-il, que je n'avais vu une étoile!

— Courage! reprit Jean, nous sommes libres!

Il agrandit la brèche, et penchant la tête au dehors, il aperçut une eau épaisse et noire sur laquelle flottaient des circonférences moisies et des fantômes d'éponges.

— C'est un égout! dit-il en se retournant vers le Magyar.

— Eh bien! fit celui-ci, les égouts conduisent à la Seine.

— Nous sommes juste au niveau de l'eau, continua Jean.

— Et rien pour remonter?

— Rien.

— Du reste, il doit y avoir là-haut quelque

gardien de nuit... Il faudrait s'expliquer, passer la nuit à la préfecture de police... et nos affaires ne regardent que nous.

— Quel est donc votre avis ?

— Savez-vous nager ?

— Parbleu !

— Eh bien ! la Seine doit être à droite. Allons à la Seine.

— Et une fois là ?

— Nous trouverons un bateau de blanchisseuses, une arche de pont, que sais-je ? Nous le verrons bien.

— En avant ! dit Jean.

Il sauta dans l'égout et se mit à nager.

Le Magyar le suivit.

Ils nagèrent trente minutes ; de gros rats noirs fuyaient devant eux en poussant de petits cris...

Enfin, une bouffée d'air frais arriva au visage des fugitifs.

— La Seine ! cria Jean.

— La liberté ! dit le Hongrois.

Ils aperçurent un bateau qui reposait le long du quai.

Jean s'accrocha au gouvernail et monta à

bord; le Magyar y arriva en même temps que lui.

— Qui vive! demanda un matelot.

— Amis!

— Qui êtes-vous et que voulez-vous?

— L'hospitalité jusqu'au jour.

— Connaissez-vous le capitaine?

— Non.

Le matelot donna un coup de sifflet.

Quatre hommes parurent sur le pont.

— Suspects! dit le matelot.

On fit descendre les fugitifs, et, un instant après, le capitaine parut.

— Que venez-vous faire ici? demanda-t-il.

Jean s'avança vers lui...

Sa manche était déchirée, et le capitaine aperçut le signe que le comte de Navarran lui avait gravé sur le bras.

— Vous, maître! s'écria le capitaine. Commandez, qu'y a-t-il à faire?

Et se retournant vers les hommes :

— Retirez-vous! leur dit-il.

Jean avait compris que le pouvoir mystérieux qu'on lui avait promis portait ses premiers fruits.

— Pour une raison que je n'ai pas à vous dé-

voiler, dit-il, je suis en fuite. Il faut que je quitte la France pour y revenir bientôt...

— Nous sommes prêts à prendre la mer, répondit le capitaine.

— Pouvez-vous partir à l'instant ?

— A l'instant même.

— Eh bien ! partons.

— Où allons-nous ?

— A Londres.

Le capitaine donna les ordres, et le yacht glissa silencieusement, laissant derrière lui un long sillage...

Jean et le Magyar prirent possession de la cabine, où ils trouvèrent des vêtements, des armes, une bibliothèque, — et des lits excellents.

Le navire se nommait *le Requin*.

C'était le yacht du comte de Navarran !

Au petit jour, *le Requin* traversait le port de Rouen ; deux heures après, il passait devant le Havre, et, à trois heures, il était en Tamise.

Jean Deslions et le baron de Remeney passèrent la nuit à Londres.

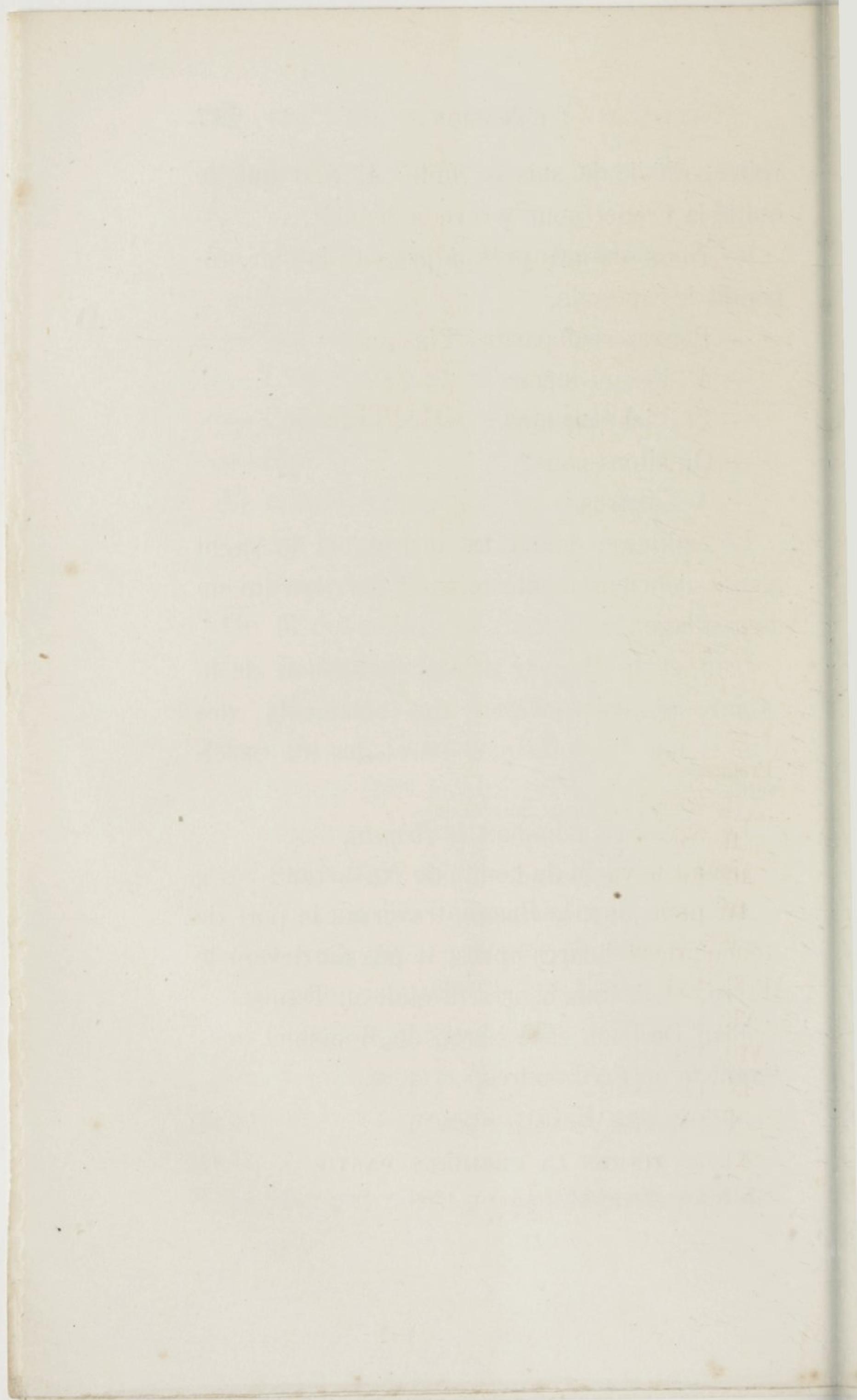
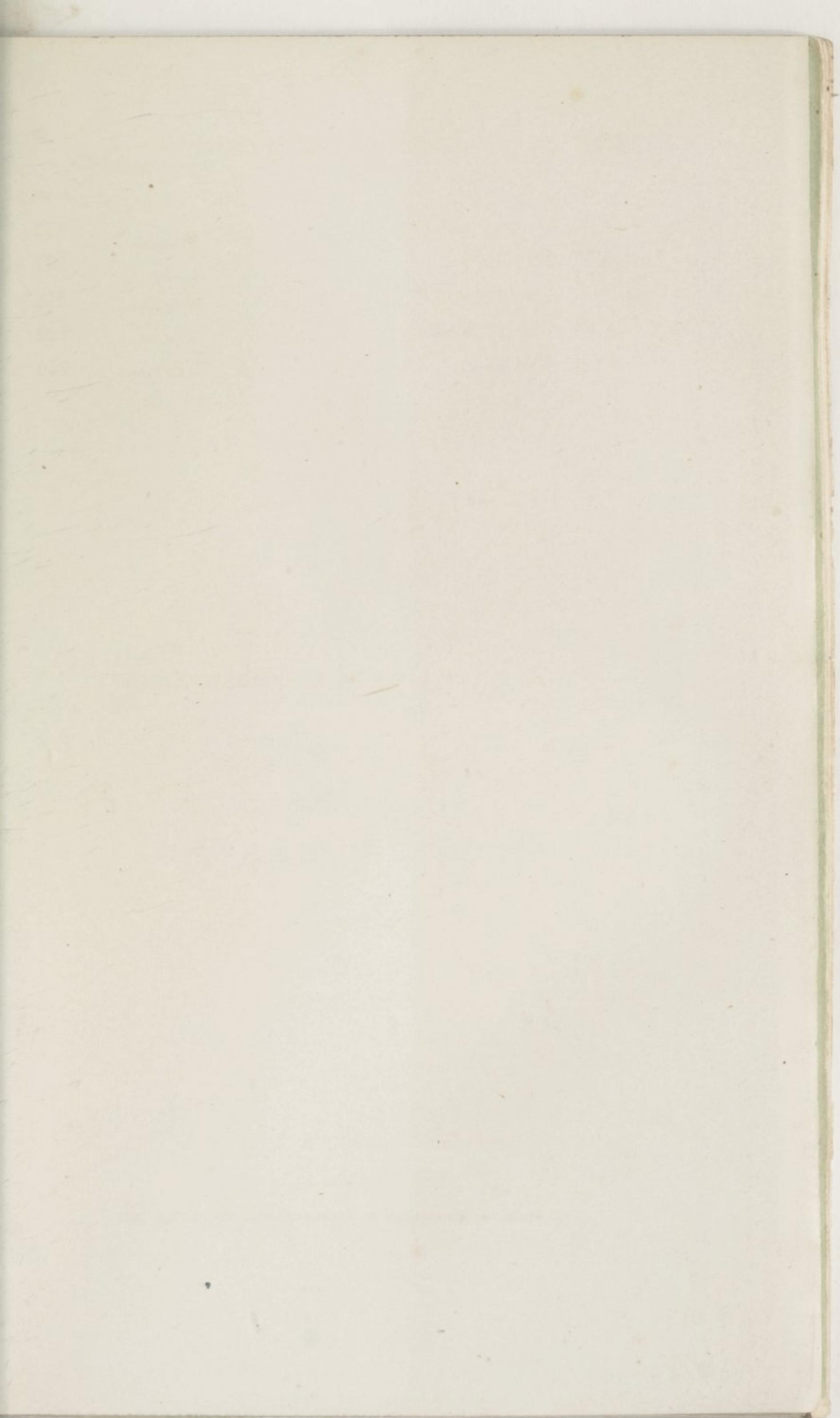


TABLE DES CHAPITRES

	PAGES
Préface.	1
I. L'hôtel de la rue Saint-Louis.	3
II. Cave à louer.	21
III. La famille Deslions.	31
IV. Le vin, le jeu, les belles.	47
V. Les buttes Chaumont.	65
VI. Mademoiselle de Charmeney.	80
VII. Le pouvoir.	97
VIII. Disparu.	108
IX. La cassette.	115
X. La société des Vingt-et-Un.	131
XI. Le trésor.	146
XII. Le père putatif.	156

	PAGES
XIII. Le magnétiseur.	173
XIV. Le Magyar	197
XV. L'empoisonneuse.	212
XVI. Robert Kodom.	222
XVII. L'évasion.	240

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIÈRE PARTIE





PAGES

Préface

I. L'hôtel de la rue Saint-Louis

II. Cave à louer

III. La famille Deslions

IV. Le vin, le jeu, les belles

V. Les buttes Chaumont

VI. Mademoiselle de Charmeney

VII. Le pouvoir

VIII. Disparu

IX. La cassette

X. La société des Vingt-et-Un

XI. Le trésor

XII. Le père putatif

XIII. Le magnétiseur

XIV. Le Magyar

XV. L'empoisonneuse

XVI. Robert Kodom

XVII. L'évasion

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIERE PARTIE